



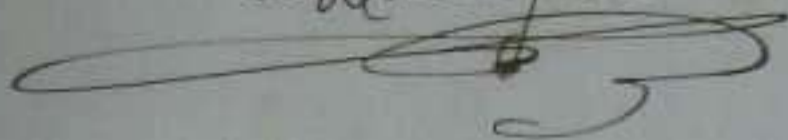
2216



A Son Excellence Le Marquis De San Carlos  
hommage très respectueux de l'auteur

Chinay, 12 Décembre 1866

W. Valeryev





VOYAGE

EN

**ESPAGNE.**





M-76109  
F-80042

155  
350/9

VOYAGE  
EN ESPAGNE

ET

COUP D'OEIL

SUR

L'ÉTAT SOCIAL, POLITIQUE ET MATÉRIEL DE CE PAYS,

PAR

**M. Auguste Malengreau,**

Docteur en droit,

Membre de la Société littéraire de l'Université de Louvain, etc.

---

BRUXELLES,

Comptoir universel d'Imprimerie et de Librairie,

VICTOR DEVAUX ET C<sup>ie</sup>,

RUE SAINT-JEAN, 28.

—  
1866



Une seule pensée nous a guidé dans le travail que nous avons entrepris : faire mieux connaître l'Espagne, la faire mieux apprécier et dissiper, dans l'humble mesure de nos forces, les erreurs que l'ignorance ou la mauvaise foi répandent sur l'état politique et social de ce pays, si étrangement méconnu. On a moins de notions encore, disait M. de Laborde, sur l'organisation sociale de l'Espagne que sur ses monuments, quoiqu'elle ait eu plus d'historiens que de voyageurs; et l'on est étonné de voir que la plupart des opinions accréditées sur son état actuel et sa situation dans les différentes époques de son histoire, sont contraires

aux faits véritables et aux documents authentiques.

Nous avons eu aussi, en écrivant ces lignes, un but pratique : celui d'attirer l'attention de nos industriels sur une contrée vierge d'exploitation régulière, possédant d'immenses richesses de toute espèce et placée dans une situation admirable. Nous avons cru répondre à la haute pensée si éloquemment exprimée par l'héritier du Trône et qui ouvre à l'activité de nos jeunes générations de vastes perspectives en leur montrant, comme but glorieux de l'intelligence et du travail, les conquêtes pacifiques de l'industrie et du commerce.

Nous serons heureux, si nous avons pu contribuer, en quelque chose, à relier deux peuples autrefois unis par les liens politiques et qui ont dans leur caractère assez de grandeur pour pouvoir s'apprécier, assez d'éléments de prospérité pour renouer la chaîne interrompue des temps et cimenter une amitié durable basée sur l'estime mutuelle, en même temps que sur le développement des rapports commerciaux et l'extension des intérêts matériels.

Dans la première partie de cet ouvrage, l'itinéraire proprement dit, nous avons voulu montrer que sous le rapport des monuments, de l'attrait des coutumes et des mœurs, l'Espagne n'a rien à envier

aux nations le plus favorisées; nous avons essayé de peindre ces mœurs calmes et primitives dont nous avons éprouvé le charme.

Nous avons conservé, à certaines pages, le caractère un peu intime de la première conception, de peur d'altérer, par une retouche trop profonde, ce caractère de bonne foi et de franchise que nous avons voulu conserver à tout l'ouvrage.

La seconde partie est un coup d'œil rapide jeté sur l'état social, politique et économique de la Péninsule. On comprend qu'une matière aussi vaste n'ait pu être qu'effleurée; nous avons cependant tenu, dans la partie économique surtout, à être le plus exact possible, nous nous sommes appuyé sur les travaux officiels de la Junte de statistique, travaux excessivement remarquables, dans lesquels l'aridité des chiffres est compensée par la science avec laquelle des faits pleins d'intérêt ont été groupés.

Nous avons abdiqué tout amour-propre et fait taire nos répugnances devant la grandeur du but à atteindre, encouragé sur ce point par les illustres et sympathiques encouragements d'un prince digne du haut rang qu'il occupe et qui a daigné donner à notre essai une approbation dont nous voulons lui témoigner ici notre profonde reconnaissance.





PREMIÈRE PARTIE.





# VOYAGE EN ESPAGNE.

---

## I.

**Bordeaux. — Les Landes. — Dax. — Le Boucau. —  
Bayonne. — Biarritz.**

---

De Paris à Bordeaux, la route n'offre aucun de ces aspects imprévus qui frappent fortement l'imagination du voyageur. Mais au sortir du département de la Gironde, le paysage change complètement d'aspect. La lande, grande comme l'infini, mélancolique comme lui, se présente avec toutes ses tristesses et ses splendeurs. En

traversant ce désert, interrompu seulement par des bois de pins et des flaques d'eau stagnante, je me rappelais ces vers d'un vieux poète français :

« Quand nous fûmes dedans les Landes  
« Bien étonnés,  
« Nous avions l'eau jusqu'à mi-jambes  
« De tous côtés.  
« . . . . .  
« Compagnons, nous faut cheminer  
« En ce pays de grand'rosée. »

Rien de plus vrai que cette naïve peinture. De temps en temps un troupeau de moutons perdu dans la bruyère, un toit de chaume entouré de quelques arbres rabougris, annonçaient la présence de l'homme dans ces vastes solitudes. Parfois dans les stations intermédiaires, un pauvre berger, juché sur de longues échasses, nous regardait de cet air profond où semble se refléter l'immensité qu'il voit tous les jours, il fixait sans étonnement, et peut-être sans envie, ce chemin de fer qui traversait sa lande et emportait sans doute tant de gens impatients de nouveaux horizons, mécontents de leur sort et lui jetant cependant un sourire de pitié. Ces bruyères ne représentent, certes, pas l'ancienne Arcadie; l'homme est toujours l'homme et il traîne, sous toutes les latitudes, sa longue suite de misères et d'espérances trompées; mais la solitude a préservé le Landais du contact de cette société fiévreuse qui augmente tous les désirs sans avoir encore trouvé le moyen de les satisfaire. Ce n'est pas, du reste, la pauvreté, loin de là; et on serait bien étonné si un coup de baguette magique mettait à découvert

toutes les richesses qui se cachent dans ces plaines désolées.

Les diverses stations qui se succèdent ne méritent guère de mention spéciale. L'architecture des bâtiments est en harmonie avec le paysage. A Morcens, le chemin de fer se bifurque : l'une des branches court vers Tarbes, l'autre vers l'Espagne. La première ville un peu importante que l'on rencontre sur cette dernière route, c'est Dax, remarquable par sa fontaine d'eau chaude. Cette eau sort de terre au milieu d'une surface plane et l'ensemble figure une immense chaudière en ébullition. Les vapeurs sont tellement épaisses qu'il est très-difficile d'apercevoir la surface de l'eau sans le secours d'un courant d'air violent pour les dissiper. Le premier aspect de cette fontaine est saisissant. A mesure que l'on approche de Bayonne, le paysage devient moins triste : aux pins et aux bruyères, viennent se marier les chênes-lièges aux attitudes tourmentées, à l'écorce rugueuse ; les forêts deviennent plus épaisses, puis, par éclaircies, se montrent, dans un lointain brumeux, les sommets grandioses des Pyrénées. Bientôt, au bruit du train sur les rails, se joint un murmure sourd, comme le grondement d'un orage lointain ; c'est la voix majestueuse de l'Océan venant briser ses flots sur les rochers de Biarritz et refouler l'Adour dans son lit trop étroit. Arrivé au Boucau, le convoi reprend son élan et nous conduit en cinq minutes sous les murs de la citadelle dominant Bayonne et le cours du fleuve.

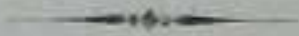
La première chose qui frappe en entrant dans Bayonne,

c'est le langage du peuple, mélange d'espagnol et de français, et le costume si pittoresque des Basques. L'Adour partage la ville en deux parties inégales. Bayonne se présente bien : le pont sur le fleuve, les hôtels donnant sur la promenade, le théâtre, les allées marines, le mouvement des vaisseaux du port, assez important pour donner de l'animation au paysage, sans le souiller de ces affreuses choses que le commerce amène trop souvent sur les quais des villes maritimes, tout cela compose un ensemble qui ne manque pas de grâce ni même d'un certain cachet de grandeur. Le caractère des habitants, bien qu'entaché un peu de la curiosité ordinaire des petites villes, est plein d'amabilité cordiale. L'ancienne ville a conservé ses galeries couvertes dont on apprécie parfaitement l'utilité lorsqu'un soleil insupportable verse ses laves de plomb fondu dans les rues transformées en fournaises. Bayonne, sous plus d'un rapport, est une ville espagnole. Le théâtre n'est pas fréquenté par ce que l'on appelle la société ; la plupart des abonnés sont des familles juives. Une remarque assez singulière, c'est que l'absorption des représentants de cette race dans la population n'est pas complète. Presque tous habitent des villas très-attractives, situées sur une montagne voisine de la ville, montagne que l'on appelle, je ne sais pourquoi, *le Saint-Esprit*. C'est une espèce de Ghetto ; seulement les murailles sont de verdure, ce qui a bien son charme. Ajoutons que les richesses considérables de ces juifs sont un sujet d'envie assez général parmi les bayonnais. La coiffure des femmes du peuple consiste en un foulard drapé sur le derrière de la tête et placé d'une façon

excessivement coquette et légère. Rien n'est gracieux comme de voir ces femmes, quittant les fontaines publiques, portant sur leur tête des urnes qui ont conservé la forme des amphores romaines, causer avec leurs *novios*, coiffés du berret béarnais et vêtus de la veste brodée à la hussarde. La cathédrale était en pleine restauration lors de mon séjour à Bayonne; je ne puis donc la juger. Bayonne est à peu de distance de Biarritz, et des omnibus partant toutes les demi-heures réunissent les deux localités. Un chemin pittoresque conduit à la mer : à gauche, les montagnes des Pyrénées aux sommets couverts de neige; en face, l'Océan, qui semble surplomber la route et envoie ses vapeurs salines, puis ce sourd grondement, ce bruit éternel de la mer, si poétique et si imposant, tout émeut et prépare au splendide point de vue de la *Côte des fous* et des environs du phare. L'aspect de l'Océan est plus grandiose à Biarritz qu'à Ostende. Les vagues, au lieu de venir expirer sur une plage unie, se brisent sur des rochers granitiques avec un bruit formidable et rejaillissent en tourbillons d'écume et de vapeur à plus de trente mètres de la base. Quand la marée monte, la mer s'engouffre dans des cavités inexplorées, ébranle les falaises, couvre les écueils et fait entendre ses terribles mugissements. Bien souvent je suis resté des heures entières appuyé sur les rochers de la rive et plongé dans une mélancolie rêveuse; il semble qu'alors l'esprit saisit d'une façon plus distincte la pensée écrasante de l'infini. Ce n'était pas encore heureusement la saison des bains et rien ne venait troubler la solitude, si ce n'est quelques rares anglaises se pro-

menant, avec leur démarche de bergeronnettes, sur le sable foulé par la vague.

Biarritz n'a rien de bien remarquable. C'était un village fréquenté par quelques rares baigneurs, lorsqu'une volonté impériale l'a complètement transformé. La villa Eugénie est dans une situation pittoresque. A peu de distance se trouvent l'établissement des bains et le Casino. De grands travaux ont été ordonnés par l'Empereur pour rendre l'accès aux points de vue plus facile et abriter les barques des pêcheurs de Biarritz; cette œuvre, intelligemment conduite, a l'immense avantage de ne rien détruire du grandiose des rochers.



## II.

**Saint-Jean de Luz. — Béhobie. — Irun. —  
Les diligences espagnoles.**

---

A Bayonne, on quitte le chemin de fer pour prendre les diligences espagnoles. Ces voitures sont très-lourdes, mais, comme me disait un *mayoral*, c'est l'affaire des mules. Elles sont incommodes comme tous les véhicules de l'espèce, et ce n'était pas sans crainte que je pensais au chiffre respectable d'heures que je devais passer dans cette prison ambulante.

La voiture suit un instant la route de Biarritz, puis, prenant à gauche, se dirige vers Saint-Jean de Luz. Le paysage est enchanteur. Les montagnes des Pyrénées forment le fond du tableau. Les *Quatre Couronnes*, l'un des pics les plus élevés de cette chaîne, se dessinent nettement sur l'azur du ciel. La transparence de l'air est telle que ces montagnes, qui sont éloignées de plus de douze lieues, paraissent être à trois lieues de nous. L'habitant du Nord a quelque peine à se faire à cette

différence de lumière, et s'il veut évaluer les distances, il se trompe presque toujours d'une façon notable.

Le long de la route circulaient de nombreuses voitures attelées de bœufs et portant des vins espagnols. De temps en temps, passaient à côté de nous une troupe de femmes de Saint-Jean de Luz, en jupons courts et les pieds nus. Elles avaient sur la tête d'énormes corbeilles remplies de poissons frais qu'elles portaient à Bayonne. Souvent ces pauvres femmes font deux fois cette route, qui ne mesure pas moins de trente kilomètres, dans l'espoir de vendre un second panier.

Aux environs de Saint-Jean de Luz, la mer fait parfois invasion dans les terres et s'avance jusque près de la route. Rien ne peut donner une idée du charme de ce paysage, entre les montagnes et l'immensité de cette masse d'eau verte émaillée de blanc chaque fois que le flot rencontre une ligne de brisants.

Urrugne est un village qui n'est guère remarquable que par cette singulière inscription inscrite sur le cadran de son église : *Vulnerant omnes, ultima necat*. Des enfants jouaient sous le portique et poussaient des cris joyeux ; un soleil resplendissant, une nature charmante et, au milieu de tout cela, ces mots fatidiques : Le bien et le mal, la gaieté et la tristesse ; c'était un résumé de l'existence. Comme c'est bien vrai, me disais-je : à peine sorti des bras de sa mère, l'enfant est astreint à l'étude et soumis à la rude loi du travail. Bientôt son front se couvre de rides laborieuses. Et s'il cesse d'être chrétien, balloté sur la mer des controverses, il croit parfois saisir dans ses bras un fantôme de vérité ; mais la trompeuse



lueur lui échappe et il tombe dans l'angoisse du doute. Adieu les beaux rêves ! L'ambition, cette passion desséchante, vient trôner dans son âme. Quand il a vidé la coupe des grandeurs, quand il en a goûté l'amertume, la vieillesse vient, avec son cortège d'infirmités, appesantir son corps et allourdir sa radieuse intelligence, alors il détourne la tête avec dégoût et se couche dans le silence de la tombe. Il n'est pas une heure de la vie sans souffrance, et la dernière tue.

Je fus distrait des pensées sombres dans lesquelles m'avait plongé la lugubre devise, par un bouquet de fleurs parfumées qui vint tomber près de moi dans la voiture : c'était une manière de demander l'aumône. Un petit bambin, se démenant de toutes ses forces pour suivre le trot vigoureux des chevaux, faisait, d'une voix entrecoupée par la vitesse de sa course, un appel à ma charité. Je lui donnai quelque menue monnaie. Aussitôt une foule de gamins, à moitié vêtus, arrivèrent comme par enchantement je ne sais d'où, et je fus littéralement accablé de fleurs qu'ils me jetaient par les deux portières laissées ouvertes à dessein pour me permettre d'admirer plus à mon aise les beautés de la route. Cette garde d'honneur me suivit jusqu'à Saint-Jean de Luz, où un agent de police vint à nous rencontrer, et les bambins disparurent dans toutes les directions.

Nous ne fîmes que traverser Saint-Jean de Luz. Sa population pauvre, mais courageuse, vit de l'Océan, qui vient baigner le pied des maisons de la ville. Sur la place se trouve une maison assez remarquable, d'un style fan-

taisiste, et qui servit de pied à terre à Louis XIV, lors de son mariage avec l'infante Marie-Thérèse.

Autrefois Saint-Jean de Luz avait une grande importance, mais la perte des possessions maritimes de la France, et notamment des bancs de Terre-Neuve, portèrent un coup mortel à la prospérité maritime de la cité basque. Puis vint la mer qui engloutit la moitié de la ville, par une cause demeurée jusqu'ici inexplicquée. L'église est remarquable en ce qu'elle conserve encore les lambris dorés qui ont servi au mariage du grand roi; les tentures paraissent avoir été enlevées d'hier.

Béhobie est le dernier village français.

On traverse la Bidassoa sur un pont de pierre portant des poteaux aux couleurs des deux nations. A l'une des extrémités, se trouvent les gendarmes français, à l'autre, les soldats espagnols. Quelques mètres plus bas, la fameuse *Ile des Faisans*, beaucoup moins grande que ne l'a faite la renommée, ajoute à l'inconnu dans lequel on entre, le charme si puissant des souvenirs historiques. La voiture longe quelque temps la rivière, puis elle entre dans Irun, situé sur une hauteur et bâti d'une façon assez pittoresque. La diligence s'arrête à mi-côte. Quelques femmes curieuses viennent sur leur balcon et agitent leur éventail. Après les formalités de la douane, nous remontons en voiture et nous partons au galop furibond de dix fortes mules excitées par tous les cris imaginables et par les coups de pierre et de bâton que chaque passant leur distribue consciencieusement le long de la route.

Nous entrons en plein dans la couleur locale. Les mules, couvertes de pompons rouges et jaunes, d'ornements de toute espèce, sont rasées jusqu'à mi-corps, ce qui, paraît-il, est très-bon pour leur éviter le refroidissement; mais il faut avouer que ce genre de décoration ne plaît que médiocrement à l'œil. Elles sont, du reste, très-bien rasées. Les tondeurs de mules en Espagne jouissent d'une grande réputation d'habileté, et, comme les barbiers d'autrefois, il en est, parmi eux, qui cumulent deux professions. Il me souvient, à ce sujet, qu'un de mes amis perdu dans un endroit isolé de la Péninsule, fut autrefois très-content des services que lui rendit un de ces figaros rustiques. Le *mayoral* est le conducteur en chef; il trône à droite, et tout en causant avec le *zagal*, distribue, à tour de bras, des coups de fouet aux pauvres bêtes dont il est le souverain, en leur adressant toutes les amabilités d'un vocabulaire très-pittoresque.

Je n'étais pas d'abord trop rassuré sur les risques du voyage, en considérant l'attelage qui me conduisait au galop sur des routes bien entretenues, il est vrai, mais très-étroites et contournant des rochers ou des précipices d'une profondeur plus que raisonnable. Les mules sont attelées à une distance considérable l'une de l'autre; leurs traits de corde leur permettent de s'éloigner de deux ou trois mètres du brancard et du centre de l'attelage, de se rapprocher et de divaguer suivant les sinuosités de la route et leurs caprices de folles bêtes qu'elles sont. Cependant l'incroyable adresse et la vigilance du *zagal* suffisent pour conduire, sans guides et sans frein,

ces bêtes enragées à un train de quatre lieues à l'heure sur des rampes et des descentes impossibles.

Mes appréhensions disparurent bien vite pour faire place à la curiosité amplement satisfaite par la nouveauté du spectacle qui s'offrait à ma vue. Les mules de tous les relais connaissaient parfaitement le langage du *mayoral* et du *zagal*. La *Coronela*, la *Capitana*, la *Marquesa*, la *Catalina* comprenaient à merveille quand leurs maîtres les interpellaient et se conduisaient en conséquence. A la moindre apparence de danger, le *zagal* dégringolait du haut de la voiture, avec une rapidité incroyable, le long d'une lanière de cuir, s'élançait en courant vers les mules, remettait dans la bonne voie la bête qui s'en était écartée, lançait des petites pierres pour avertir les autres, criait, jurait, puis remontait aussi prestement sur la voiture, sans quitter ses mules du regard, pour redégringoler de nouveau à la première alerte. Celui que je plaignais le plus dans ce petit monde, c'était le pauvre *delantero*, le postillon de devant, appelé à juste titre le *condamné à mort*. A chaque nouveau relais, il monte sur un cheval frais, et le voilà qui repart sans s'arrêter, fournissant un galop rapide jusque la plus prochaine halte, pour, de là, recommencer encore jusqu'au terme du voyage. Je n'exagère rien en disant que notre *delantero*, lors de mon premier voyage en Espagne, est resté plus de trente-six heures à cheval. Il n'avait pour se délasser que les intervalles, très-courts alors, où le chemin de fer était en exploitation.

Pendant toute la route, c'est un concert continuel de cris de toute espèce, d'imprécations, de jurements d'une

nature toute spéciale (car les Espagnols ne prononcent jamais le nom de Dieu dans leurs jurements), et ce tapage dure tout le jour et toute la nuit. Je remarquai que les conducteurs lançaient leurs mules au galop dans les montées et qu'ils modéraient leur allure dans les descentes. Ils disent qu'une fois l'impulsion donnée, les mules n'ont presque aucun effort à faire pour soutenir le train primitif.

Le nom des compartiments des diligences espagnoles diffère des nôtres, ce qui donne lieu parfois à des quiproquos très-fâcheux. Le coupé se nomme *berlina*, et l'impériale s'appelle *coupé*. On conçoit aisément combien le voyageur, peu habitué à ces divisions et qui a pris le *coupé* avec entière confiance, est désagréablement surpris de se voir hisser sur l'impériale avec la perspective peu attrayante de soixante heures consécutives de repos forcé.



### III.

**Passage dans les défilés. — San-Sebastien. — Tolosa. — Villafranca. — Vittoria. — La Biscaye, ses privilèges. — Miranda. — Passage de Pancorvo.**

---

La route de Irun à San-Sebastian passe dans des défilés très-pittoresques dont la moitié lui est toujours disputée par des torrents aux eaux murmurantes. Des deux côtés de la route, s'élèvent des montagnes escarpées aux flancs desquelles paraissent à des hauteurs prodigieuses et semblables à des points noirs, des troupeaux de moutons.

Quelques maisons aux tuiles rouges varient le paysage, tantôt posées pour ainsi dire, dans le lit du torrent, tantôt perchées dans la région des nuages. La route, très-étroite mais bien entretenue, se colle aux flancs des rochers, et dans la plus grande partie de son parcours n'est soutenue contre les invasions des eaux que par des murs de soutènement.

Après les défilés viennent les plages visitées par la

mer. Nous arrivons à San-Sebastian. Les conducteurs de la voiture redoublent leurs cris et leurs coups de fouet et nous entrons au grand galop dans la ville, par une porte très-étroite et dont nous rasons en quelque sorte les murs.

Le *mayoral* vient nous ouvrir les portes de notre prison ; nous pouvons enfin dîner. La *fonda* de San-Sebastian fait quelques concessions aux estomacs étrangers, et je dois avouer que le *puchero*, cette Babylone culinaire, fut parfaitement reçu et attaqué avec la plus grande vigueur par mes compagnons de route. C'est un mets composé à peu près de tous les produits de la création, de bœuf, de poulet, de lard, de saucissons, de choux, de carottes, de panais et surtout de *garbanzos*, espèce de haricot à côtes. Ensuite vinrent la merluche frite, l'agneau rôti et la salade, qui n'eut guère d'amateurs à cause de l'odeur très-forte de l'huile. Le pain espagnol est très-blanc, très-serré, mais peu appétissant ; du reste, on donne aussi du pain fait à la manière française, de sorte que cet inconvénient disparaît. Une mention pour les amandes du dessert qui, légèrement rôties, étaient délicieuses. Le vin était très-épais, et les peaux de bouc dans lesquelles il avait été transporté, lui avait communiqué une odeur des plus désagréables. Ce vin est beaucoup moins aigrelet que celui que l'on boit en France, mais à l'inverse des vins de cette dernière contrée, il n'est pas assez travaillé. De Bilbao et de Santander, il s'en exporte des quantités considérables pour les marchands de Bordeaux qui s'en servent pour donner du ton à leurs plus mauvaises qualités.

Le premier essai des *posadas* espagnoles fut donc satisfaisant. Un assez long séjour en Espagne m'a permis de constater que sur les routes fréquentées, les *fondas* et les *posadas* sont en général bien tenues. Sans doute, dans les endroits à l'écart, où il ne passe peut-être pas un voyageur tous les six mois, on a la mauvaise chance de rencontrer des auberges où il est impossible de trouver quelque chose à manger. Mais pourquoi les pauvres habitants de ces *ventas* isolés feraient-ils des provisions? Le voyageur perdu dans ces solitudes et dévoré par la faim, maudit ces demeures et leurs habitants, quand il ne devrait s'en prendre qu'à son manque de prévoyance. De là toutes ces descriptions hyperboliques sur les habitudes de la vie espagnole : A beau mentir qui vient de loin, dit le proverbe, et, certes, il dit vrai!

Remontés en voiture, nous rencontrons bientôt Hernani, petite ville aux rues étroites. La nuit est venue; la lune voilée par les nuages, projette des ombres fantastiques sur les montagnes qui nous entourent, et le bruit des grelots des mules devient plus strident au milieu du silence de la nature endormie. Nous traversons *Villafraanca, Villaréal*. Les nuages ont disparu et l'on peut distinguer les beautés de la route, cent fois plus remarquables frappées par les rayons tranquilles de l'astre des nuits que par la clarté trop vive du soleil.

Au pied de la montagne de Salinas, la route devient très-difficile; six bœufs sont attelés en tête des mules impuissantes à traîner seules la diligence, et nous montons insensiblement, malgré les cris du *mayoral* et du *zagal* qui font vraiment un vacarme étourdissant. Arrivés



au sommet de la montagne, nous pouvons voir le versant opposé que nous devons descendre et sur lequel la route s'allonge comme un immense serpent se repliant sur lui-même. Par une étrange illusion d'optique, il semble que l'on puisse atteindre avec la main l'endroit que l'on a quitté depuis un quart d'heure. Le froid est très-vif. Des cimes couvertes de neige, éclairées en plein par les rayons vaporeux de la lune, paraissent de gigantesques fantômes sur le noir des montagnes. Enveloppé dans mon manteau, j'étais plongé dans une somnolence rêveuse. Mille pensées confuses se succédaient et s'entrechoquaient dans mon esprit avec une vitesse incroyable, et lorsque je secouais cette espèce de torpeur qui engourdissait mes sens, j'avais peine à rassembler mes souvenirs et à croire que j'étais à plus de trois cents lieues de mon pays. Je me représentais le foyer domestique plus charmant encore à travers le prisme de l'absence, ce calme, cette tranquillité de la vie ordinaire, ces visages amis, mille souvenirs joyeux, mille peines charmantes, et jusqu'à ce pays peut-être moins beau que la contrée dont j'admirais en ce moment les splendeurs, mais où chaque fleur semble vous saluer en passant. Tout cela me donnait une vague tristesse en parfaite harmonie avec le paysage.

Bientôt le soleil levant colora l'horizon de bandes de pourpre et d'or, et mes idées tristes s'envolèrent avec les dernières ombres de la nuit et les clartés mourantes des étoiles. Nous étions dans la plaine de *Vittoria*, si célèbre par la défaite des armées françaises.

Les habitants de ces campagnes ont une manière sin-

gulière de travailler les terres. Ils se servent, à cet effet, d'une fourche qu'ils appellent *laya*. Trois ou quatre ouvriers se mettent sur la même ligne, enfoncent cet instrument à deux branches dans le sol, appuient ensuite sur une barre de bois fichée à angle droit près des pointes, et jettent derrière eux la motte de terre qu'ils ont soulevée.

Dans la plaine de *Vittoria* viennent expirer les dernières ramifications des Pyrénées.

L'élément montagnard de la population de la Biscaye a conservé les vertus primitives qui sont la base du bonheur domestique, ainsi que de la grandeur des peuples. Les désirs de ces gens simples ne s'étendent pas au delà de leurs montagnes. Ils sont fiers de l'antiquité de leur race, et rien n'est plus remarquable que de voir dans ces humbles villages de la Vizcaya, sur les demeures les plus chétives, s'étaler au-dessus de la porte d'entrée d'orgueilleuses armoiries. Je croyais que ces blasons indiquaient des monuments publics, mais j'étais dans l'erreur. Leur multiplicité et le caractère d'ancienneté des sculptures me mit sur la trace. Ce sont des titres de noblesse, conservés avec un soin jaloux par les habitants de ces pauvres demeures. La pluie, le vent, la tempête peuvent détériorer le toit et lézarder les murs, mais le Basque ne croit pas à la décadence tant que ses armes restent gravées au seuil de son foyer. Il y a quelque chose de grand dans cet homme forcé par un sol ingrat de se livrer aux occupations les plus infimes et qui conserve si fièrement le culte du passé.

L'écu de la *casa del obolengo* indique que la maison

fut possédée par le fondateur de la race. C'est une espèce de fief qui doit rester légalement au chef de la famille. Cette habitation ne peut être saisie pour dettes ni ne peut être vendue, si ce n'est à une personne du même nom et du même rang. Sans doute, avec nos idées toutes matérialistes, nous ne pouvons voir dans ces coutumes que des restrictions à la libre circulation des biens, mais le léger mal qui peut en résulter, n'est-il pas compensé, et au delà, par le bienfait de ces coutumes? Cette fierté et ces privilèges ne sont-ils pas une sauvegarde contre la corruption des mœurs et un préservatif contre l'abâtardissement de la race?

Les prétentions des Basques à la noblesse, ou du moins à une haute antiquité, sont jusqu'à un certain point justifiées par le dialecte même dont se servent ces robustes montagnards. La langue basque est une langue étrange qui n'a aucun rapport avec le castillan ni avec les autres dialectes connus et dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

C'est à Vittoria même que je recueillis ces renseignements intéressants. Cette ville se transforme et s'habille à la moderne, les rues en sont grandes et bien alignées. La *Florida* est une très-jolie promenade; ses allées ombrées sont le soir envahies par une foule avide de danses et de réjouissances. Plusieurs statues colossales de rois goths semblent regarder d'un œil philosophique cette population animée et y chercher les descendants de leurs anciens compagnons d'armes. C'est un genre de décoration qui est très-apprécié en Espagne; nous retrouverons de ces statues à Valladolid et au Buen Retiro de Madrid.

En sortant de Vittoria, la végétation disparaît peu à peu; les arbres deviennent rabougris et font peine à voir. Il en est ainsi jusqu'à *Miranda de Ebro*, sur le fleuve de ce nom. Un pont magnifique, comme tous les ponts espagnols, est jeté sur un mince filet d'eau. C'est là ce fameux fleuve de l'Èbre, que l'histoire et les chroniques ont rendu presque aussi populaire que le Tage. Cependant à l'époque de la fonte des neiges, ce fleuve si pacifique devient un torrent impétueux qui porte la dévastation et la ruine dans la contrée qu'il traversait hier si paisiblement.

C'est là une des plaies de l'Espagne. Donnez à ce pays de l'eau, et il fournira de quoi subvenir aux besoins d'une population vingt fois plus forte. Torrents destructeurs ou rivières sans eau, telles sont les deux extrêmes caractéristiques du régime des fleuves espagnols; conséquence déplorable du déboisement des montagnes.

Sur la droite de la route, se dresse, au-dessus de la ville, un château-fort en ruines. La silhouette de ses murs brisés se dessine avec une admirable pureté de contours sur l'azur foncé du ciel. A quel temps remonte-t-il? Quelle est son histoire? Telles sont les questions que le voyageur se pose. L'imagination toujours vive, le reporte aux temps de la chevalerie, et il croit voir sortir encore de ces sombres murailles toute une troupe d'hommes bardés de fer, courant, suivant la coutume de ces temps atroces, à la conquête du château voisin ou au pillage des propriétés du seigneur ennemi. Il ne reste de ces souvenirs, dont les détails repoussants ont disparu sous la poussière des siècles, qu'une grande

image pleine de poésie sombre et grandiose. C'était une époque d'airain que cette période féodale, mais qui portait cependant dans ses flancs ensanglantés les sociétés modernes.

L'Ebre forme la limite de la Vizcaya et de la Vieille-Castille. Les montagnes nous reviennent et nous traversons la gorge de Pancorbo, *la Garganta de Pancorbo*. Cette gorge me rappelait le chemin des Eaux-Chaudes dans les Pyrénées, mais avec un degré de plus de grandeur sauvage et de pittoresque. C'est une fissure étroite dans la montagne, encore rétrécie par le passage d'un torrent tumultueux. Les amateurs d'histoires effrayantes pourraient facilement y placer le théâtre des plus terribles aventures. J'espérais de temps en temps voir apparaître sur les rochers voisins quelques escopettes menaçantes, mais les brigands ont complètement disparu des routes espagnoles. L'excellente institution de la garde civile, *guardia civile*, chargée de la sécurité des chemins, a considérablement diminué les bonnes chances du métier. Il est bien rare qu'une diligence soit arrêtée, et si cet événement arrive, les coupables n'échappent jamais longtemps aux recherches actives dont ils sont l'objet.

On cite, à ce sujet, une assez piquante aventure arrivée à M. Alexandre Dumas, lors de son voyage en Espagne. Craignant de ne pas rencontrer de vrais brigands dans la Sierra-Morena, l'auteur des *Mousquetaires* en avait recruté de faux, qui devaient, dans des costumes d'opéra comique, arrêter la diligence, au milieu d'une des gorges les plus sauvages de cette chaîne.

On ne pouvait frapper, bien entendu, que sur les

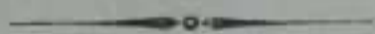
doigts... Mais la traversée des montagnes se fit paisiblement et il ne parut pas l'ombre d'un *trabuco* dans tout le parcours de la Sierra. Les Espagnols avaient appris que le voyageur qui les avait engagés, se proposait de faire une relation de son voyage, et, par amour-propre national, ils n'avaient pas voulu que le romancier pût dire que les routes de la Péninsule n'étaient pas sûres. M. Dumas en fut donc pour une vingtaine de pièces d'or, données trop tôt aux comparses infidèles. Il rit, du reste, tout le premier de cette aventure.

Les travaux du chemin de fer du Nord atteignent, dans la *Garganta de Pancorbo*, des proportions vraiment monumentales. Les ingénieurs de cette ligne se sont inspirés des lieux qu'ils parcouraient, et leurs travaux de Titans ne sont pas indignes de cette nature gigantesque. Sautant d'arcade en arcade, s'enfonçant dans le granit pour reparaitre quelques pas plus loin sur de nouvelles arcades, se collant aux flancs d'énormes rochers qui le surplombent et dont les masses font véritablement frémir, ce chemin de fer est une œuvre réellement splendide. Lorsqu'on pense que le moindre mouvement de ces masses rocheuses broierait en un clin d'œil ces immenses travaux, on ne peut s'empêcher d'admirer la volonté et la persévérance de l'homme qui ne recule pas devant de pareils obstacles.

Au-dessus du village de Pancorbo se dresse une tour carrée, bâtie sur une élévation de rocher et portant encore un télégraphe de l'ancien système. C'est un véritable hermitage, et l'homme qui l'habitait pouvait, sans grand effort d'esprit, se croire dans un désert, lorsque les

nuages qu'il dominait lui interceptaient la vue de la vallée, et que le vent faisait entendre sa voix en se heurtant aux aspérités du rocher.

Au sortir de ce défilé, le pays devient moins remarquable. On atteint la crête de partage du bassin de l'Ebre et de celui du Duero. L'œil découvre une vaste plaine et, dans un lointain vapoureux, les tours et la cathédrale de Burgos.



## IV.

**Burgos. — Sa cathédrale. — Valladolid. — Costume des Mauregatas. — Medina del Campo. — La Vieille Castille. — Le Guadarrama.**

---

Le grand nom du Cid domine *Burgos* et donne un charme étonnant aux vastes plaines blanches qui précèdent la vieille cité. L'œil du héros s'arrêta sur cet horizon qui nous entoure et ses compagnons d'armes immortalisèrent par leurs exploits les champs qui nous environnent. La ville ne dépare pas cette vieille poésie, car elle a conservé un cachet d'ancienneté des plus attrayants. La porte de *Santa Maria* est d'un goût parfait. C'est une de ces portes de ville comme on n'en voit qu'en Espagne, ce pays des grands monuments, et qu'une description, si complète et si riche qu'elle soit, ne peut rendre. Les Espagnols ont fait bon marché de leur confort habituel, de l'aisance de leurs demeures, mais chaque fois qu'ils ont élevé un édifice, ils l'ont fait digne d'eux et de leur glorieuse histoire. Chacun de leurs



monuments a une âme qui répond à ceux qui l'interrogent. L'Espagnol catholique a conservé la foi à toutes les grandes choses, et au sortir de ses magnifiques cathédrales, quand il a évoqué les souvenirs des temps qui ne sont plus, lorsqu'il s'est arraché aux préoccupations de la matière pour se lancer plus librement dans les idées de Dieu et de l'éternité, lorsqu'il s'est imprégné de toute cette poésie chrétienne si pleine de charmes pour les grandes âmes, que lui importe alors la nudité de sa demeure et la frugalité de sa nourriture? « Quand l'esprit s'élève vers Dieu, a dit saint Augustin, il emporte avec soi tout l'homme. »

La cathédrale de Burgos est un de ces gigantesques monuments élevés par la foi des vieux âges, monuments aussi grands que des villes et dont la vue remue toutes les fibres du cœur. Un peuple tout entier peut prier sous ses voûtes gothiques et conserver cet isolement qui donne un si grand charme à la prière.

On ne peut se faire une idée de l'immense étendue de terrain occupée par le monument qu'en en visitant l'intérieur. Une foule de petites constructions, — sorte de lierre parasite, — sont venues à l'extérieur, masquer l'aspect imposant des grandes lignes architecturales. Deux tours surmontées de flèches élancées, vraies dentelles de pierre, travaillées à jour, et d'une légèreté de sculpture admirable, se découpent sur l'azur du ciel avec une netteté d'arêtes qui ne laisse perdre aucun des détails les plus délicats de ce travail incroyable. Le vandalisme, malheureusement, a eu le triste courage de porter une main sacrilège sur la façade principale de

ce splendide édifice. Les sculptures ont été grattées jusqu'à la hauteur de la rosace, et un portique grec est venu étaler son ambitieuse nullité dans l'ouverture majestueuse de l'entrée principale. Puissent les auteurs de cet acte barbare et insensé servir à perpétuité de gargouilles effarées aux cathédrales qu'ils ont voulu déshonorer !

C'est dans l'intérieur du monument que commence la série des étonnements du voyageur. Les regards sont d'abord attirés par le chœur, qui coupe la grande nef en deux par une disposition particulière aux églises espagnoles, et qui nuit nécessairement à l'ensemble et au développement des lignes. Les stalles sont un fouillis inextricable de fantaisies les plus bizarres. Chacun de ces petits sujets est un chef-d'œuvre de naïveté et de délicatesse. Je n'oserais vraiment parler de certains épisodes burlesques représentés avec une franchise et une précision de détails inouïes ; qu'il me soit pourtant permis d'en citer un seul : — Deux singes s'amuse à tirer la queue d'un partenaire, tandis qu'un troisième assis gravement, regarde, à travers des lunettes et d'un œil goguenard, cette petite scène de mœurs et a l'air de se demander le degré de tension que peut supporter l'appendice caudal.

Les sièges des stalles portent sur la partie supérieure des scènes de la mythologie païenne et, sur la partie inférieure, des sujets tirés de l'Ancien Testament. Les vieilles cathédrales étaient des musées : tout y était admis, pourvu que tout portât l'empreinte du génie. C'est l'esprit grivois de Rabelais avec les extases de

sainte Thérèse ; ce sont les réalités les plus triviales de la vie, avec les élans sublimes qui n'appartiennent qu'aux meilleurs côtés de l'âme. Ces dessins si grotesques et si singuliers, n'entravent en rien la pureté des lignes ; à distance tout est régulier, tout est fondu dans un ensemble harmonieux. Entre le chœur et le maître-autel s'élève un dôme d'une beauté incomparable et qui finit, comme la pensée chrétienne, dans les sphères idéales. La chapelle du Connétable dans laquelle le style gothique fleuri a déployé ses merveilleuses beautés, échappe à toute description. Près de là, dans une espèce de sacristie, se trouve précieusement enluchée dans les boiseries du pourtour, une peinture du plus grand mérite : c'est une *Sainte Madeleine*. Est-ce de Léonard de Vinci, est-ce de Raphaël ? Je n'ai pas la prétention de décider cette question controversée, mais je pencherais cependant pour Léonard. Le guide a soin d'apporter une lumière, le lieu étant assez obscur, pour faire admirer le chef-d'œuvre sous toutes ses faces et dans tous ses détails plus admirables les uns que les autres.

Je signale aussi à l'attention des amateurs de tableaux, un autre chef-d'œuvre, une *Sainte-Vierge*, de Michel-Ange, disent les uns, de Sébastien del Piombo, disent les autres. La figure de la Vierge est admirable de suavité, de calme et de grandeur. J'ai lu autrefois une gentille histoire intitulée *La Vierge aux Roses*. Que n'eût pas donné le héros de cette légende pour posséder la *Vierge* de Burgos !

Le cloître de l'église est remarquable. Des fresques bien faites couvrent les murs. Les ogives des fenêtres,

avec leur feuillage de pierre, se découpent en fines arêtes et laissent pénétrer un jour éblouissant sur les dalles du cloître. Une végétation verdoyante vient s'enlacer aux feuilles sculptées de la pierre, et celles-ci, par leur gris-obscur, servent de repoussoir aux couleurs brillantes de leur sœurs, moins heureuses cependant, puisqu'elles ne peuvent traverser les siècles. Nous visitâmes ensuite une salle fort ordinaire, mais qui renferme un souvenir historique important, *el cofre del Cid*, le coffre du Cid. C'est une malle toute vermoulue, de très-grande dimension, et dont les morceaux de bois ne se soutiennent que grâce à une infinité de vieilles ferrures s'entrecroisant dans tous les sens. Ce coffre est célèbre dans le *Romancero* pour avoir été donné par le *Cid*, en nantissement d'un prêt contracté envers un Juif.

Lorsqu'on sort de la cathédrale, on éprouve un singulier mélange de fatigue, d'admiration et de regret. Cette succession rapide de chefs-d'œuvre de tous genres occasionne une espèce d'éblouissement dont on ne peut se défaire de suite. Le regret de ne pouvoir détailler toutes ces beautés, augmente encore ce sentiment de tristesse indéfinie que l'on ressent toujours à la vue des grandes choses.

La place de Burgos, qui touche à la cathédrale, est entourée de maisons à arcades, d'un ensemble assez pittoresque. C'est là que je vis pour la première fois des *escribanías*, c'est-à-dire des « échoppes, » c'est le mot, d'avoués et de notaires. Ce sont des espèces d'aubettes où deux personnes sont à l'étroit et qui, le plus souvent,

sont dans un état de délabrement complet. Je reviendrai sur les avoués et les notaires. Ils me rappellent deux institutions qui ne jouissent pas en Espagne de la considération dont elles sont entourées chez nous.

A peu de distance de Burgos, se trouve le monastère de *Santa Maria de los Huelgas*. L'abbesse exerce une juridiction temporelle, spirituelle et presque épiscopale. Elle donne aux prêtres la permission de prêcher, fait des mandements, prononce des censures. Les privilèges au moins étranges de cette abbesse subsistent encore.

Au sortir de Burgos, la route traverse une immense plaine, sans arbres, sans verdure, sans habitation. Le sous-sol de la Vieille-Castille s'oppose à la multiplication des arbres. C'est une Sologne souterraine; l'eau se trouve partout à deux ou trois pieds de profondeur. Les habitants paraissent partager les préjugés des paysans des plaines de la Beauce, et croient que les arbres sont nuisibles parce qu'ils attirent les oiseaux. Les labours sont très-légèrement faits, et cependant les récoltes sont abondantes. Le sous-sol entretient toujours une certaine fraîcheur et les céréales doivent naturellement s'en ressentir sous un ciel torride.

*Duénas* n'est remarquable que par les demeures de certains indigènes. Tout une population vit dans des trous creusés dans le rocher; les toits de ces demeures servent de jardin et de terrasse aux habitants du dessus, et cet arrangement, assez original, est favorisé par la déclivité du terrain.

*Valladolid* se montra bientôt à l'horizon, avec cette

couleur jaune-brûlé dont sont parées toutes les villes espagnoles. Je descendais de mon compartiment quand un tout jeune homme se jeta à l'improviste dans mes bras, et faillit m'étouffer par l'excès de ses caresses. Je pus à la fin me dégager; et, en voyant l'étonnement que me causait son action, il balbutia quelques excuses, les larmes aux yeux; il attendait, me dit-il, un ami dont je lui rappelais les traits de façon à s'y méprendre. Sa déception fut poignante et il se retira le cœur gros. C'était un jeune Français qui avait quitté depuis peu son pays et avait cru voir tomber dans son isolement, la figure d'un compagnon d'enfance. — Je dois dire que mon premier mouvement fut de m'apitoyer sur le mal involontaire que j'avais pu lui causer, et bien que tenant assez à mon individualité, j'en eusse fait volontiers le sacrifice un moment pour pouvoir lui parler de la patrie absente. Mon second mouvement fut moins bon; je m'assurai que ma montre et mon porte-monnaie n'avaient pas quitté leur légitime propriétaire...

*Valladolid* est une immense ville, mais pas assez peuplée en raison de son étendue. Je ne pus la visiter qu'en courant. La cathédrale est inachevée. Elle fut commencée sous le règne de Philippe II et sur les dessins de Juan Herrera.

L'heure me pressait, je courus à la station, et bientôt la locomotive du nouveau chemin de fer nous emporta à toute vapeur dans une vaste plaine bordée à l'horizon de collines blanches d'un aspect tout à fait oriental. Nous passâmes le Duero dont les bords portaient encore la trace de l'inondation précédente. Nous traversâmes

*Valdestillos, Matapozuelos et Pozaldez*. C'était un dimanche et toute la population de ces bourgades était assise aux abords du chemin de fer. Les hommes, drapés dans leurs manteaux, ne se départissaient pas de la gravité castillane, mais les femmes étaient plus loquaces. Elles étaient presque toutes accompagnées de chiens de toute taille, de toutes couleurs, de toutes races, qu'elles venaient offrir aux voyageurs. Elles riaient comme des folles chaque fois que l'un de nous refusait, en mauvais espagnol qu'elles feignaient de ne pas comprendre, le vilain achat qu'on lui proposait. Un malheureux officier prussien, raide comme un Don Quichotte et dont le cou était emprisonné dans un vaste carcan de toile blanche, fut surtout le point de mire des plaisanteries de ces dames, qui le prenaient pour un Anglais.

Je remarquai parmi cette foule quelques costumes vraiment pittoresques que je devais retrouver plus tard à Madrid sur le Prado. Les *Mauregatas* ont une chemise fermée sur la poitrine et serrant le cou par des plis ramenés. Un court corsage brun leur prend la taille. Elles portent aux oreilles de grands anneaux d'or, et, enroulés autour du cou, d'immenses chapelets qui tombent sur la poitrine en faisant trois ou quatre étages. A ces chapelets sont appendus une infinité de médailles de saints et de saintes qui imitent les sequins et produisent un effet très-original; la jupe, assez courte, est le plus souvent de couleur jaune serin.

Toute la campagne qui avoisine *Medina del Campo* est couverte de vignobles. La vigne ne se cultive pas sur des échelas comme en France. Le cep se trouve à

la partie supérieure d'une espèce de grosse taupinière. Medina del Campo vint bientôt s'offrir à nos yeux avec les imposantes ruines d'un immense château du moyen âge. Ces débris ont encore un air de grandeur qui rappelle l'ancienne prospérité de ce vieux séjour des rois d'Aragon. Ils sont, du reste, plus remarquables par leur masse que par leur architecture.

Le paysage est nu, aride, désolé dans ces vastes plaines de la Castille et de Léon, mais il est loin de manquer de cachet. Dans presque toutes ses parties, il est borné, à des distances énormes, de chaînes de montagnes aux sommets couverts de neige, qui se dessinent en bleu pâle sur l'azur plus foncé de l'atmosphère. La marche du soleil, le chemin parcouru, les accidents des Sierras, le mouvement des nuages, déplacent des masses colossales d'ombre et de lumière et donnent à ces paysages que l'on croyait connaître par cœur, de nouveaux aspects et de nouvelles beautés. Les nuages argentés courent sur ces montagnes, se confondent avec la neige des cimes, puis, se réunissant tout à coup, offrent aux yeux du voyageur ébloui et fasciné, des chaînes dont la hauteur prodigieuse et l'étendue immense ne peuvent appartenir qu'aux royaumes de l'idée.

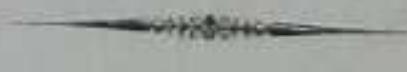
Nous abandonnâmes le chemin de fer à *San-Chidrian*, et la nuit était venue, quand la diligence arriva au pied du *Guadarrama*, chaîne de montagnes qui séparent la Vieille-Castille de la Nouvelle. Le froid devenait plus vif à mesure que nous montions et de sourds grondements annonçaient un orage lointain. Je m'enveloppai dans mon manteau le mieux que je pus, et j'attendis



l'ouragan. Le Mayoral ne paraissait pas rassuré et ses *demonios* et ses *carambas* étaient très-significatifs, chaque fois qu'il interrogeait avec anxiété l'état du ciel. L'orage se rapprochait à mesure que nous gravissions la montagne, enfin, il éclata dans toute sa fureur. C'était un spectacle à la fois terrible et sublime. Les roulements du tonnerre résonnaient dans les défilés avec un bruit épouvantable, et les éclairs, qui se succédaient sans interruption, jetaient une clarté rouge sur les neiges du chemin. Les mules galopèrent la tête entre les jambes, et à la lueur des éclairs, je voyais le *delantero* courbé sur le cou de son cheval et ruisselant comme un dieu marin. Nous nagions dans le sein des nuages, ce n'était pas une pluie, mais une épouvantable trombe. J'étais peut-être le seul qui pût regarder tranquillement les variations du phénomène. Le Mayoral et le Zagal se taisaient et l'on n'entendait, dans les intervalles des coups de tonnerre, que le grelot des mules. Et cependant au milieu de ce bouleversement des éléments, une de ces réflexions bizarres qui viennent l'on ne sait d'où, me torturait sans pitié et me gâtait mon spectacle. C'était une misérable reminiscence d'une pièce que j'avais vu jouer, et dans laquelle le père de *mon Élodie*, dans une situation des plus comiques, demandait à sa sœur tremblante si elle savait bien ce que c'était que le tonnerre d'Espagne. Je me souviens qu'il y a quelque dix ans, je n'avais point pardonné à l'auteur de la parodie de *Lucie de Lammermoor* le crime qu'il avait commis à mes yeux, en venant jeter sur les sentiments indéfinissables que cette musique fait naître, l'eau froide de sa satire. Cela me semblait une profana-

tion. Bien qu'ayant rabattu beaucoup de mon indignation contre ceux qui se moquent de toutes les grandes choses, je ne puis cependant les absoudre, parce qu'ils gâtent, par cette tendance railleuse, les grands spectacles et les beaux sentiments. L'homme est déjà trop porté à vivre dans le terre-à-terre pour qu'on ne le laisse pas s'élever un peu lorsque, par hasard, il lève les yeux vers les régions supérieures.

A la fin de l'ouragan, nous descendions à Madrid, nous traversâmes un pont superbe jeté sur le Manzanarès, puis une longue allée d'arbres. Une espèce d'arc de triomphe sert d'entrée à Madrid de ce côté. C'est une porte ornée de deux colonnes doriques et surmontée d'un attique triangulaire se terminant en un trophée d'armes. Le palais de la Reine est à droite; nous débouchâmes, après avoir traversé quelques rues, sur la Puerta del Sol. Nous étions au centre de Madrid, la capitale de toutes les Espagnes.



## V

**Madrid. — Son aspect. — La Puerta del Sol. — La Calle d'Alcala. — Le Prado. — Femmes espagnoles. — La fuente castillana. — El Buen Retiro.**

---

Ce qui donne un certain caractère à Madrid, c'est la campagne stérile qui l'entoure. Mettez à la place de ces champs brûlés par le soleil, de ces collines sans arbres, de cette rivière sans eau, des prés, des bois, une végétation riche et vigoureuse, et immédiatement la capitale de l'Espagne n'offre plus rien de saillant ni d'original. La campagne qui l'entourne lui donne seule un aspect oriental. En sortant des collines poudreuses qui environnent la ville de toutes parts, on est tout heureux de rencontrer le mouvement et la circulation d'une ville de premier ordre.

Madrid est bien choisie comme capitale. Située au centre de l'Espagne, à égale distance de Bayonne, de Perpignan, d'Alicante et de Gibraltar, ville sans passé

pour ainsi dire, elle est éminemment propre à être le siège du gouvernement central qui, en Espagne, me paraît-il, est encore trop entravé dans sa marche par les franchises des communes et les gouvernements particuliers des provinces. Une centralisation excessive n'est pas à craindre en Espagne, parce qu'elle aura toujours un contre-poids plus que suffisant dans l'esprit d'individualisme très-développé dans ce pays.

La marche des sociétés au XIX<sup>e</sup> siècle, est toute différente de celle des anciennes civilisations. Chaque cercle de la féodalité pouvait se suffire, car les horizons pour le progrès matériel étaient très-bornés, mais la vapeur et l'électricité ont changé la face du monde. Les peuples qui veulent s'élever et suivre le grand courant qui entraîne toutes les nations, doivent abdiquer les idées étroites de clocher et n'envisager que le bien général, sans se soucier des intérêts ou des habitudes qui peuvent être lésés partiellement. Il faut que le gouvernement central ne soit pas entravé dans sa marche par des privilèges, fort respectables sans doute, mais qui ont le tort de ne plus être en harmonie avec les idées modernes et même avec les nécessités du progrès matériel. L'Espagne marche vers cette centralisation tempérée qui est nécessaire pour le moment à l'état social de ce peuple. Les chemins de fer permettront à la capitale de se faire sentir, pour ainsi dire, aux extrémités du royaume, et toutes les forces vives de cette nation remarquable, éparpillées, sans cohésion, sur le sol de la patrie, se réuniront pour la grandeur commune. Il ne faut plus de royaume d'Aragon, de Castille ou de Léon, il faut une Espagne,

une patrie, une, homogène, même administrativement. De remarquables efforts se font tous les jours, et la population de Madrid m'a paru être très-propre à tenir la tête du mouvement et à réaliser, ou plutôt à poursuivre le programme énoncé.

Sans préjugés, doué d'un bon sens remarquable et d'une intelligence élevée, le Madrilène s'assimile facilement ce qu'il croit bon chez les autres nations. Il n'a ni la simplicité un peu rustique de certaines contrées de l'Espagne, ni la pétulance de l'Andalou ; il se tient dans un juste milieu et m'a paru être très-tolérant.

Madrid a le caractère particulier des capitales, qui se ressemblent un peu toutes. De grandes rues, des maisons bien bâties, une population bien mise, tel est l'ensemble qui frappe d'abord, ou mieux qui ne frappe pas. Ce n'est qu'en écartant cette enveloppe que l'on voit paraître ce qui est particulier à la vie espagnole. Je laisserai, pour y revenir plus tard, ce sujet intéressant pour ne m'occuper que de l'aspect extérieur de la ville.

Le centre le plus remarquable de Madrid est certainement la *Puerta del Sol*. C'est une place en carré long où aboutissent toutes les principales rues de la ville. Les constructions que l'on termine en ce moment sont de bon goût. De la *Puerta del Sol* partent la *Calle Mayor*, la *Calle de la Montera*, la *Calle San Geronimo* et la *Calle d'Alcala* ; ces deux dernières tombent à angle droit sur le *Prado* et forment un ensemble magnifique. La rue d'*Alcala* surtout est vraiment splendide. Ornée d'une double rangée d'accacias qui rachètent son manque de largeur uniforme, elle descend en ligne directe de la *Puerta del*

Sol jusqu'au Prado, se relève et se termine à une porte de Madrid qui est un véritable arc-de-triomphe.

La Calle d'Alcala aboutit à ce fameux Prado, tant chanté des poètes et des faiseurs de romance :

Sur le Prado, près de la grille,  
J'ai ramassé, charmant trésor,  
Un éventail de jeune fille,  
En bel ivoire et garni d'or, etc., etc.

Le Prado ressemble beaucoup à certaines parties des Champs-Élysées. Deux larges allées forment ce que l'on appelle le *Salon*; et c'est là que toute la bourgeoisie madrilène vient se promener le soir. De longues rangées de chaises suivent la ligne des arbres et permettent aux señoras fatiguées de prendre un peu de repos. Je n'ai vu dans aucune ville d'aussi jolies femmes qu'à Madrid. Bien faites, quoique petites de taille, elles ont toutes une dignité gracieuse que leur donne l'habitude de marcher constamment seules et de ne jamais s'appuyer sur le bras d'un cavalier. La crinoline règne dans toute sa splendeur à Madrid. Les robes sont très-longues, traînent sur le sable des allées et rachètent ainsi le défaut de grâce de ces affreux ballons. Les Espagnoles ne s'inquiètent jamais, pour leur robe, de la boue du ruisseau, et il y a dans cette coutume une espèce de crânerie dédaigneuse qui ne déplaît pas. Coiffées comme pour un bal, des fleurs naturelles dans les cheveux, drapant autour de leur taille leur adorable mantille qui donne à leur physionomie expressive un vapoureux charmant, les Madrilènes réalisent les rêves du poète, et leur regard profond

et brillant, ce regard que l'on rencontre plus particulièrement dans les pays du soleil, ajoute à cet ensemble une séduction et un charme de plus.

L'amour, en Espagne, est considéré comme une chose très-sérieuse. En France, on en rit un peu, même ceux qui doivent tomber le plus profondément sous son influence. De plus, le mariage est devenu une affaire; il faut bien remplacer par les recherches du luxe ce qui manque à la vie de tendresse et de passion. Les jeunes filles, malheureusement, raisonnent là-dessus aussi bien que leurs grands-parents, et au lieu d'écouter les voix harmonieuses qui chantent dans leur cœur, elles se livrent tout entières aux vanités du monde et n'entendent plus rien aux délices de cette vie intérieure et cachée qui offre tant d'attraits aux intelligences d'élite. D'un autre côté, les jeunes gens ne pouvant se donner aux amours permises, cherchent dans l'ambition, quand ils sont bien doués, un aliment aux flammes de leur âme et rejettent plus tard, au nombre des folies de jeunesse, des passions qu'ils ne comprennent plus. D'autres font pis encore et se lancent dans les amours faciles qui abrutissent à la fois et le corps et l'intelligence. En Espagne, il n'en est pas ainsi. La passion est grande, sérieuse, profonde. Les besoins matériels sont peu de chose pour l'Espagnol; il a le bon esprit de ne pas placer toutes ses joies dans la satisfaction de ses appétits, et il s'inquiète assez peu des questions de fortune. La femme s'abandonne davantage, parce qu'elle sait qu'elle peut compter sur l'amour de son ami. Nos idées sont complètement en défaut à ce sujet. Notre morale serait

blessée dans bien des occasions, et cependant on ne peut formuler un jugement sévère, tant la passion ennoblit ce qui paraît blâmable.

Si le Prado est le rendez-vous de la bourgeoisie, la *Fuente Castellana* est le lieu de promenade de la noblesse. C'est une continuation du Prado. De beaux hôtels se construisent au milieu des jardins qui l'avoisinent. Tous les équipages de Madrid y paraissent vers le soir. De magnifiques chevaux andalous galoppent dans les allées latérales. L'éventail des belles promeneuses s'agite perpétuellement avec un certain petit craquement que les Espagnoles savent varier à l'infini. Cet éventail joue un très-grand rôle dans la vie espagnole. Toutes les femmes s'en servent, même dans les positions les plus infimes, et j'ai vu des *ninas* de quatre ans s'éventer avec un sérieux et une dextérité remarquables. L'éventail a, paraît-il, tout un langage : s'ouvre-t-il et se ferme-t-il avec rapidité, c'est que votre conversation, et vous par conséquent, plaisez peu ; s'il s'ouvre et qu'on oublie de le refermer, vous pouvez passer à un langage plus intime et plus tendre, mais s'il se ferme avec rapidité et reste impitoyablement dans cette position, vous déplaisez certainement et rien ne vous empêche d'aller porter vos hommages ailleurs. Cet oracle est encore plus certain que celui des marguerites effeuillées.

*El Buen Retiro*, la promenade la plus ombragée de Madrid, est séparé du Prado par une grille monumentale de fort bon goût. Un grand étang, alimenté par les eaux des montagnes voisines, couvre la partie supérieure du jardin et sert à arroser les plantations. Des



*norias* ou puisards, distribués dans les diverses parties, viennent aider son action et donner de l'eau à une foule de petites rigoles qui courent d'arbre en arbre et entretiennent la fraîcheur nécessaire à la végétation. Près du grand étang se trouve, sous quelques arbres séculaires, une fontaine en style égyptien dont l'eau bleu-foncé est excellente; c'est la fontaine *del Berro*. Du lac, part une avenue conduisant à une des portes du *Retiro* et bordée de grandes statues des rois d'Espagne. De loin, ces statues ont un aspect assez imposant, mais leur exécution laisse beaucoup à désirer.

Le Buen Retiro touche au palais du Musée de peinture. Le bâtiment qui renferme les galeries de peinture et de sculpture donne sur le Prado; il est l'œuvre de Villanueva et fut bâti par Ferdinand VII.

---

## VI

### **Le Musée de peinture de Madrid.**

---

Tous les peintres, tous les artistes, tous les amateurs d'art devraient faire un pèlerinage au Musée de Madrid; ils ne peuvent avoir d'idées complètes sur la peinture qu'en visitant cette galerie splendide. Les Espagnols ont bien le droit d'en être fiers, car leur Musée l'emporte sans conteste sur le Musée du Louvre. Et cela n'est pas étonnant. Les rois d'Espagne ont donné, dans tous les temps, des preuves de leur amour des beaux-arts; de plus, la nature et la variété de leurs immenses possessions les mettaient en contact avec toutes les écoles et tous les génies. Les chefs-d'œuvre des écoles flamande, espagnole, allemande et des diverses écoles d'Italie, remplissaient leurs résidences royales. Ils ont eu la grande idée de dépouiller tous leurs palais et de réunir les tableaux des maîtres pour les livrer à l'admiration du public. Le palais royal de Madrid, Aranjuez, San

Ildefonso, l'Escorial, el Pardo, la Zarzuela et la Quinta ont été mis à contribution pour atteindre ce but élevé ; de sorte que, sans fatigue, on peut voir se dérouler devant soi les manifestations du génie à travers les siècles, et suivre le courant de l'art dans ses plus magnifiques créations.

Plus de deux mille tableaux sont renfermés dans les galeries ouvertes au public. Je passerai en revue les productions les plus remarquables de chaque école pour donner une idée des richesses que renferme le Musée. Il va sans dire que je n'aspire nullement au titre de critique ; j'appelle beau ce qui m'a paru tel et je n'ai pas la prétention d'imposer mon opinion.

L'école espagnole offre une trinité artistique des plus remarquables : José Ribera, Velasquez et Murillo. Le Musée de Madrid possède cinquante-huit tableaux du premier de ces maîtres. A l'exception de deux ou trois, ces tableaux n'ont qu'un seul personnage : saint Jérôme, saint Augustin, sainte Marie-Magdeleine, saint André, etc. Rien ne peut donner une idée du caractère admirable des figures. Les yeux rougis par la fatigue et les larmes, plongent dans les profondeurs infinies et donnent à ces têtes puissantes, ravagées par la pensée, les macérations et les chagrins de la vie, une expression de mysticisme d'un effet saisissant. *Saint-Jérôme en oraison, un Anachorète et un Crucifix, la Vie contemplative* dans ses différents aspects, tels sont les sujets ordinaires de Ribera. Quand il est sorti du domaine chrétien, il a cherché dans la fable les sujets qui se rapprochaient le plus des tendances de son génie : la douleur spiritualisée. *Ixion,*

*Prométhée enchaîné*, cette tradition obscure du *Rédempteur de la Genèse*, lui ont fourni le sujet de deux tableaux aux figures plus grandes que nature. Les membres tordus par la douleur, le sang qui sort des entrailles palpitantes, les détails anatomiques dont le souvenir seul fait encore tressaillir, enfin la douleur sans espérance qu'exprime si bien l'attitude des malheureux suppliciés, tout remue profondément, et l'on est pressé de sortir des étreintes de ce puissant génie.

Velasquez fut le peintre favori de Philippe II. Certains tableaux, tels que *le Dieu Mars*, le *Portrait* (prétendu) *de Barberousse*, le fameux corsaire, *Mænipe*, *Esope*, montrent l'influence que l'école naturaliste italienne eût sur son génie. Les portraits de Velasquez sont d'une vérité et d'une énergie admirables. Je ne détaillerai pas les qualités du style de Velasquez, ce maître étant en général mieux connu que Ribera. *Notre-Seigneur crucifié*, *les Borrachos* (*les Ivrognes*), *la Forge de Vulcain*, ont été popularisés par la gravure.

Qui n'a entendu parler des Vierges de Murillo? Ce n'est pas l'idéal de Raphaël, c'est à la fois la femme et la sainte. C'est Thérèse employant, pour peindre l'amour divin, les paroles les plus colorées de l'amour terrestre. Les Vierges de Murillo se rattachent plus à nous que les Vierges de l'école italienne; le génie oriental a passé par là. *La Conception*, *Rebecca et Eliezer*, *el Niño Jesus*, sont des toiles extraordinaires. Murillo s'est essayé aussi, comme ses contemporains, sur les sujets favoris des peintres espagnols, saint Jérôme et sainte Magdeleine, et parfois aussi sur des réalités vulgaires.

Le Musée de Madrid possède de Raphaël, le chef de l'école romaine, la *Sainte-Famille*, appelée *Agnus Dei* et connue en France, sous le nom de *Sainte-Famille du Léopard*, une *Sainte-Famille* que Philippe IV appelait avec raison la *perle* de ses cadres (1), la *Chute de Notre-Seigneur*, connue sous le nom de *Pasmo de Sicilia* (2), la *Sainte-Famille*, appelée à la *Rose*, et une autre *Sainte-Famille*, qui est, comme ses sœurs, un chef-d'œuvre de fini. Toutes ces peintures sont admirablement conservées. Le Musée possède aussi sept tableaux d'un vieux maître de l'école florentine qui se rapproche de Raphaël par la grâce des figures, sans pourtant l'égaliser comme invention et comme conception. C'est le vieil André del Sarto, que l'on a surnommé *André sans erreurs*. La série de ses tableaux, tous sur bois, s'ouvre par le portrait en buste de sa femme, Lucrezia del Fede, qui fit la honte et le malheur de sa vie. Les circonstances extérieures réagissent sur le moral de l'homme, et Sarto a dû peut-être à cette mauvaise compagne le caractère peu idéalisé de ses figures.

Léonard de Vinci a doté le Musée de trois chefs-d'œuvre, entre autres du *Portrait de Mona-Lisa*.

L'école hollandaise est représentée par ses meilleurs maîtres. Les paysages de Jean Both, les scènes burles-

(1) Ce tableau qui appartient à l'époque de transition du second au troisième style de Raphaël, fut acheté par Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre. A la mort de ce dernier, il fut acquis par Philippe II.

(2) Ce tableau représente le moment où Jésus se retourne vers les femmes qui le suivaient en pleurant, et leur dit : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants. » Il fut amené à Paris en 1810, où on le transporta du bois sur la toile, et revint en Espagne en 1816.

ques d'intérieur d'Adrien Brauwer, les tableaux de Breughel-le-Vieux et de Breughel-l'Infernal, les marines de Ruysdael, ainsi que les chasses de Wouwermans sont dignes de toute l'attention des amateurs d'art. N'oublions pas de mentionner quatre délicieux intérieurs d'Isaac Van Ostade.

*L'école française* est moins riche. Cependant l'on remarque dix tableaux de Claude Lorrain, des œuvres de Philippe de Champagne, de Greuze, de Mignard, dix-neuf paysages du Poussin, quelques Joseph Vernet et deux Watteau.

*L'école bolonaise* a fourni un magnifique contingent à cette réunion de chefs-d'œuvre. Les Carrache sont excessivement remarquables. Je citerai : *Sainte-Marie-Madeleine*, *l'Assomption de la Vierge*, *l'Agonie du Sauveur au Jardin des Olives*, *Vénus et Adonis*. L'Albane a donné le *Jugement de Paris*, et la *Toilette de Vénus*. Le Dominicain, *Saint Jérôme écrivant dans le désert* et le *Sacrifice d'Abraham*; Guercino, *Saint Pierre aux liens* et une *Magdeleine* splendide; Guido Reni, *Cléopâtre*, *Sainte Marie-Magdeleine*, la tête appuyée sur la main et regardant le ciel, *Saint Jérôme méditant dans la solitude*.

*L'école de Parme* est représentée par quatre Corrège. *L'école napolitaine*, *l'école lombarde*, *l'école allemande* ont contribué à orner cette galerie remarquable; mais où elle est certainement sans rivale pour le nombre et le choix des œuvres, c'est dans les productions de *l'école vénitienne* et de *l'école flamande*.

Le Musée possède quarante-trois tableaux du prince de l'école vénitienne, le Titien. Ses œuvres les plus

remarquables sont, à mon avis, *Jésus présenté au peuple*, une *Sainte-Vierge en contemplation*, *Saint Jérôme en oraison*. Le portrait de *Charles V à cheval* est très-beau. *Diane et Actéon*, *Diane et Caliste*, *Vénus et Adonis* appartiennent à un autre genre, mais toujours frappé de ce cachet que le génie sait imprimer sur toutes ses œuvres.

Le Tintoretto a donné trente-quatre tableaux. Paul Véronèse vingt-cinq. Les principaux sont : *Jésus aux Noces de Cana*, venant de la galerie de Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, *Moïse sauvé des eaux*, *Rebecca et Eliezer*, *Caïn errant avec sa femme et ses fils*, *Suzanne et les deux Vieillards*, *l'Adoration des Mages*. Giorgione, Bassano, Sebastian del Piombo y sont aussi représentés.

Cette énumération est peut-être un peu sèche, mais je préfère indiquer ce que j'ai vu que de faire de longues dissertations sur l'art et la couleur. Chacun a sa manière d'envisager les choses. Je ne puis, en présence d'un chef-d'œuvre, analyser mes sensations. L'analyse tue presque toujours nos plus beaux mouvements et nos plus vives admirations. Les mystères du beau sont comme les mystères du cœur : l'insensé qui veut les pénétrer est bien souvent puni, par le désenchantement, de sa curiosité indiscrete.

Aucune galerie n'égale la richesse du Musée de Madrid pour la peinture flamande, et on peut y suivre aisément l'histoire et les variations de cette école. La plupart de ses vieux tableaux conservent l'empreinte des sentiments généraux qui dominaient l'époque. Les toiles : *Saint Antoine de Padoue défendant la présence de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement*, la *Représentation allégorique des triom-*

*phes de la mort*, de Bosch (xv<sup>e</sup> siècle), sont certainement les sœurs peu déguisées de cette littérature singulière qui se ressent des angoisses de ces temps de fer.

Jean Van Eyck, l'inventeur de la peinture à l'huile, a deux volets : l'un représente *un Prêtre en oraison*, l'autre, *la Sainte-Vierge en son oratoire*. Jean Hemmeling, son rival, a laissé un tryptique des plus remarquables qui fut la propriété de Charles-Quint. Dans le centre est représentée l'adoration des Mages, à droite, la Vierge et son Fils, à gauche, la présentation au Temple. On peut admirer, dans l'école moderne, les magnifiques intérieurs de cathédrale de Neefs Peeters, les clair-obscur de Rembrandt, les fleurs de Daniel Seghers, les chasses, les paysages et les batailles de Snayers, les portraits de Moro Antonio, les animaux et les scènes d'intérieur de François Sneyders. Voilà pour le xvi<sup>e</sup> siècle. Pour le xvii<sup>e</sup>, la collection n'est pas moins riche : Quatorze Van Artois; cinquante-quatre Breughel, vingt-deux Van Dyck, parmi lesquels nous citerons *le Couronnement d'épines*, *la Vierge des Douleurs*, *Saint-François en extase*; cinquante-trois Teniers. Ce peintre est sorti, pour quelques-uns des tableaux de Madrid, des sujets qu'il affectionnait; il a peint toute l'histoire de *Renaud et d'Armide*, de la Jérusalem délivrée, mais sa *Conversation pastorale*, *le Singe peintre*, *la Cuisine*, *ses Fumeurs* et *ses Buveurs flamands* l'emportent de beaucoup sur ses autres productions. Les rois d'Espagne aimaient assez, paraît-il, les magots dédaignés par Louis XIV.

Le prince de l'école flamande, Rubens, a laissé soixante-deux tableaux au Musée de Madrid.



On a pu voir, par l'énumération que je viens de faire, quelles richesses possède le Musée. Puisse cette analyse décolorée inspirer à quelques amateurs le désir de visiter cette splendide galerie ! L'École espagnole mérite vraiment une étude et une attention particulières. Aujourd'hui que les limites du beau sont reculées, que chaque individu conserve la liberté de ses appréciations et ne jure plus sur la parole du maître, il me semble que l'influence de cette école serait très-utile au point de vue des tendances de l'art contemporain. Au réalisme grossier qui semble vouloir dominer dans la peinture, il faut opposer le réalisme spiritualisé, si je puis m'exprimer ainsi, et les peintres espagnols fourniraient aux promoteurs de ce mouvement, d'admirables modèles.



## VII.

### **Combats de taureaux. — La Plaza de Toros.**

#### **El Encierro de los toros.**

---

Le Musée de peinture n'est séparé de la *Plaza de Toros* que par le Buen Retiro. Les courses de taureaux sont un des traits caractéristiques de la vie espagnole ; elles ont une puissance d'attraction singulière dont on ne peut guère se rendre compte, si ce n'est par le sentiment de sécurité qu'inspire l'habileté merveilleuse des *toréadors* et aussi par la variété et les incidents imprévus de cette lutte. Lorsque l'on n'est pas rassuré sur la vie des hommes, c'est un spectacle qui paraît atroce, barbare et indigne d'une nation civilisée, mais à la seconde course, les détails repoussants disparaissent déjà et on ne voit plus que le combat de l'homme et du



El Tato, espada, attendant le taureau.



taureau, combat qui n'est pas sans grandeur. Il m'est arrivé de retrouver au premier rang, dans le cirque, ceux-là mêmes qui, à table d'hôte, avaient fait les plus belles phrases sur l'atrocité de ces jeux barbares.

Les taureaux destinés aux courses sont élevés dans de vastes pâturages où la présence de l'homme est l'exception et la solitude la plus complète, la règle. Les grands *paramos*, campagnes désertes, que l'on rencontre dans certaines régions de l'Espagne, permettent ce genre d'élevage sans grand danger pour personne. Les taureaux sont gardés par des hommes à cheval et armés de lances émoussées. Plusieurs propriétaires se sont fait une sorte de réputation par la vigueur et les bonnes qualités de leurs taureaux ; et on a bien soin d'indiquer dans les affiches annonçant la *funcion*, la *Ganaderia* d'où proviennent les bêtes de combat.

La veille de la course, les taureaux sont amenés, par un moyen assez singulier, dans les dépendances du cirque. Quelques bœufs à cornes immenses, comme leurs confrères de la campagne romaine, sont conduits dans le pâturage et se mêlent aux bêtes destinées à la *corrida*. L'un d'eux, parfaitement dressé, se met à la tête du troupeau et se dirige du côté de la ville où la course doit avoir lieu, suivi des taureaux mêlés aux bœufs et escortés par leurs gardiens, toujours armés de leurs longues piques. C'est ce qu'on appelle *el Encierro de los toros*. Arrivée dans les environs du cirque, la troupe se précipite, comme une avalanche, dans une cour emmurillée dont les portes se referment immédiatement. De

là, les taureaux, toujours conduits par les bœufs, passent dans une autre cour, séparée de la première par des portes dont les battants peuvent s'ouvrir dans tous les sens, suivant l'impulsion donnée. Des hommes armés de bâtons ferrés et cachés derrière des claies, forcent un bœuf et un taureau à passer dans la première cour, mais cette fois isolément; le taureau suit alors son Judas dans les dépendances du cirque, où bientôt le bœuf disparaît en laissant son compagnon dans l'endroit qui lui est destiné. D'énormes madriers forment balcon et permettent aux curieux de dominer ce spectacle, cet *apartado de los toros*, qui certes n'est pas un des épisodes le moins curieux des courses.

Le jour de la *corrida* arrivé, la rue d'Alcala est couverte de voitures de tous genres qui se dirigent vers la *Plaza de toros*, au triple galop de mules empanachées. Une foule immense s'engloutit dans les ouvertures du cirque et couvre bientôt les gradins de l'amphithéâtre. Un soleil brûlant fait resplendir le sable de l'arène et inonde de ses effluves dorées tout un océan de têtes, dont les ondulations ressemblent au flux et au reflux de la mer, et, au delà des crêtes des *balcones*, apparaissent à l'horizon les cimes neigeuses du Guadarrama, se dessinant sur l'azur foncé du ciel. Des éventails, *abanicos*, s'agitent de tous côtés dans la foule bigarrée, et les sons joyeux d'une musique de fanfares exécutant des *habaneras*, se perdent dans l'air tranquille et diaphane et dominant le murmure sourd de toute cette population animée et bruyante.

A l'heure fixée pour la *funcion*, le gouverneur de Madrid, président de la fête, agite son mouchoir pour donner ordre de commencer la course. Aussitôt la trompette sonne, les timbales font un roulement et la *cuadrilla*, entrant dans l'arène, vient saluer les autorités. Les *espadas* sont en tête, puis viennent les *banderilleros*, ensuite les *picadores* à cheval, et les mules destinées à traîner en dehors de la *plaza* les victimes du combat. Le salut fait, la troupe se place. Le gouverneur jette la clef du toril à un alguazil qui la porte à un *torero* et s'empresse ensuite de traverser le cirque au grand galop, pour se cacher derrière les barricades.

Enfin le drame commence. Les trois picadors, la lance en arrêt, attendent l'arrivée du taureau. Ils sont échelonnés le long des barrières et ne peuvent s'en éloigner que de dix à vingt pas. Les règles de la tauro-machie, basées sur une longue expérience, sont très-sévères à cet égard, et le torero qui s'en écarterait serait immédiatement sifflé par un public connaisseur. Près des *tablas* en effet, le picador renversé peut recevoir un secours efficace, et les *chulos*, en cherchant à détourner le taureau du cavalier démonté, peuvent, quand ils sont poursuivis eux-mêmes de trop près, disparaître en sautant la balustrade.

Le taureau est lâché dans l'arène. De sa prison obscure, il se lance comme un furieux dans le cirque, s'arrête tout à coup et regarde, en agitant la queue, tout ce qui l'entoure. La manière dont un taureau entre dans l'am-

phithéâtre suffit pour le juger. Le torero sait dès lors si l'animal est brave, s'il s'acharnera sur ses victimes, s'il suivra les mouvements de la *muleta*, ou s'il dédaignera ces lambeaux de pourpre pour se précipiter sur l'homme, s'il attaquera franchement ou s'il donnera seulement des coups de tête en restant sur place.

Le taureau, un instant ébloui, se jette bientôt de toute sa force décuplée par la colère, sur un des picadors qui soutient bravement le choc, mais ne peut pas toujours protéger son malheureux cheval des cornes de la bête furieuse. C'est là un des épisodes les plus repoussants des courses. La pauvre bête blessée de toutes façons, dans des attaques réitérées, tombe enfin sur le sable de l'arène, et le picador reprend immédiatement un autre cheval. J'ai vu, dans une course, un seul taureau tuer neuf chevaux en moins de cinq minutes; il ne donnait qu'un coup de corne dans le poitrail et tout était dit. Lorsque le picador est renversé, les *chulos* s'empressent de détourner le taureau de l'homme, et la bête abandonne sa victime pour poursuivre ces lambeaux inoffensifs. La force de ces animaux est incroyable; il arrive souvent que le taureau soulève le cheval et le cavalier et les jette de l'autre côté des *tablas*, dans le couloir qui entoure le cirque. Le picador sait admirablement tomber; il est vrai de dire qu'il est un peu préservé par les jambards de fer qu'il porte pour se défendre des cornes du taureau.

Lorsqu'un nombre suffisant de chevaux gisent étendus



dans le cirque, vient le second acte de la représentation. Les *banderilleros*, en culotte brodée et bas de soie, en veste garnie d'or et d'argent, s'avancent comme des danseurs et avec beaucoup de grâce au devant du taureau, l'excitent en agitant leurs *banderillas*, espèces de flèches enrubannées, et lui enfoncent leurs dards acérés dans le haut du garot en faisant demi tour, à *media vuelta*. Le taureau bondit, mugit, veut se débarrasser de ces gênants appendices, n'y réussit pas et, pour se venger, s'élance sur un autre banderillero qui lui fait éprouver le même supplice. C'est un spectacle bien émouvant que de voir ces hommes affronter, avec d'aussi faibles moyens de défense, un animal aussi formidable. Pendant deux secondes, ils sont littéralement entre les cornes du taureau et n'échappent que par un prodige d'habileté et de vitesse.

Lorsque six banderilles, nombre officiel, ont été piquées dans le taureau, la trompette sonne la mort. *La espada* s'avance, en homme pénétré de son importance, devant la loge du gouverneur de Madrid. Il porte le même costume que les *banderilleros*, mais beaucoup plus riche. Arrivé devant le *gobernador*, le torero ôte son petit chapeau, demande la permission de tuer le taureau, ajoute qu'il va se dévouer pour l'amusement du peuple et des étrangers, qu'il tuera le taureau ou qu'il mourra lui-même, et lance son couvre-chef dans l'arène pour donner, par ce geste énergique, plus de force à son serment.

Le taureau, en voyant venir ce nouvel ennemi, gratte la terre avec fureur; les blessures qu'il a reçues déjà le

rendent plus circonspect, mais le drapeau rouge que porte la espada ranime toutes ses colères et lui fait oublier la prudence; il se précipite sur le lambeau de pourpre qui se dérobe pour lui laisser passage. Étonné, il se retourne subitement, le rouge est toujours là; il se lance de nouveau, nouvelle disparition. C'est ce qu'on appelle les passes de *la muleta*. Enfin, la espada enroule sa cape autour d'un bâton, et armé seulement de son épée, se présente devant le taureau. L'animal va pouvoir enfin se venger de toutes ses tortures; l'homme est seul en présence et n'a pour arme qu'une épée, qui paraît bien peu de chose contre une si énorme bête. Les spectateurs retiennent leur souffle et attendent avec anxiété la fin du drame. Le taureau se précipite d'un bond irrésistible, ses cornes effleurent la poitrine du toréador; l'arme meurtrière a presque entièrement disparu dans le corps de l'animal. Le taureau fait quelques pas, s'incline sur ses genoux et tombe. Le coup, pour être donné dans les règles, doit pénétrer à deux doigts de l'épine dorsale, entre les épaules. Si le taureau meurt du premier coup d'épée, les bravos, les cigares, les chapeaux andalous pleuvent dans l'arène en signe de satisfaction. La espada remercie et rejette à ses admirateurs leurs *sombreros*, puis il va saluer le président. Les trompettes sonnent, la musique fait entendre ses *habaneras* les plus entraînantes, et quatre mules richement harnachées, avec de petits drapeaux aux couleurs espagnoles, entrent dans l'arène pour traîner en dehors du cirque les chevaux et le taureau tués. Immédiatement après, les portes se referment, la trompette et les timballes retentissent,

un nouveau taureau s'élançe du toril et les mêmes scènes à peu près se renouvellent. Je dis à peu près, parce que ces combats, qui paraissent peu variés au premier abord, le sont beaucoup en réalité. Les taureaux n'ont pas tous le même caractère ni les mêmes allures. A côté du taureau *de mort*, sombre et terrible, il y a le taureau pacifique, qui ne demanderait pas mieux que de retourner au pâturage ; il y a le taureau badin, qui saute dans le cirque comme un jeune cabri, et n'a pas l'air de se soucier beaucoup des banderolles rouges ni de ceux qui les portent. Si, à force de persévérance, on l'amène à l'attaque d'un cheval, dès qu'il sent la pointe de la lance, il a bien soin de ne pas pousser plus loin et se retire en renouvelant ses cabrioles et ses sauts de mouton, comme s'il voulait secouer la douleur subite qu'il vient de ressentir. Dans ce cas, des cris furieux s'élèvent de toutes les parties de l'amphithéâtre, *al fuego, à los perros, fuera*. L'alcade, sans s'émouvoir beaucoup, ordonne les *banderillas de fuego*, dont les extrémités inférieures sont garnies de pétards. Lors de la percussion, ces pièces d'artifice éclatent avec un bruit assourdissant ; la douleur et l'effroi font bondir le taureau qui retrouve alors les fureurs ordinaires de sa race.

L'animal est quelquefois tué par le *matador* d'une façon très-imprévue et qui frappe vivement le spectateur. Le taureau fatigué baisse la tête et n'attaque pas franchement, alors la espada lui met la *muleta* devant les yeux et lui enfonce la pointe de l'épée entre les deux cornes ; le taureau tombe foudroyé. Le *cachetero* applique le même procédé lorsque la bête, après avoir reçu le

coup d'épée, se couche en attendant la mort. Il n'est plus de la dignité de la espada de frapper son ennemi à terre : c'est le cachetero qui lui donne le coup de grâce.

L'impression d'une *corrida de toros* sur l'étranger est complexe. Il est vivement frappé à l'aspect de cet amphithéâtre garni de peuple à l'animation excessive, de ce beau ciel qui sert de velarium à ce cirque immense ; mais les détails repoussants de la course le saisissent bientôt, le danger des hommes l'émeut profondément, et toutes les péripéties de cette lutte prolongée l'agitent tellement qu'il se sent heureux de n'emporter de ce spectacle qu'une forte surexcitation nerveuse. La dernière impression est décidément désagréable, parce qu'elle est trop vive.

Les règles de la tauromachie diminuent considérablement les chances périlleuses de ces combats. Les taureaux sont examinés avec soin ; on n'admet que les plus jeunes, facilement impressionnables et ayant des mouvements réguliers. Un taureau qui a déjà couru dans les *corridas de novillos* est éliminé avec soin. Il ne se laisse plus tromper dans ce cas par le lambeau de pourpre et se jette directement sur l'homme. De plus, les toréadors connaissent merveilleusement les habitudes de ces animaux. Dès leurs premiers pas dans le cirque, les taureaux sont jugés par les matadors qui savent tout de suite la meilleure manière de les attaquer et de les tuer. — Ces détails, connus de tous les *aficionados*, raffermissent le courage du spectateur, et il envisage sans trembler un combat dont l'issue est certaine. La scène des picadors

est seule repoussante, mais peut-être est-elle nécessaire pour épargner la vie des hommes; le taureau serait trop vigoureux et mettrait en danger la espada s'il n'avait pas d'abord épuisé ses forces dans sa lutte avec les picadors.

Quant aux belles Andalouses qui, disent certains voyageurs, applaudissent de leurs mains mignonnes à ces scènes de mort, je dois avouer que je n'en ai guère vu. Quelques dames paraissent, il est vrai, dans les *tendidos*, mais elles sont placées à une telle distance de l'arène, qu'elles ne peuvent voir que l'ensemble de la course, sans distinguer les détails. Je suis loin du reste de défendre ces femmes.

Les grandes courses, à Madrid, commencent au mois d'avril; elles sont précédées de *corridos de novillos*, courses de jeunes taureaux *embolados*, dont les cornes sont garnies de boules, pour empêcher les accidents. A la fin de ces courses, dans lesquelles on ne tue pas le taureau, il est permis au peuple de descendre dans l'arène et de s'amuser à caper l'animal à ses risques et périls. Là se forment ces toréadors dont l'habileté et le sangfroid sont un sujet d'étonnement pour l'étranger, et font disparaître le péril de ces jeux. Il est en effet très-rare qu'un toréador soit tué dans le cirque. On n'en compte depuis l'an 1800 que deux, l'un tué en 1801, l'autre en 1862, et encore ce dernier avait-il complètement perdu de vue les règles de l'art dans l'attaque du taureau. J'ai tout lieu de croire que la nécrologie des pugilistes et des boxeurs anglais, ainsi que des

acrobates, des danseurs de corde, voire même des amateurs de chevaux, est plus chargée que celle de la tauromachie (1).

(1) Mes lecteurs liront peut-être avec plaisir, le récit d'un combat de taureaux, traduit d'un journal espagnol :

« La course d'hier, qui a commencé à cinq heures précises, a été favorisée par le beau temps et par une affluence considérable de spectateurs. Le premier taureau, couleur cannelle, enfourché et bien membré, était un animal de beaucoup de courage, bien armé, brave et très-volontaire : Il reçut neuf *varas* (coups de lance) de Onofre et de Calderon (noms de picadors), et tua trois chevaux. Mateo et Villaviciosa le *banderillèrent* avec beaucoup de prestesse. Cayetano (la espada) le travailla bien, et lui donna la mort d'un *volapié bajo*.

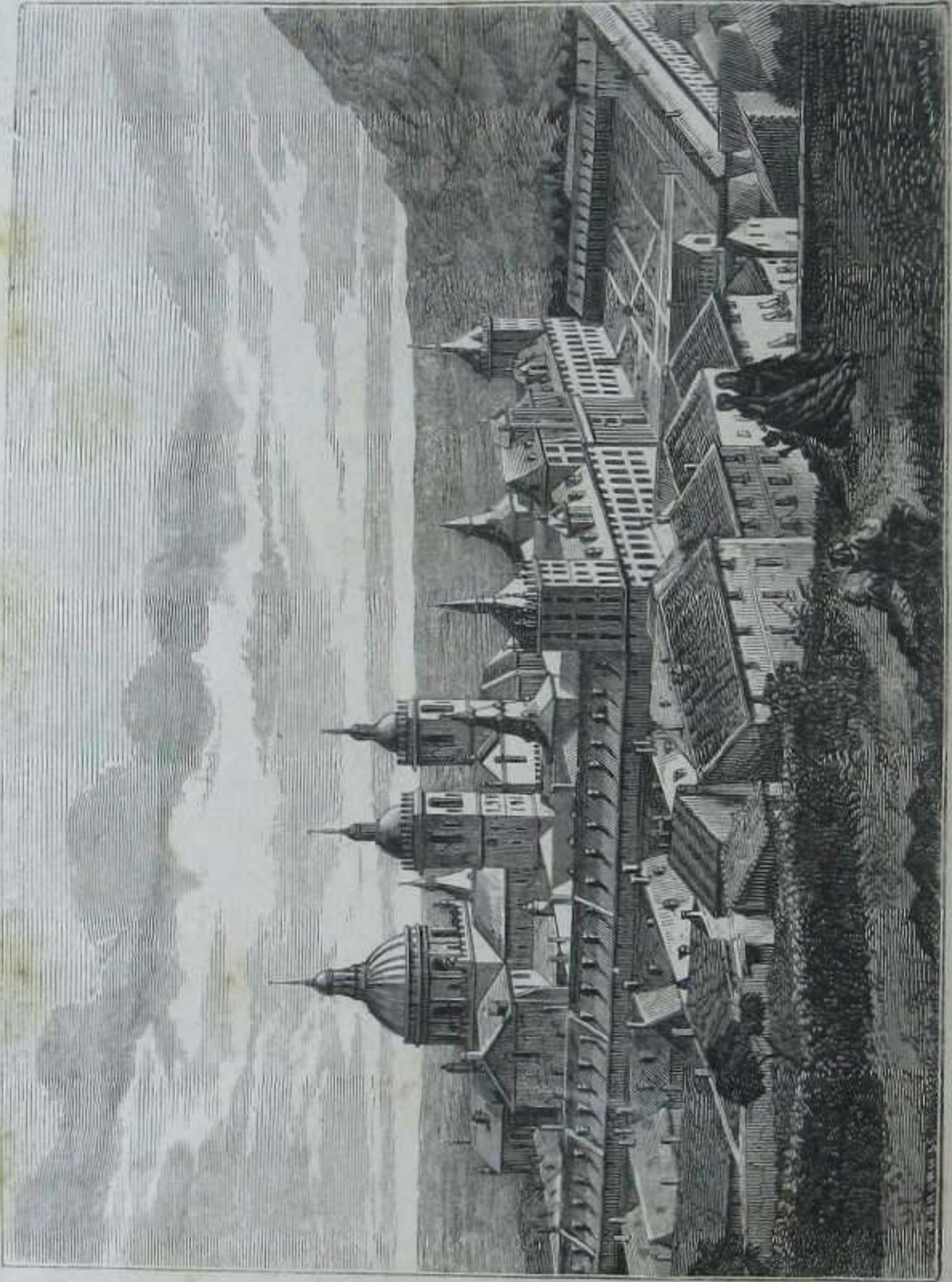
« Le second taureau, noir, brave, dur et de tête, reçut neuf *varas*, renversa les deux picadors et tua trois chevaux. Le Cuco et Muniz lui mirent trois paires de *banderillas*. Le Cuco, en mettant ses banderilles, fit un *volapié* magnifique. Le Tato (la espada) donna la mort à la bête, d'un *abattis arraché*, d'un *volapié* un peu enfoncé, d'une autre demi *estocade* sur l'os, d'une autre demi *estocade*, et d'un splendide *volapié*. Le taureau ne se lançait pas, et le Tato le travailla avec valeur et intelligence.

« Le troisième taureau était foncé, huppé et de bel aspect, quoique n'ayant pas d'aussi grandes allures que les deux premiers, mais il était plus volontaire de tête. Dans les premières *varas*, il renversa trois fois les picadors, et envoya à l'infirmerie le picador Cayetano Ruiz. Il revint six fois à l'attaque, au grand détriment des côtes des cavaliers. Les *Chicos* lui mirent cinq *banderilles*. Le *Gordito* (la troisième espada) jeta sa cape comme inutile, alla vers le taureau et lui enfonça son épée jusqu'à la garde entre les deux épaules d'un *volapié* magnifique, ce qui mit fin à la vie du quadrupède. Le public applaudit avec enthousiasme. Les cigares, les chapeaux tombaient sur le matador comme une pluie épaisse.

« Les trois autres taureaux furent dignes frères des premiers, et, comme eux, appartenaient à la *Ganaderia* de D. Justo Hernandez. Ils étaient à grandes allures et donnèrent de la peine aux matadors, qui à la fin en sortirent sains et saufs.

« On peut dire que la course a été bonne. La *Empresa* (l'entreprise) doit être satisfaite du bon résultat des représentations de cette année. »





Vue de l'Escorial.



## VIII.

### **L'Escorial et Philippe II. — Retour à Madrid.**

---

A sept lieues de Madrid, au pied des montagnes nues et arides du Guadarrama, s'élève, immense et silencieux, le monastère de San Lorenzo. On m'avait dit qu'on ne pouvait comprendre Philippe II qu'en voyant l'Escorial ; cette assertion est parfaitement vraie, et je conseille à tous les voyageurs de visiter ce monument. Il est digne d'étude, et porte l'empreinte du caractère particulier de son fondateur. Les difficultés les plus grandes ont été vaincues : malgré toutes les révoltes des tempêtes et des torrents qui voulaient défendre leur solitude, le monastère et le palais se sont assis là où les voulait le monarque inflexible. L'aspect du paysage prédispose aux pensées sérieuses. Les enceintes de montagnes qui entourent le monastère présentent, malgré leur complète nudité, une perspective grandiose par la multiplicité de leurs

plans, la dégradation de leurs teintes et la sévérité de leurs lignes. L'ensemble de l'édifice forme un carré un peu long et a la configuration d'un gril, en mémoire de saint Laurent. Huit tours très-bien distribuées, se marient avec le dôme de l'église et produisent un effet imposant.

Je visitai d'abord les appartements royaux. C'est certainement ce qu'il y a de moins remarquable dans l'Escorial. Les murs sont couverts de tapisseries dans le genre des Gobelins, provenant des anciennes fabriques de Flandres ainsi que d'une manufacture établie jadis au Buen Retiro. L'appartement de la reine Isabelle est beau. Il s'y trouve notamment un cabinet de travail qui est un chef-d'œuvre de marqueterie. Du reste, la Reine n'aime pas l'Escorial, et je le conçois; rien n'est plus contraire aux idées gracieuses que l'atmosphère de plomb que l'on respire dans ce vaste monastère. Ajoutons que *San Lorenzo* est la nécropole des rois et des reines d'Espagne; femme et mère, la reine Isabelle II n'envisage probablement qu'avec un certain effroi, le moment où elle reposera pour toujours dans les murs de l'Escorial.

Dans le monastère proprement dit, un double cloître à colonnes superposées produit un effet majestueux. Des peintures murales, dont quelques-unes sont fort remarquables, décorent le cloître intérieur. De larges escaliers facilitent les communications et sont taillés sur un plan qui rehausse le grandiose de l'édifice.

L'église a la forme d'une croix grecque. Le sanctuaire doit être visité dans ses détails. Les statues de Charles-Quint et de Philippe II à genoux sont à droite et à

gauche du maître-autel, et pour compléter les pensées sérieuses que la vue de ces deux grandes figures fait naître, l'imagination creuse le marbre du sanctuaire et découvre, dans les caveaux souterrains, les cendres froides et inanimées des rois d'Espagne dont les ordres ont fait trembler le monde.

L'appartement de Philippe II, une des parties les plus curieuses de l'Escorial, communique par un couloir obscur avec le sanctuaire. Rien ne peut donner une idée de la nudité des murs. La salle où il recevait les ambassadeurs de toutes les puissances, est blanchie à la chaux, et les murailles simplement garnies de carreaux de Valence jusqu'à une certaine hauteur. Pas de sièges, pas d'ornements, pas de tableaux. — La chambre voisine servait au monarque de chambre à coucher. Un lit étroit et dur et un tabouret tout usé sur lequel Philippe posait sa jambe engourdie par la maladie, sont les seuls ornements de cette espèce de réduit. C'était là que vivait, comme un reclus, l'homme qui alors gouvernait le monde, roi des Espagnes et des Indes, de Naples et de Sicile, duc de Milan, souverain des Pays-Bas, roi d'Angleterre, par son mariage, et, enfin, fils de Charles-Quint. S'il est vrai que tout ce qui nous entoure prend l'empreinte de ce que nous sommes, on peut hardiment affirmer que Philippe II n'était pas un esprit ordinaire. Le mépris complet des nécessités vulgaires de la vie est toujours l'indice d'une âme fortement trempée ; il y a certainement quelque chose de plus grand dans cette simplicité de Philippe que dans tout le faste de Charles-Quint. Je ne veux pas

entrer ici dans l'étude particulière des actes posés par Philippe II, actes que la passion politique exagère ou dénature le plus souvent sous prétexte de les juger, je dirai seulement que les détracteurs les plus acharnés de ce monarque ne peuvent lui refuser une intelligence supérieure et une âme fortement trempée. Il gouverna sans faiblir des royaumes épuisés par les guerres de son père et lutta, pendant plus de quarante ans, contre les novateurs qui savaient à la fois et le droit politique et l'état religieux. Le luthéranisme en Allemagne, le calvinisme en France, l'hérésie et les troubles dans les Pays-Bas, l'esprit provincial en Espagne, le schisme de Henri VIII en Angleterre, trouvaient en lui un adversaire infatigable et convaincu. Le trône n'était pas pour Philippe une sinécure ; sa correspondance est là pour prouver à quel travail de Bénédictin se livrait chaque jour ce monarque pour remplir la tâche qu'il croyait lui être imposée par la Providence. Le cadre de l'Escorial convient parfaitement à cette figure sombre et vigoureuse (1).

A quelque distance du monastère se trouve la *Casa del Principe*, la maison du prince, où les tableaux de prix abondent. L'extérieur n'a rien de remarquable, mais

(1) Les rigueurs du duc d'Albe dans les Pays-Bas ont contribué puissamment à noircir le caractère de Philippe II aux yeux de la postérité, et à le présenter sous un faux jour. Les recherches modernes ont déjà prouvé combien les ordres du Roi avaient été mal interprétés par son représentant dans la Flandre. Tout n'est pas dit, à mon avis, sur ce règne fameux.

l'intérieur est gracieux. Le parc qui entoure cette demeure est beau et les arbres en sont magnifiques.

En sortant de la Casa, je saluai une dernière fois l'Escorial et je montai en chemin de fer ; je rentrais dans la vie moderne. L'Escorial est un monument à part ; les souvenirs qu'il laisse sont ineffaçables. J'ai déjà vu bien des choses, la plupart oubliées, mais San Lorenzo se dessine dans ma mémoire avec une grande netteté, et je vois toujours l'ombre austère de Philippe II passer lentement dans les cloîtres déserts.

En sortant de l'Escorial, j'étais heureux de rentrer à Madrid, de retrouver mon cher Prado, mon Buen Retiro et ma Fuente Castellana ; je disais avec le fabuliste : « Le bonheur n'est pas dans les cieux, » et je demandais à Dieu de me donner cette *mediocritas aurea*, cette médiocrité dorée, désir du poète latin et de tous ceux qui, comme lui, ont considéré de près le néant des grandeurs humaines.



## IX.

**Madrid : — Maisons. — Vie bourgeoise. — Mœurs. —  
Femmes espagnoles.**

---

Chacune des maisons de Madrid renferme un monde varié appartenant à toutes les classes. Au rez-de-chaussée, se trouvent les magasins ; au premier étage, les gens riches ; au second, les gens de race mais dans des conditions inférieures de fortune, et ainsi de suite en diminuant jusqu'à la mansarde sous le toit, destinée au pauvre diable qui a besoin de se distraire des misères de la vie par la vue du ciel et la beauté des nuits. Un escalier commun conduit à tous les étages. Un judas pratiqué dans chaque porte d'habitation permet de reconnaître le visiteur avant de lui ouvrir l'entrée du logis. La plupart de ces demeures sont très-simplement meublées ; quelques chaises de paille, un tapis de sparterie,

une table, des murs blanchis à la colle, voilà l'appartement bourgeois.

Un trait particulier de mœurs est l'énorme quantité de domestiques que l'on trouve même dans les ménages les plus modestes. Mais les conditions de la domesticité ne sont pas les mêmes que dans nos pays de soi-disant égalité et de prétendue fraternité. Les serviteurs sont traités avec infiniment de douceur, sont considérés comme des égaux pour ainsi dire, et il n'est pas rare de voir la servante, dans les intervalles de sa tâche, s'accouder sur le balcon auprès de sa maîtresse et causer avec elle sur un pied d'intimité. Sans doute, cette condescendance de la part des maîtres a pour base le sentiment chrétien, mais elle indique en outre un naturel philosophique et une grande idée de la dignité de l'homme, quel que soit d'ailleurs le hasard de sa destinée.

Cette simplicité de mœurs et ce peu de recherche des somptuosités de la vie se rencontrent même dans les réunions du grand monde. La vie espagnole ne saurait être étudiée dans ces grandes soirées où l'étiquette domine ; mais les principaux traits du caractère restent encore, et ceux qui auront vu un buffet espagnol seront de mon avis. De l'orgeat, de l'eau, quelques gâteaux déguisés sous diverses formes, voilà toute la composition de ces buffets d'anachorète. Le Champagne brille par son absence. Et encore ces buffets ne sont-ils fréquentés que par les étrangers, dont les visites réitérées à l'orgeat sont un sujet d'étonnement pour les indigènes. La sobriété espagnole est la même partout, au premier rang comme

aux plus bas degrés de l'échelle sociale. Je suis loin de blâmer cette réserve, je me contente de signaler un trait de mœurs assez caractéristique pour être mentionné.

Le véritable charme de la vie espagnole consiste dans ces réunions de quelques personnes, où règne la courtoisie la plus parfaite et cette politesse calme qui est pleine de délicatesses non prévues, parce qu'elle vient du cœur. Une des tristesses du voyageur, c'est de passer à travers des mondes inconnus avec le sentiment de son isolement. De tous les cœurs qui battent dans toutes ces poitrines, pas un ne bat pour lui d'amour ou d'amitié. Si de temps en temps il pénètre jusqu'au foyer domestique, il n'y est admis que par bonté d'âme et pitié. Comme le pèlerin des anciens jours, il arrive le soir, cause de ses voyages, puisqu'il ne connaît rien de la vie de ceux qui l'entourent, et le matin il disparaît; il est parti pour d'autres rivages, vers les lieux où l'appelle le devoir ou plutôt la destinée. Sans doute, cet amour du pays natal qui survit à tant de déceptions, a une cause providentielle, mais il n'appaise pas les déchirements du présent. Souvent vous rencontrez de bons cœurs, de bonnes âmes qui ne demandent qu'à vous aimer; des regards sympathiques vous entourent, des fleurs d'amitié vous enivrent de leurs senteurs parfumées : il faut partir pour ne plus revenir; et ceux qui connaissent la marche et la durée des affections humaines, qui savent que l'absence est presque toujours l'oubli, ont bien soin de tout briser au début, en cachant dans leurs cœurs ces visions radieuses qui font revivre tant de souvenirs à la fois



mélancoliques et charmants. Que ces bons Espagnols qui m'ont accueilli avec tant d'amitié et d'abandon, reçoivent ici l'expression de ma gratitude. Le ciel de l'Espagne est pour moi un ciel ami.

La conversation des femmes dans ces réunions intimes offre un type nouveau aux observations du voyageur. Les Espagnoles manquent peut-être un peu de ce vernis brillant, de cette connaissance vague et superficielle sur des sujets divers qui donnent tant de variété et de piquant à la conversation des Françaises; mais par combien de qualités ne rachètent-elles pas ce léger défaut! L'esprit est loin de leur manquer; elles masquent par la justesse de leurs réparties ce que leur instruction première peut laisser à désirer. Elles ne méritent pas la réputation que leur ont faite certains touristes d'occasion. La liberté de la langue espagnole est plus grande que la nôtre, mais l'étranger qui s'éloigne des plus strictes convenances est immédiatement rappelé à l'ordre. La coquetterie est peu connue et l'Espagnole laisse voir ouvertement sa préférence. Les fiançailles sont respectées de tous et sont le prélude du mariage: peu d'unions sont mauvaises, grâce au caractère de la nation et aussi peut-être à cette faculté de choisir, laissée aux jeunes personnes.

L'Espagnole est respectée dans toutes les classes, à part ces bas-fonds qui sont les mêmes dans toutes les sociétés. La politesse des hommes à son égard est un peu froide, comparée aux habitudes françaises; mais du moins la femme est exempte d'une galanterie de mauvais goût, d'un empressement peu respectueux et ridicule. Elle est généralement maîtresse chez elle et

acquiert presque toujours une grande influence sur son mari. Cela tient d'abord à ce système de déférence qui est dans le caractère espagnol ; en outre, la femme s'occupant moins de son ménage que dans les classes moyennes de la société française, prête plus facilement à l'illusion, et conserve plus longtemps l'auréole dont nous entourons l'objet aimé. Je n'ai jamais compris, pour ma part comment l'amour passionné de Werther résistait à la vue de Charlotte faisant des tartines. Par une conséquence qui dérive de notre organisation même, nous cherchons dans ce qui nous entoure, les perfections de la divine beauté. Or, cette beauté est essentiellement dégagée des misères de notre pauvre nature, de ces travaux humiliants qui nous font sentir si amèrement à certaines heures tout le poids de notre déchéance.

Les Espagnoles ont de la régularité et de la finesse dans les traits, et tous leurs mouvements sont remplis d'aisance et de grâce naturelle. Leur physionomie est intelligente, leur regard ouvert, franc et doux. La plupart possèdent ce mélange de sauvagerie et d'étourderie, ont ces expansions subites de tendresse aussitôt retenues, qui donnent tant de charmes à la première jeunesse des jeunes filles. Elles conservent ce précieux naturel qui devrait être toujours l'apanage de la femme, et qui est malheureusement si vite faussé et annihilé par l'éducation donnée dans les pensionnats modernes. L'auteur français qui appelait la jeune fille du XIX<sup>e</sup> siècle, « le produit d'un maître de danse et d'une marchande de modes, » ne pourrait justifier la vérité de son caustique axiome par l'exemple de la Péninsule. Aucune

Espagnole ne pourrait discuter sur les qualités politiques et privées de Nisus et de Sémiramis, comme je le fis un jour et sans rire, avec une demoiselle fraîchement sortie de pension, mais je crois que cette ignorance ne fera pas descendre de beaucoup la femme espagnole dans l'estime de mes lecteurs, au contraire. Nous avons vu dans ces derniers temps quelques spécimens de la femme philosophe, nous les avons vues aborder sans crainte les plus grands problèmes et les résoudre avec aplomb, mais quel effet ces bas bleus ont-ils produit sur la plupart d'entre nous? Ce ne sont plus des fleurs que l'homme environne de son amour, et qu'il voudrait cacher dans son cœur pour que rien ne les touche, de peur de gâter leur blancheur virginale, ce sont des camellias flétris que l'on trouve dans l'atmosphère écœurante des tabagies. Restez bonnes, aimantes et douces, ne quittez pas le foyer abrité, charmantes Espagnoles, ne montez pas à ces hauteurs où le vertige prend, où la tempête siffle et brise nos pauvres membres : laissez ce triste partage à l'homme, mais lorsqu'il reviendra fatigué des luttes de la vie, ouvrez lui vos bras et votre cœur, et le bonheur intime que vous éprouverez, en voyant son front rassénéralisé sous la douce influence du foyer domestique, vous consolera de ces faux semblants de renommée, qui, sous leurs dehors brillants, renferment tant de déceptions amères. Restez dans votre douce mission d'aimer, de consoler, de vivre en un mot par le cœur, et suspendez autour de l'homme, les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées.

Parmi les mille et un préjugés que nous avons sur l'Espagne, il en est un qui est plus particulièrement enraciné, c'est de croire la Péninsule un pays de grilles et de verroux, un pays où l'état des mœurs n'est rien moins que recommandable. Toutes ces opinions sont complètement fausses. L'infidélité est une exception rare dans la vie conjugale. Les jeunes filles se forment de bonne heure au tranquille repos du foyer domestique. La mère est l'institutrice de ses enfants, car les Espagnols ont une répugnance extrême pour la vie de pension, et on trouve dans toute la Péninsule très-peu d'établissements destinés aux demoiselles. Les jeunes filles sont donc plus elles-mêmes, elles conservent leur naturel charmant et sont le plus souvent des modèles de grâce et d'aisance.

---

## X.

**Madrid : — L'Armeria real. — El Palacio real. — El Teatro real. — La Zarzuela. — El Teatro del Principe. — Littérature des pièces espagnoles.**

---

L'*Armeria real*, le Musée d'armures, situé non loin du palais de la Reine, date d'une époque antérieure à l'établissement de la Cour à Madrid. C'est un grand bâtiment qui n'a rien de remarquable à l'extérieur. La plupart des curiosités de ce Musée viennent de Simancas, ce lieu célèbre affecté, par Philippe II, à la conservation des archives de ses royaumes et si connu dans le monde des lettres.

Parmi les pièces les plus curieuses de l'Armeria, je citerai le bouclier du *Jugement de Paris*, œuvre du xvii<sup>e</sup> siècle ; l'armure de cheval de Philippe II, très-remarquable par la finesse des détails ; l'épée de Gonzalve de Cordoue, épée de Cour sur laquelle les grands

dignitaires de la Couronne jurent fidélité au prince des Asturies. On me montra aussi une armure, du Cid, disait-on, mais il est évident que cette assertion n'est pas fondée.

Le bouclier de la Fortune est de toute beauté. Le personnage principal est une femme, mais l'artiste n'a pas trouvé l'allégorie assez transparente. Il a fait naviguer la fortune sur les flots d'une mer agitée ; une énorme girouette s'agite au mât du navire.

Benvenuto Cellini, le fameux auteur de la statue de Persée, a doté le Musée de l'épée dite *au Mascaron*, et d'un bouclier admirable en tous points. Parmi les armes anciennes, se remarquent l'épée de Pelage et l'épée dite *de Roland*.

Les armes des pays lointains ne brillent pas par leur fini. Il y a surtout une espèce d'armure chinoise ou japonaise très-bizarre et des moins ragoûtantes. Je n'admire pas trop non plus la litière de Charles V ; la coutume de placer tous ces débris plus ou moins prosaïques, dans les musées, n'est pas heureuse. Je sais que l'on peut invoquer le Musée du Louvre, mais les vieux chapeaux de Napoléon I<sup>er</sup> me semblent peu poétiques. Il n'en est pas de même de ce qui tient à l'ordre moral, aussi ai-je salué avec respect, dans la salle de l'Armeria, les drapeaux déchirés des Gardes-Wallonnes, dont la magnifique histoire est inscrite sur tous les champs de bataille de l'Europe.

Le palais de la Reine se trouve à côté du Musée d'armures. L'histoire de ce monument, une des plus magnifiques résidences royales de l'Europe, est inté-

ressante. Bâti pour la première fois, vers la fin du xi<sup>e</sup> siècle, par le roi Alphonse VI, détruit sous le règne de Pierre le Cruel, ce château fut relevé par Henri II, qui en fit un rendez-vous de chasse. Sous Charles-Quint, le modeste pied à terre se transforma en un palais magnifique. Philippe II le fit achever. Déterminé par la position centrale de Madrid, au milieu de la Péninsule, il déclara cette ville capitale du royaume.

Un incendie dévora le palais en 1734, et Philippe V le fit rebâtir sur le plan actuel.

Le monument forme un carré flanqué de quatre pavillons ; deux ailes ont été entreprises sous le règne de Charles III, mais elles ne sont pas terminées. L'édifice est de granit jusqu'à la hauteur du premier étage ; les seuls ornements de cette partie sont les moulures et les bordures des fenêtres qui sont en pierre blanche. Le corps supérieur est de style dorique. La corniche est couverte d'une balustrade de pierre, sur laquelle se trouve, de distance en distance, de grandes urnes de granit.

L'escalier principal du palais est magnifique. Le premier palier est orné de deux lions en marbre blanc, sur l'un desquels, dit-on, Napoléon posant la main, s'écria : « Enfin, je la tiens, cette Espagne tant désirée ! » Et se tournant vers Joseph : « Mon frère, ajouta-t-il, vous serez mieux logé que moi. »

L'intérieur du palais est décoré avec une magnificence extraordinaire, mais toute cette richesse manque un peu de fraîcheur. La salle des Ambassadeurs est remarqua-

ble entre toutes. La chapelle est décorée avec beaucoup de luxe.

Ce qui frappe, comme détail de construction, c'est l'épaisseur énorme des murs. Afin de mettre l'édifice à l'abri des incendies, tout est voûté, et le bois a été rigoureusement proscrit. Somme toute, c'est un monument grandiose, au style très-pur.

Du palais, on jouit d'une vue magnifique sur les montagnes du Guadarrama. Devant la façade principale se trouve un square, au milieu duquel se dresse la statue équestre de Philippe II, entourée de statues de marbre de rois Goths, plus loin se présente *el Teatro real*.

Le Théâtre royal partage, avec la *Zarzuela* et le *Teatro del Principe*, la mission d'amuser le peuple de Madrid. On joue au Théâtre royal l'opéra italien; à la *Zarzuela*, l'opéra-comique; au Théâtre du Prince, la comédie. La disposition intérieure de ces trois salles de spectacle est très-bien entendue. Le balcon ne forme pas saillie et les baignoires ne sont pas enterrées, comme cela se voit dans presque toutes les salles, au grand détriment de l'acoustique. Le parterre n'existe pas, et les stalles d'orchestre remplissent l'espace qui lui est ordinairement réservé.

Cette cohue atroce que l'on voit souvent à l'entrée de quelques théâtres français n'a de raison d'être dans aucun théâtre espagnol; toutes les places sont numérotées depuis la première jusqu'à la dernière. On délivre au guichet une carte divisée en deux parties. La *entrada* donne accès dans le théâtre; l'autre partie du billet indique la *fila* que l'on doit occuper ainsi que le numéro



de la stalle. Un grand couloir, ménagé dans le milieu des stalles d'orchestre, permet à chaque amateur de se rendre à sa place, sans grand dérangement pour personne. Les *chevaliers du lustre* sont inconnus, et les assistants témoignent eux-mêmes de leur approbation ou de leur mécontentement avec une impartialité rare. Leurs appréciations sont la plupart du temps très-justes. Rien n'est capable de faire trouver remarquable au public ce qui lui paraît mauvais, et l'artiste qui, comptant sur la faveur de la veille, voudrait se donner moins de peine, serait impitoyablement sifflé. Enfin, chose inouïe, oiseau rare, ces théâtres existent sans subventions.

La *Zarzuela* est le second théâtre en importance. Son genre se rapproche de ce que nous appelons l'opéra-comique, mais avec plus de variété. Tantôt on y joue de véritables opéras, tantôt tout simplement des vaudevilles à couplets, tantôt même des essais d'opéra bouffe. Quant à la mise en scène, elle est excessivement simple à la *Zarzuela* et au *Teatro del Principe*. Les sentiments les plus délicats, les plus chevaleresques s'épanouissent dans des demeures à murailles nues, et pourvues à peine des choses nécessaires à l'existence. Le contraste paraît d'abord assez choquant et sort des idées reçues dans notre pays, mais le théâtre, dans ce cas, n'est que la représentation fidèle des mœurs et des habitudes espagnoles.

Le *Théâtre du Prince* est purement littéraire. Sur les colonnes d'avant-scène sont inscrits les titres de noblesse de la littérature dramatique espagnole, les noms de Calderon, de Lope de Vega, de Moreto, de Tirso de Molina,

avec le titre en exergue de leurs pièces les plus remarquables. La grande réparation due à la Péninsule a commencé de ce côté, et Montesquieu ne pourrait plus dire, sans se faire taxer d'ignorance : « L'Espagne n'a produit qu'un seul bon livre, c'est celui qui se moque de tous les autres. » Les grands auteurs du siècle de Louis XIV, mieux avisés, ne se faisaient pas faute de puiser, dans cette littérature décriée, leurs situations et jusqu'au plan de leurs ouvrages. Mais la gloire des maîtres de l'école française fut fatale à leurs initiateurs. Jusqu'à l'avènement du romantisme, les œuvres des auteurs espagnols furent déconsidérées et peu connues même en Espagne. L'influence du grand siècle avait passé les Pyrénées, et l'on ne pouvait plus apprécier des pièces qui ne se renfermaient pas dans les limites formulées par les législateurs littéraires de cette époque. Mais enfin la réaction est arrivée, les critiques ont bien voulu laisser faire cette voix obscure de Dieu qu'on appelle le génie, les vieilles lois ont été jetées par dessus bord, et les nautonniers audacieux peuvent naviguer dans un océan sans limites ; qu'importe que quelques-uns s'égarerent si d'autres trouvent de nouveaux horizons et de nouveaux rivages ! Les préjugés disparaissent. Le monde matériel et le monde moral sont unis par des liens très-étroits, et les progrès matériels ont élevé le niveau moral. La vapeur, en mettant les civilisations en présence, a enlevé une foule de vues étroites et a fait disparaître les idées exclusives.

Les beautés du théâtre espagnol peuvent donc être mieux appréciées maintenant. On me permettra une

petite digression sur les œuvres principales des quatre auteurs que je viens de citer plus haut.

Lope de Vega est connu surtout pour sa prodigieuse fécondité. Ses ouvrages renferment plus de vingt et un millions de vers ; aussi ses pièces se ressentent-elles de cette improvisation extraordinaire. *L'Étoile de Séville* nous paraît une de ses meilleures compositions.

Calderon fut en quelque sorte le successeur de Lope de Vega, mais on sent dans sa manière plus de perfectionnement. *Le Médecin de son honneur*, et ce drame si attachant, si profondément pensé, *la Vie est un songe*, *la Vida es sueño*, suffisent pour le ranger parmi les maîtres de l'art dramatique.

Moreto, qui reprit en sous-œuvre bien des pièces de Lope de Vega et qui fit souvent oublier le modèle, brillait avec Calderon dans la dernière partie du xvii<sup>e</sup> siècle. Son *Rico hombre d'Alcala*, le drame intitulé : *Desden contra Desden*, sont vraiment admirables, mais son grand triomphe est dans les comédies de cape et d'épée. *La Chose impossible*, *en Avant la ruse*, *le Beau don Diego*, sont de très-jolies pièces d'intrigues.

Tirso de Molina a fait, entre œuvres remarquables, *la Paysanne de Vallecas*, qui donne une idée complète de sa manière. Il est plus matériel que les autres maîtres de l'école dans la peinture des passions, mais il sait manier avec infiniment d'habileté la langue castillane. Son chef-d'œuvre est *le Courtisan timide*, *el Vergonzo en palacio*. La plupart de ses pièces roulent sur les intrigues d'une jeune fille abandonnée qui fait échouer tous les

projets de mariage de son volage amant et le fait revenir par mille ruses à ses premières amours.

Dans les temps modernes, les riches traditions du théâtre espagnol se sont maintenues. Wartzenbusch, le duc de Rivas, Zorrilla, Ventura de la Vega, ont laissé des œuvres excessivement remarquables. La fécondité littéraire de la nation espagnole n'est pas épuisée. Lopez de Ayala, dans sa pièce de *el Tanto por ciento*, représentée au Théâtre del Principe, promet un continuateur des gloires des plus grands maîtres.

Le théâtre espagnol est donc très-curieux à étudier et dans son passé et dans son avenir. Renfermé en lui-même comme si le monde n'existait pas, puisant tout dans ses traditions nationales, laissant de côté les littératures anciennes, il trouve que les fleurs de la patrie ont plus d'arôme, si humbles qu'elles soient, que celles de la Grèce ou de Rome, et s'absorbe dans son individualisme. Cette tendance le rend peu facile à étudier pour un étranger. Ce théâtre se rattache par toutes les ramifications possibles aux mœurs, aux usages, à l'histoire et même aux préjugés du pays, de sorte qu'il est bien difficile d'avoir sur lui les éléments d'une saine appréciation sans avoir habité longtemps la Péninsule et s'être initié aux habitudes locales. Cette étude est, du reste, très-fructueuse pour connaître à fond l'Espagne, car on peut appliquer au théâtre, en la modifiant un peu, la définition de M. de Bonald : « C'est vraiment l'expression de la société espagnole. »

---

## XI.

Madrid. — Les nuits espagnoles. — Les Serenos.

---

La chaleur accablante du jour ne permet aux Espagnols de vivre que le soir. C'est le soir qu'ils sortent pour jouir de la fraîcheur; leurs promenades se prolongent bien avant dans la nuit. Sous un ciel serein, parsemé d'étoiles étincelantes, aux pâles clartés de la reine des nuits, des groupes d'Espagnols, enveloppés dans leur manteau, écoutent gravement les joueurs de guitare et de mandoline, assis sur le seuil des maisons. Que de fois, reposant dans mon fauteuil, après les courses du jour, dans ce balcon vitré que l'on nomme *mirador*, les yeux fixés sur le ciel étoilé, ai-je prêté l'oreille à ces vagues mélodies que m'apportaient les brises de la nuit, en même temps que l'odeur pénétrante des accasias en fleurs! Ce n'est pas une musique bruyante qui vient gâter les silences si harmonieux du soir, c'est une musique

discrète, c'est un chant d'amour, c'est le bruissement du vent dans les grands arbres, c'est le murmure d'une voix aimée le long des sentiers parfumés, c'est la prière d'une jeune mère auprès du berceau de son enfant bien-aimé.

Comme elle paraît désirable, cette vie calme et aimante, pleine de poésie rêveuse, débarrassée de cette rude loi du travail forcé qui est le partage du plus grand nombre d'entre nous ! Ces vagues mélodies réveillent toute cette lave de jeunesse, tous ces sentiments refoulés, toute cette âme qui tressaille sous son enveloppe de scepticisme, qui se moque en public des plus beaux sentiments et qui pleure dans la solitude, attendrie par une noble pensée noblement rendue, ou par le récit des grands dévouements. Après les luttes et le travail du jour, ces nuits sereines, ces concerts sous les cieux étoilés, ces longues rêveries du soir, apaisent l'âme, l'arrachent à son milieu matériel pour donner à toutes les cordes des sentiments intimes leurs vibrations mélodieuses. Comme l'existence si morne, si triste, si désenchantée, toute remplie de ces réalités brutales où viennent se meurtrir toutes les aspirations de l'intelligence et du cœur, comme cette existence change d'aspect, envisagée à travers le prisme enchanteur de la poésie !

Le caractère de ces chants du soir est merveilleusement propre à faire naître la rêverie. Les paroles interrompues par de longs silences ne distraient pas l'attention, et permettent à l'esprit une vague somnolence remplie d'attraits et de charmes. La mélodie revenant à intervalles égaux est toujours la même, et obéit à ce

grand principe que la tristesse et la mélancolie, pour pouvoir exister, ne doivent pas porter sur trop d'objets à la fois et qu'une certaine monotonie leur est nécessaire.

Mais la nuit épaissit ses voiles, toujours cependant avec l'étonnante transparence des pays chauds. Tout commence à rentrer dans le silence. C'est un beau jour qui finit. Demain le soleil se lèvera radieux, et par sa brûlante ardeur fera sentir le charme d'une nouvelle nuit parfumée.

A côté de la poésie il y a la prose, et dans ce concert harmonieux, la politique fait entendre sa voix discordante et criarde. De pauvres femmes, à l'organe enroué, s'égosillent à chaque coin de rue en criant le titre des journaux qu'elles vendent pour deux *cuartos* : « *La Correspondencia! la Correspondencia de esta noche! el Pueblo! el Pueblo! la Iberia! la Iberia!* » Et elles continuent jusqu'à deux heures du matin, avec la même conscience et la même voix enrouée, leur annonce sempiternelle.

Madrid appartient ensuite aux *serenos*. Vous les entendez marchant pesamment le long des maisons, armés de leurs longues piques et portant leurs petites lanternes qui, par le mouvement de la marche, ressemblent à des feux follets dansant sur les marécages. De temps en temps les veilleurs de nuit, placés au sommet des clochers, font retentir leurs trompettes à travers les espaces silencieux, et les *serenos* répètent, les uns après les autres, l'heure que l'on vient d'annoncer et le temps qu'il fait. Ce n'est pas une médiocre satisfaction pour l'étranger qui s'est laissé effrayer par les histoires qui courent

sur les dangers de parcourir l'Espagne, de sentir pour ainsi dire sous sa main, dans l'insomnie et la veille, ce pacifique représentant de l'autorité urbaine. Le *sereno* n'a qu'un quartier déterminé; il en connaît toutes les demeures et inspire souvent tant de confiance qu'on lui confie la clef des maisons pour les habitants attardés; ce qui dispense ceux-ci le faire le vacarme usité, en frappant à coups redoublés le marteau de la porte sur sa base de fer et de réveiller tout le voisinage.

Les veilleurs de nuit ont aussi un autre but que d'annoncer l'heure et de protéger la sécurité des passants; dès qu'un incendie éclate, le *sereno* se rend au clocher le plus voisin et fait sonner immédiatement le tocsin. Ces sonneries lugubres se reproduisent de clocher en clocher, et pour indiquer aux habitants le foyer de l'incendie, les sonneurs frappent la cloche d'un nombre de coup déterminé pour chacun des quartiers de Madrid. Tout le monde connaît ces divisions, de sorte que l'on peut savoir immédiatement si le péril est proche ou s'il est éloigné, et se conduire en conséquence.

Le point le plus animé de Madrid, où se donne rendez-vous le soir toute la population madrilène, est certainement la Puerta del Sol et son voisin le Prado.

A la Puerta del Sol, les *aficionados* à la politique discutent les événements de la journée autour du bassin de la fontaine, et les *aguadores*, circulant dans les groupes, interrompent de leur cri aigu les dissertations des orateurs de la rue : *Agua! Agua! Quien quiere Agua! Agua fresquita!* de l'eau! de l'eau! qui veut de l'eau! de l'eau bien fraîche! Un verre, posé sur une assiette, et l'eau de



la fontaine, font tous les frais de ce commerce particulier à l'Espagne.

L'aspect du Prado est bien plus gracieux que celui de la Puerta del Sol. C'est au coucher du soleil, quand l'astre du jour teint de ses derniers rayons de pourpre et d'or la carrière embrasée qu'il vient de parcourir, qu'il faut voir cette promenade enchantée, où toutes les Madrilènes brillent comme autant de fleurs, pendant que les équipages et les cavaliers circulent autour de l'enceinte réservée que l'on nomme le *salon*. Dans les allées latérales, de petites filles, déjà gracieuses comme leurs mères, font des rondes sous les yeux maternels, ou se promènent, en poussant des cris de joie, dans de petits chars traînés par des chèvres enrubannées ou par des agneaux blancs comme neige. Ici, comme à la Puerta del Sol, il y a aussi des *aguadores*, cet accompagnement obligé de toute promenade espagnole, mais ils se ressentent de la coquetterie du lieu. Ce sont de fringantes jeunes filles qui distribuent, aux passants altérés, l'eau vive et pure de la *Fuente del Berro*, fontaine renommée dans tout Madrid.



## XII.

### Musique. — Danses espagnoles.

---

Les Espagnols n'ont pas de musique nationale, ou du moins je n'ai rien entendu dans mes voyages qui pût le faire supposer. La musique qu'ils paraissent préférer est la musique italienne. Je ne veux parler que du genre, bien entendu, car chaque province de la Péninsule a conservé les traditions de ses chants primitifs, chants marqués au coin d'une originalité trop extraordinaire pour ne pas frapper l'observateur.

Une mélodie surtout qui étonne et fait rêver, qui sort du caractère ordinaire de leur musique, que je n'ai rencontrée nulle part, c'est l'air de marche de leurs clairons de cavalerie et d'artillerie. Lorsque l'on entend dans le lointain ces notes plaintives et qui se prolongent sur un thème étrange, simple et grandiose à la fois, on croit voir apparaître quelque troupe de Mores quittant

tristement sa belle Espagne et faisant entendre une mélodie plaintive au milieu des sanglots. Ce n'est pas un compositeur qui a trouvé cette mélodie, c'est l'âme de tout un peuple dans un jour de tristesse. L'air semble rappeler les chants arabes, les chants de la race des Abencérages, que les nécessités politiques ont expulsé du sol de la Péninsule, mais qui ont laissé de grands souvenirs de leur passage sur la terre d'Espagne, et dont le nom nous arrive entouré d'une auréole de poésie, grâce aux fictions de quelques grands auteurs.

Après ces chants arabes, les plus remarquables sont certainement les *habaneras*, dont le nom indique suffisamment la provenance. Ils sont faciles à reconnaître, outre le rythme, par l'accompagnement qui est toujours en arpèges. J'ai entendu de ces morceaux qui sont vraiment charmants, entre autres *la Bonita*, havanaise délicieuse, et qui, paraît-il, est aussi fort populaire en Amérique.

Aux *habaneras* viennent se joindre les *boleras sevillanas*, chansons andalouses dont la composition déroute nos combinaisons ordinaires. Un retour quelquefois très-brusque à la dominante du morceau en forme le principal caractère. L'oreille a besoin de se familiariser longtemps avec ces étranges mélodies. La division de l'échelle musicale par tiers de ton et l'excessif emploi des ornements de chant, donnent à ces *boleras* une physionomie bizarre. Au lieu d'avoir treize tons dans l'étendue de l'octave, cette musique en admet dix-huit. Les broderies, les trilles, les tremblements sont multipliés d'une façon étonnante. Les morceaux sont presque tous dans

le ton mineur, et souvent les dernières notes viennent dans le ton majeur. J'ai essayé de noter des boléros qu'un passant ou un improvisateur chantait dans la rue, sans avoir pu jamais y parvenir.

Les *jotas* aragonaises forment encore un des anneaux de cette chaîne de chants populaires. Elles se terminent par un *estibrillo*, qui est une espèce de vivat. Je ne puis résister à l'envie de citer quelques strophes d'une *jota* que j'ai entendu exécuter pendant le carnaval de cette année. Elles donneront une idée de la littérature des romances espagnoles. Cette *jota* était chantée, avec beaucoup d'entrain, par des étudiants de Salamanque, soutenus par un accompagnement de guitares, de mandolines, de violons et de flûtes :

Quelques-uns chantent les femmes de Séville,  
D'autres les femmes de Malaga,  
Nous, nous chantons le chant des étudiants  
Aux niñas madrilènes.

Elles ont, ces belles Madrilènes,  
Des yeux de velours,  
Des mains de lait,  
Une bouche de sucre.

Un étudiant sans amours,  
Avec une belle Madrilène,  
Est comme un corps sans âme,  
Ou comme un mouton sans laine.

Moi j'ai vu ta beauté,  
Et j'en suis tellement épris,  
Que seulement le verbe *amare*  
Je puis conjuguer à l'école.

Le soleil étincelant  
Brûle le corps des hommes,

Pauvre corps et pauvre âme  
Lorsque brillent tant de soleils !

Madrid est un enfer,  
Dit-on à Salamanque.  
Que ces démons si beaux  
M'enlèvent à la robe d'étudiant !

Pour terminer, j'arrive aux *zorzicos* de la Biscaye, dont il est bien difficile de donner une idée. La mesure est en  $\frac{5}{8}$  et le caractère d'étrangeté des *jotas* est encore bien plus marqué dans ces *zorzicos*.

De la musique à la danse, la transition n'est pas très-brusque, d'autant plus que la plupart de ces airs populaires servent à accompagner les danses nationales. La danse espagnole n'est pas du tout la danse de ballet que nous voyons sur nos théâtres. La danseuse espagnole s'entend très-peu à ces ronds de jambe et à ces tours d'équilibre qui forment la science des premiers sujets de l'Opéra. Elle ne danse pas seulement pour le plaisir du spectateur, mais aussi pour son propre plaisir à elle. Coquettement drapée dans sa mantille, cette adorable mantille que chaque femme soucieuse de sa beauté devrait adopter, elle lance un regard furtif sur ses danseurs, un regard de ses yeux de velours, comme disent les poésies espagnoles ; elle fuit, se rapproche, se voile de sa mantille, lance tout à coup l'éclair de ses yeux noirs et finit par choisir son danseur, en mettant ses pieds mignons à tenir dans la main, sur le manteau ou le *sombrero* andalou du préféré, sinon du bien-aimé. Puis recommence un manège de regards et de coquetteries adorables ; bientôt le sentiment sérieux, la passion décente cepen-

dant, se font jour : la dame donne à la fin son cœur, mais ce n'est qu'après mille feintes pudiques pleines de charmes et de langueur amoureuse. Certainement ce spectacle chez nous ne serait peut-être pas sans danger, et la mère en défendrait la vue à sa fille, mais en Espagne, il n'en est pas de même, parce que le système d'éducation est tout différent de celui que nous avons adopté. La peinture des passions n'est pas dangereuse en elle-même; la passion bien envisagée donne de nouvelles forces à l'âme. Tel tableau dangereux pour des imaginations déjà perverties sera sans inconvénient pour des natures droites et plus primitives.

Les danses de Valence diffèrent peu des danses andalouses, si ce n'est peut-être par une nuance moins gracieuse. Certaines danses sont connues dans toute l'Espagne et paraissent être les véritables danses nationales, le *fandango*, le *bolero* et les *seguidillas*.

Le *fandango* est une convulsion régulière et harmonieuse de tout le corps. Le *bolero* est une édition corrigée du *fandango*. On prétend que les Espagnols, dans les situations les plus sérieuses, ne sauraient tenir contre la musique du *fandango*.

Dans ces danses espagnoles, les castagnettes et le tambour de basque sont les accompagnements obligés et marquent la situation par leurs mouvements lents ou précipités. Les danseurs font voltiger leur tambour avec une agilité prodigieuse et le frappent tantôt avec les coudes, tantôt avec les bras, la tête, les pieds, les genoux, les épaules.

Les danses françaises, ou du moins naturalisées en

France, ont envahi aussi certaines parties de la Péninsule; mais les Espagnols y ajoutent une foule de passes et de mouvements gracieux.

Les *Gitanos*, cette population si curieuse de la vieille Espagne, ont aussi leurs danses, mais elles sont indescriptibles.

Les danses basques s'exécutent sans femmes. Les danseurs, armés de deux bâtons assez courts, se placent sur deux lignes, entrechoquent leurs morceaux de bois, s'entremêlent, reviennent à leurs places primitives, font des sauts incroyables, le tout varié par ce bruit sec que produit le choc du bois sur le bois. La musique se compose le plus souvent d'un seul fifre. Ce qu'il y a de plus curieux dans ces sauts furibonds, c'est le visage des danseurs. Les basques se livrent aux évolutions les plus grotesques et les plus drôles sans se départir un seul instant de leur sérieux burlesque.



### XIII.

**Aranjuez. — Tolède. — Sa Cathédrale. — Santa  
Maria de la Blanca. — L'Alcazar.**

---

Le voyage de Madrid à Tolède, grâce au chemin de fer, n'est plus qu'une promenade de deux heures à peine.

Au sortir de Madrid, on traverse la campagne brûlée que le lecteur connaît déjà. Aux environs de Valdemoro, je vis un camp de la *Guardia civil*. Les tentes blanches se détachaient sur le ton jaune des terrains avoisinants et ramenaient à l'esprit les souvenirs de la Bible et des peuples pasteurs. Un soleil ardent dorait la plaine, et ses clartés devenaient quelquefois tellement éblouissantes que j'étais forcé de fermer les yeux à demi. Peu à peu cependant quelques échappées de verdure vinrent reposer ma vue, et bientôt la locomotive s'engouffra sous les frais ombrages de la vallée d'Aranjuez.





Ravin des Anges (Malaga).



*Aranjuez* est le séjour de la Reine pendant les chaleurs de l'été, mais c'est un séjour un peu négligé, comme toutes les résidences royales espagnoles. La Reine a de grands revenus, mais elle est tellement bonne et charitable qu'il lui reste peu de chose pour l'entretien convenable de ses palais royaux.

D'immenses avenues garnies d'arbres superbes, répandent des masses d'ombre, et la fraîcheur des eaux du Tage qui arrose ce beau domaine, en font une véritable oasis au milieu du désert qui l'entoure.

Au sortir de la vallée d'*Aranjuez*, la verdure ne disparaît pas complètement et suit le cours du fleuve qui coule à droite du chemin de fer. Peu à peu l'aspect de la campagne redevient désolé et aride, et les montagnes d'*Avila*, avec leurs plateaux dénudés, paraissent à l'horizon. Nous sommes arrivés à Tolède.

*Tolède*, ce nom me rappelle de bien douces jouissances ! Ville qui porte l'empreinte de tous les génies, elle offre un charme puissant au penseur qui se reporte dans le passé et à l'artiste qui trouve à satisfaire sa passion du beau et de l'idéal. Tolède, toi dont le nom m'émeut encore, toi que j'ai visité tant de fois sans être rassasié de tes beautés, conserve toujours ta physionomie des vieux âges, ne sacrifie pas aux idées modernes, ne porte pas un marteau sacrilège sur tes antiques édifices ; toutes tes pierres sont sacrées par l'histoire, le temps et le génie !

Le chemin de fer s'arrête à cent pas de la ville. On suit pendant quelques minutes les allées d'une promenade, et Tolède, véritable nid d'aigle sur un piédestal

granitique, se montre dans toute sa splendeur. Les rochers frappés d'une lumière tellement éblouissante que les ombres ne paraissent pas, se divisent en dessins bizarres et tourmentés, comme les caprices d'une mosaïque. Le Tage brise ses flots contre les aspérités du rivage, en faisant entendre un murmure enchanteur sous un ciel de feu, et semble vouloir bercer de son chant monotone la vieille cité endormie.

Le pont d'Alcantara réveille le souvenir des Arabes. Il franchit le fleuve par une seule arche d'une grande hardiesse, et jette le voyageur au pied d'une tour crénelée que l'on traverse pour entrer dans la ville. Les étages superposés des maisons à la physionomie orientale produisent des effets aussi pittoresques qu'originaux, et l'Alcazar projette au-dessus de tout, sa silhouette imposante.

L'aspect de la ville est étrange. Les rues sont si étroites que l'on se croirait plutôt dans les dégagements d'une habitation que sur la voie publique. Les maisons hautes, couleur jaune brûlé, ne prennent jour sur la rue que par de petites ouvertures grillées et les portes sont ornées de serrures et de têtes de clous ouvragés à faire la joie d'un antiquaire.

Je visitai d'abord *San-Juan de los Reyes*, église bâtie par Ferdinand et Isabelle. Des chaînes courent le long des murs et forment des guirlandes de fer qui se marient aux lignes d'architecture. C'est une allusion à la délivrance des captifs chrétiens, lors de la prise de Grenade. Il n'est pas une pierre de la Péninsule qui ne rappelle cette lutte gigantesque, et chaque pas que

l'on fait en Espagne, réveille ces souvenirs où tout l'Orient apparaît comme dans une incantation. L'intérieur de l'église n'est pas achevé, mais une délicieuse galerie court à la base des ogives et vaut à elle seule un voyage à Tolède.

A côté de l'église, se trouve, dans un ancien couvent, un magnifique cloître ruiné. Rien ne peut dépeindre le caractère svelte et l'incroyable fouillis des croisées ogivales. Des plantes grimpantes s'enlacent aux colonnettes de pierre, et semblent vouloir cacher la tristesse de la ruine.

Une scène assez curieuse nous attendait dans ce cloître. C'est une preuve de ce que peuvent les préjugés et le parti pris sur les intelligences le mieux douées. Nous découvrîmes, près de la porte d'entrée, une admirable statue de la Vierge. Rien de pudique comme ces yeux voilés par de longues paupières, et la sérénité pleine de douce tristesse, que respiraient les traits de Marie Immaculée; les draperies étaient un peu roides et appartenaient à la bonne école de la statuaire antique.

Tous mes compagnons l'admirent franchement. Un seul prit un air grave : C'est la Vierge des Dominicains, s'écria-t-il, c'est la Vierge de l'Inquisition. Voyez quel air dur et impitoyable, comme tout cela est roide et inexorable, et son crayon de courir sur son carnet. Nous le laissâmes causer avec le guide qui abondait dans son sens, ce qui n'empêcha pas cet estimable *Cicerone*, en revenant près de nous, de nous jeter un regard plein de malice et de bonhomie tout espagnole. Que de belles phrases sur l'Inquisition aura produit cette apparition d'une pauvre statue !

De *San-Juan de los Reyes*, nous nous dirigeâmes vers *Santa-Maria de la Blanca*. Je m'écartai un moment de mes compagnons de voyage, pour voir une échappée sur le fleuve; je sautai sur un rocher à pic et je pus jouir d'un spectacle vraiment grandiose. A cent cinquante pieds au-dessous de moi, mugissaient les eaux du Tage emprisonnées dans leur lit de granit, et par delà je découvrais une plaine immense fermée de tous côtés par les *parameras*, les plateaux pierreux d'Avila. Dans un sentier poudreux montant vers la ville, défilait une bande de forçats qui portaient des outres pleines d'eau. Leurs chants sauvages m'arrivaient par intervalles suivant la disposition des rochers. Une porte et un pont à clochetons jetés sur le fleuve, quelques ruines à droite, complétaient le paysage et resplendissaient de cette couleur dorée toute particulière aux pays du Midi.

Je rejoignis mes compagnons dans la cour de *Santa-Maria de la Blanca*. Quelques rosiers sauvages étalaient leurs pâles corolles au milieu des grandes herbes. Je cueillis une rose blanche dont je conserve encore les pétales desséchés, et qui m'apporte, chaque fois que je revois le confident de mes impressions d'alors, tout un monde de souvenirs et de regrets mélancoliques. L'extérieur de l'ancienne synagogue présente l'aspect d'une maison en ruines, mais quel bijou renfermé dans cette mesure ! Les sveltes colonnes de l'édifice sont surmontées par des arcs en fer à cheval supportant une voûte plate en bois de cèdre ouvragé. Des inscriptions tirées du Coran, forment les décorations de cette architecture orientale. Tout cet ensemble est à la fois gracieux,

simple et élégant. Une croix et une inscription indiquent que cette synagogue-mosquée appartient au culte catholique.

De Santa - Maria de la Blanca, nous nous rendîmes à la cathédrale, qui est certainement le monument gothique le plus complet et le mieux conservé que l'on puisse voir. Cette immense construction date du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, et on a une singulière idée de la prétendue barbarie de ces temps reculés, en contemplant les choses grandioses qu'ils nous ont laissées. Le seul changement que le goût moderne ait osé faire à la cathédrale, est l'application d'un portique grec sur une des façades latérales, ce qui est un impardonnable anachronisme et une profanation artistique des plus regrettables.

L'intérieur de la cathédrale se divise en cinq grandes nefs d'une étendue immense. La nef du milieu a plus de cinquante mètres d'élévation. Les voûtes latérales sont moins hautes et s'abaissent symétriquement. Les piliers qui soutiennent ces voûtes, forment des groupes de colonnes adossées, ce qui diminue l'énormité de leur masse. Plus de sept cents verrières laissent passer le jour à travers les mille accidents dont elles sont composées, et ajoutent à l'ensemble si magnifique du monument, la magie des couleurs brillantes et du clair-obscur.

Le chœur est des plus curieux. Deux rangs de stalles superposées font le tour de l'enceinte. Là se voit encore ce bizarre assemblage du sacré et du profane et, grimaçant à côté de l'ange en prière, le singe dont nous avons parlé lors de notre visite à la cathédrale de Burgos. Le

sculpteur de ces stalles étonnantes est le fameux Berruguette, l'élève de Michel-Ange.

Le rang supérieur est formé par des colonnes de marbres multicolores, et les sièges sont garnis d'ornements étrusques. Une galerie de colonnettes élancées et de statues de marbre couronne cet ensemble merveilleux, vrai bijou artistique.

Le maître-autel n'a rien de remarquable sans manquer cependant d'une certaine grandeur. Derrière le sanctuaire, se trouve ce qu'on appelle le *Transparent*. C'est un amas énorme de marbres de toute beauté et formant une espèce de *retablo*. La Sainte-Vierge est assise dans le milieu et entourée d'anges, de saints, d'archanges. Le style de cet autel diffère complètement du reste de l'édifice et forme, avec ce qui l'entoure, un contraste étrange.

Que dirai-je de la chapelle de *San-Ildefonse*, de *Santiago*, de la chapelle de *Los Reyes nuevos*, de l'*Ochavo*, toutes grandes comme des églises et remplies de beautés de tous genres !

La cathédrale de Tolède est excessivement riche en pierres précieuses et en travaux d'orfèvrerie. Les richesses de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle ne sont rien en comparaison de celles de Tolède. Le prêtre qui nous les montrait eut peur de notre grand nombre (nous étions cinq), et demanda que deux d'entre nous sortissent ; je le pris au mot. Toutes ces pierres avaient sans doute un prix immense, mais je préférais cent fois rêver sous les sombres ogives de la cathédrale, vivre dans l'atmosphère de paix et de prière de la vieille basilique, que de voir



des rivières de diamants et de pierres précieuses.

La chapelle *mozarabe* a ceci de particulier, qu'il s'y chante un office qui n'est pas le romain. Ce chant date de la conquête des Mores, et le Saint-Siège permit, sous certaines conditions, au cardinal Ximenès, de le rétablir dans une chapelle de la cathédrale de Tolède. C'est un privilège spécial.

De l'église, nous passâmes dans le cloître. Il est vraiment magnifique. Ses fenêtres ogivales donnent sur un jardin, et sont fermées par des grilles de fer d'un bon travail. Des peintures à fresques, exécutées par Morella et Vallego, couvrent les murs. L'une d'elles représente le crucifiement d'un enfant chrétien par les Juifs. C'est, paraît-il, un trait d'histoire locale. Une particularité remarquable, est que les Juifs de Tolède ont toujours prétendu qu'ils n'avaient pas consenti à la mort du Christ, et que leurs coréligionnaires de Judée ont agi contre leur avis, en crucifiant le Fils de l'homme. Le sceau de réprobation qui, depuis dix-huit siècles, n'a pas disparu de leurs fronts, prouve que la solidarité qu'ils repoussent leur est acquise malgré eux.

Deux objets m'ont frappé lors de ma visite à la cathédrale. Le premier est une pierre sur laquelle les pieds de la Sainte-Vierge se posèrent, lors de son apparition à saint Ildefonse, au milieu du *vii<sup>e</sup>* siècle. Cette pierre, creusée par les doigts des fidèles, est entourée d'une vénération profonde. Je crois avec ardeur à toutes ces pieuses légendes qui nous arrivent, racontées par la foi des vieux âges. Elles offrent un grand charme à l'esprit arraché pour un instant à ses habitudes de moquerie et

de scepticisme, et ajoutent un attrait de plus à ces vieilles cathédrales, dans lesquelles tant de générations ont passé pieuses, naïves et austères.

Le second objet est un petit lit en cuir, adossé à l'un des piliers de la nef principale, et destiné à recevoir les pauvres enfants abandonnés. Cette pensée de mettre ce refuge dans l'église même, m'a paru très-touchante et très-philosophique. Il est presque impossible que la mère désespérée qui veut abandonner la pauvre créature qu'elle a mise au monde, ne soit pas saisie par l'atmosphère religieuse et pleine de calme de la vieille cathédrale. Dieu qui parle à l'homme dans le silence des passions, parlera certainement à la pauvre mère, et l'abandon n'aura pas lieu. Dans le cas contraire, le crime est empêché. L'enfant est recueilli par les prêtres lorsqu'ils viennent de chanter les louanges du Seigneur, lorsque leurs cœurs sont attendris par les mélodies religieuses et par les admirables enseignements du christianisme. Les voyez-vous, ces bons prêtres, s'empressant autour de la malheureuse créature, s'apitoyant sur son sort et recueillant, avec mille précautions, le pauvre ange abandonné? Croyez-vous qu'ils laisseront sans guide et sans soutien dans la vie leur enfant d'adoption? Ils sont sans famille pour pouvoir se donner à tous, mais ce pauvre délaissé ne sera-t-il pas leur enfant de prédilection?

De la cathédrale, nous allâmes à l'Alcazar, bâti par Charles-Quint. Ce n'est plus qu'une ruine à l'intérieur, mais l'extérieur a conservé ses dimensions majestueuses. Nous pûmes jouir, de l'esplanade qui précède le palais,

d'une vue magnifique : A l'horizon, *la vega* et les monts de Tolède ; un ciel couvert de larges bandes de pourpre et d'or et variant à chaque instant de couleur et de beauté ; à nos pieds, le Tage et les rochers de la montagne.

La façade principale du monument que nous visitâmes, se compose de trois rangs de fenêtres, dans le style renaissance des meilleurs jours ; elle est flanquée de deux grands pavillons carrés, sans aucun ornement. La cour intérieure est entourée de galeries à colonnes et se termine par un grand escalier qui donne sur un abîme de décombres et de murs effondrés. De la terrasse, nous pûmes voir les exercices gymnastiques de l'École des Cadets. L'apprentissage est rude et l'agilité des élèves vraiment remarquable.

Nous visitâmes ensuite *Nuestra señora del Transito*, ancienne synagogue, dont le plafond ouvragé en cèdre du Liban est excessivement curieux.

L'heure du départ approchait. Notre longue marche à travers Tolède nous avait donné grand'faim. Nous mîmes la *fonda* à sac. Après le dessert, l'un de nous, que le dîner avait seulement mis en appétit, vit six pauvres pigeons dans la cour et nous proposa de les dévorer. Cette motion fut accueillie avec enthousiasme. En un clin d'œil, les volatiles furent tués, plumés, cuits et mangés, à la grande stupéfaction des *maritornes* de l'hôtel et au milieu des plaisanteries sans nombre soulevées par cet incident.

Après avoir donné à nos pauvres estomacs cette satisfaction bien légitime, nous redescendîmes la mon-

tagne pour visiter la manufacture d'armes blanches.

Nous pûmes admirer l'excellente trempe de ces armes de choix et constater que la fameuse réputation des bonnes lames de Tolède n'était pas usurpée. On prétend que l'épreuve décisive consiste à frapper à plat la lame sur la surface de l'eau. L'arme qui résiste à ce choc est de premier choix, mais souvent elle se brise comme verre.

Le Tage, qui coule près de là, pourrait, à mon avis, être facilement rendu navigable, et ouvrirait ainsi un magnifique moyen de transport vers Lisbonne. Lorsque l'Espagne aura mis la dernière main à son réseau de chemins de fer, il est probable que ces études déjà à moitié faites, mais abandonnées à cause du malheur des temps, feront de nouveau l'objet de sa sollicitude.



## XIV.

**Madrid. — La Romeria de San Isidro. — Les églises.  
— Intérieur. — Le culte de la Vierge. — L'idée de la  
mort.**

---

Madrid est bien moins doté que Tolède sous le rapport des édifices du culte. Les églises de la capitale n'ont en général rien de remarquable. C'est une ville sans passé, et le progrès moderne n'a pas souvent pour habitude d'élever des cathédrales. L'intérieur des églises est très-simple. Une natte couvre le pavé, on n'y voit ni bancs ni chaises, et la grande dame comme sa suivante, le ministre comme le garde civil, le riche comme le pauvre, tous s'agenouillent confondus pour prier. Les femmes s'assoient sur les *esteras* ou tapis qui recouvrent le pavé, et font leurs dévotions tout en agitant leur éventail, ce qui produit pour l'étranger un effet des plus singuliers. Peut-être cette coutume est-elle un dernier reste des

traditions orientales. Le signe de la croix, tel qu'il se pratique en Espagne, est plus compliqué que le nôtre. C'est une réunion du signe de croix ordinaire et de celui que l'on fait à l'Évangile. Les paroles sont : *Por la señal de la cruz, de nuestros enemigos, libra nos, señor Dios nuestro, in nomine Patris, etc.*

Presque tous les sanctuaires de Madrid sont sous le vocable de la Vierge Marie. Le plus célèbre est *Notre-Dame d'Atocha*, dans lequel se font les mariages des souverains de l'Espagne, et où les reines vont implorer le secours de la Mère du Christ, dans toutes les circonstances importantes de leur vie. •

Rien n'égale la confiance que l'Espagne catholique met en la Reine des Cieux. De tous les points de la Péninsule partent des prières ardentes dans lesquelles la Vierge Immaculée est invoquée sous les noms les plus divers. C'est *Nuestra-señora de Gracia*, *Nuestra-señora del Pilar*, *Nuestra-señora de los Desamparados*, *Notre-Dame des abandonnés*, *la Virgen del Transito*, *Nuestra-señora del Buen Consejo*, *Nuestra-señora de consolacion*, et bien d'autres encore. L'Espagne proclamait depuis des siècles sa croyance à l'Immaculée Conception, avant que Pie IX n'eût laissé tomber du haut de la chaire de Saint-Pierre, les paroles mémorables qui font désormais de cette croyance précieuse, un dogme de foi pour l'univers catholique.

La plupart des Espagnoles portent des noms charmants qui rappellent le souvenir de la Mère de Dieu. *Carmen*, *Dolores*, *Maria de la Concepcion*, *Assuncion*. Il y a quelque chose de profondément attendrissant dans

ce culte de tout un peuple pour Marie, ce type des perfections humaines, cette étoile du matin, cette consolatrice des affligés, placée pour nous, chrétiens, comme un intermédiaire entre la majesté de Dieu et l'humanité.

Le patron de Madrid est *san Isidro, labrador*, saint Isidore, laboureur. Sa fête est célébrée chaque année par une *Romeria*, sorte de pèlerinage, à l'hermitage du saint, mais pèlerinage d'une espèce particulière et qui est plutôt une réjouissance publique, une *kermesse* espagnole, qu'une procession vers un lieu vénéré.

La *Romeria* se donne sur un terrain accidenté, situé au delà du Manzanarès, et en dehors de la ville.

Un pont de bois jeté sur la rivière, permet d'arriver à l'hermitage, où un spectacle étrange se présente aux yeux de l'observateur.

Une foule de marchands ambulants et de boutiques de deux cuartos, deux sous, couvrent les abords de la route principale. On n'entend de tous côtés que le sifflement strident d'espèces de trompettes en verre, ornées de fleurs artificielles, et dont tout bon pèlerin doit se munir pour que la fête soit complète. Des tentes, quelquefois de simples planches jetées sur les chariots, abritent et servent de demeure temporaire à toute une population des plus bariolées et des plus singulières. Les *Manolas* s'agitent et dansent leurs boleros les plus entraînants, au bruit saccadé des castagnettes, ces instruments aimés de tout le peuple espagnol. Souvent la voix des chanteurs vient se joindre au frémissement des guitares et des mandolines et donner un cachet de bizarrerie de plus à ces danses déjà si pittoresques.

Le coup d'œil de la fête est d'autant plus beau, que le terrain est en amphithéâtre et laisse voir tout l'ensemble de la *Romeria*. Ces pèlerinages étaient autrefois fréquents dans toute l'Espagne, mais les graves et nombreux inconvénients de ces sortes de fêtes, la licence qui en était la compagne la plus ordinaire, ont fait que l'opinion a réagi contre ce goût national, et a réussi à le modifier considérablement, sans parvenir cependant à l'éteindre. Et pourtant le lieu choisi pour la *Romeria* doit porter nécessairement aux pensées sérieuses, car à peu de distance se trouve le *Campo Santo*, le cimetière de Madrid. C'est là un contraste que l'on rencontre souvent en Espagne, et je me souviens toujours de l'impression désagréable que me causât, dans bien des rues de Madrid, la vue de cercueils de toutes dimensions et de toutes couleurs, au milieu de meubles de luxe, parmi lesquels ils occupaient souvent la place d'honneur. Mais les Espagnols sont familiarisés avec l'idée de la mort.

La vue du *Campo Santo*, où ils reposeront un jour, ne les empêche pas de se livrer à la joie et aux plaisirs. Je ne puis attribuer l'absence de cette terreur inspirée toujours par l'idée de la destruction, qu'aux sentiments profondément chrétiens du peuple. La foi lui fait envisager sans crainte cette épreuve, et il espère jouir du repos promis aux hommes de bonne volonté.

Dans ses maladies, l'Espagnol met sa confiance en Dieu, appelle le prêtre et se dispose, par les moyens si consolants de la religion, à paraître devant son juge. De pieuses exhortations adoucissent pour lui les horreurs de



la mort, en lui faisant voir, au-delà de la tombe, un Père clément et bon qui se prépare à le recevoir. Marie, en qui il a eu tant de confiance pendant le cours de sa vie, est invoquée par lui avec sécurité, et la prière qu'il adresse à cette Mère adorée, rassérène son âme et détourne son esprit des idées lugubres de ce funèbre moment. L'Espagnol attend la mort en chrétien, et on sait tout ce que les croyances catholiques donnent de calme au milieu des plus rudes épreuves. L'œil qui cherche les splendeurs éternelles, ne s'arrête plus aux misères de la vie.

L'Espagnol pauvre n'est pas abandonné ; de pieuses Confréries, qui renferment des personnes de tous rangs, lui font des funérailles honorables et prient le Seigneur pour le repos de son âme. Ces morts terribles où la pensée de Dieu est absente, où l'agonie est sans espérance, où l'intelligence obscurcie ne voit devant elle que le vide et le néant, sont inconnues dans la catholique Espagne. Chrétien, l'Espagnol s'endort doucement, le crucifix sur les lèvres, le cœur fortifié des paroles saintes, et une main amie lui ferme les yeux.



**XV.**

**De Madrid à Cordoue et Séville. — La Sierra Morena. — Las Navas de Tolosa. — Bailen. — Cordoue. — Séville.**

---

*Quien no ha visto Sevilla,  
No ha visto maravilla.*

Qui n'a pas vu Séville,  
N'a pas vu de merveille.

Je ne pouvais quitter l'Espagne sans voir cette cité remarquable, et je me décidai à braver la fatigue de la traversée de la *Sierra Morena* pour visiter l'Andalousie.

La *Sierra Morena* est une chaîne de montagnes qui sépare la Nouvelle Castille de l'Andalousie, et court de la mer Méditerranée à l'Océan, à peu près dans la même direction que les Pyrénées, au nord, et le Guadarrama, au centre de l'Espagne. Les cols de la Sierra rappellent, avec un degré de sauvagerie de plus, les sublimes horreurs du passage de Pancorvo, dans les



Mosquée de Cordoue.



Pyénées. Autrefois le col du *Despeñaperros*, *écrase-chiens*, était excessivement dangereux ; les brigands de la Sierra Morena étaient devenus célèbres, et plus d'une croix de meurtre étendait ses bras sinistres aux abords du chemin. Charles III fit ouvrir un passage commode, construire une route magnifique, et, pour empêcher le brigandage, établit des colonies d'étrangers qui prêtèrent aide et secours aux agents de la force publique, de sorte que les voleurs traqués dans les cavernes les plus sauvages, disparurent à tout jamais de ces lieux maudits.

La *Guardia civil* veille encore sur le passage redouté, et écarte tout danger d'aggression ; je n'en poussai pas moins un soupir de satisfaction à notre arrivée dans les plaines de Tolosa.

Aux merveilles de la nature venaient se joindre maintenant la grandeur des souvenirs historiques. Dans la bataille de *las Navas*, les rois de Navarre, de Castille et d'Aragon portèrent, en 1212, le dernier coup à la puissance musulmane. Avec eux commença l'ère de la décadence du Croissant. Six cent mille hommes se battirent dans ces plaines, où poussent maintenant, dans les aspérités du terrain, quelques cactus et quelques oliviers solitaires. Le brave don Sanche fut le Charles-Martel de ce Poitiers de l'Espagne.

Plus loin, je rencontrai Bailen. Le général Dupont y capitula, en 1808, lors de la guerre de l'Indépendance, entre les mains de Castanos. Cette capitulation eut des suites incalculables. Elle fut la première ombre qui se répandit sur l'étoile guerrière de Napoléon. Le prestige qui environnait les armées françaises, disparut sous les

efforts de quelques guerilleros soutenus par le saint amour de la patrie. La conquête de l'Espagne était une lourde faute, et l'Empereur expia chèrement cette erreur d'un instant.

Jusqu'à la Sierra Morena, la végétation se rapproche de celle de nos latitudes, mais cette chaîne traversée, les aloès aux feuilles menaçantes, les figuiers, les orangers aux fleurs parfumées, les palmiers au panache incliné, transportent le voyageur dans un monde nouveau. L'aspect grandiose de la *Sierra Nevada* qui entoure d'une ceinture bleue cette magnifique terre de l'Andalousie, tout le jette dans une espèce d'extase rêveuse ; mais, dois-je le dire, l'imagination est encore plus riche que la réalité. Cette réalité est belle sans doute, elle n'approche cependant pas de ces rêves dorés qui font de l'ancienne Bétique un paradis terrestre.

J'avais lu, comme tant d'autres, des relations sur l'Espagne et j'avais eu tort. Pour faire un voyage vraiment fructueux, il faut errer à l'aventure, trouver les monuments, et goûter le plaisir du beau sans un accompagnement de réminiscences qui ôtent toute la personnalité des impressions. Le voyageur ressemble à ces blondes ladies qui ont des vers de lord Byron pour appliquer à tous les grands spectacles, et qui admirent la nature à travers un binocle.

Après avoir longé pendant quelque temps le Guadalquivir, nous traversâmes le fleuve pour entrer dans Cordoue, la vieille cité des Califes.

*Cordoue* est une ville morte qui semble porter le deuil de ses gloires passées.

C'est un vaste musée, et le silence de ses rues étroites n'est troublé que par les pas du touriste visitant les débris de quatre civilisations successives.

Parmi les monuments laissés par les Romains, les Goths, les Arabes, le plus remarquable est la Mosquée, aujourd'hui la cathédrale de Cordoue.

L'aspect en est vraiment extraordinaire. L'édifice comporte dix-neuf allées très-étroites qui produisent une impression bizarre à cause du peu d'élévation des voûtes et des arcs mauresques en fer à cheval qui s'entrecroisent dans toutes les directions. Les arcs en plein cintre forment deux étages de cercles superposés, de façon que le vide existe entre eux et produit des effets très-originaux. Les colonnes de marbre de toutes couleurs, ont seulement quatre mètres d'élévation et sont surmontées d'un chapiteau corinthien un peu modifié. Pour les nécessités du culte, il a fallu détruire l'harmonie du monument, en abattant un certain nombre de colonnes pour y établir le grand-autel.

Le premier moment de surprise passé, la Mosquée de Cordoue n'impose pas comme les cathédrales de Tolède et de Burgos. Le monument est l'œuvre d'un esprit délicat et recherché, plutôt que d'un génie aux conceptions grandioses.

Le temps me pressait, et je fus obligé de renoncer à visiter les autres curiosités de la vieille cité. Le *ferrocarril* m'attendait, et bien que grand admirateur des beautés du moyen âge, je me disais en m'installant commodément dans mon waggon, et en le comparant aux moyens de transport primitifs, que la civilisation moderne avait bien aussi ses avantages.

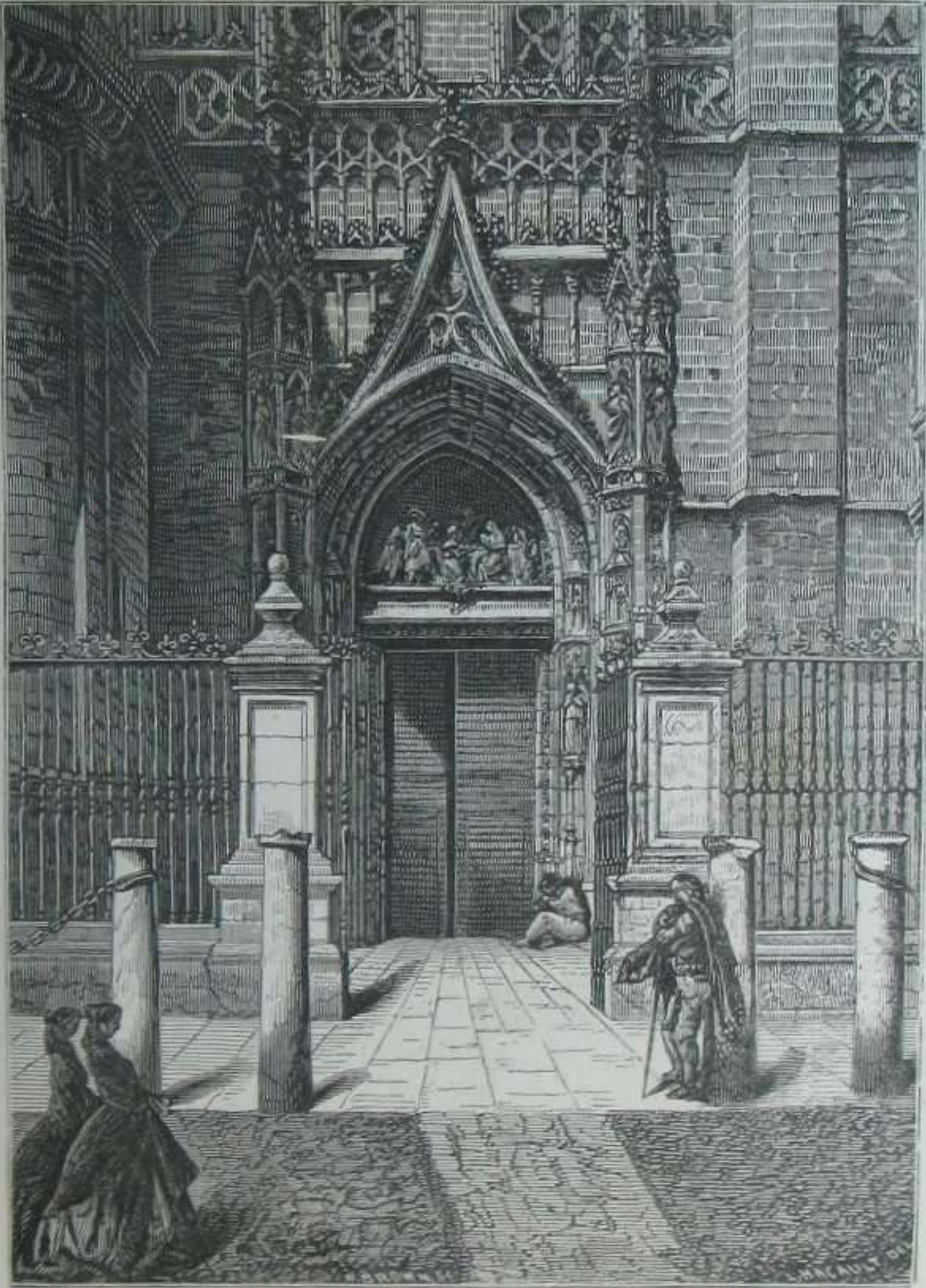
Le chemin de fer réunit Cordoue et Séville, et le trajet s'effectue en quatre heures. *Séville* est assise au centre d'une plaine immense. La *Vega* qui l'entoure est couverte d'arbres odoriférants et de jolies maisons de plaisance.

J'avais connu à Madrid un habitant de Séville; nous avions de suite sympathisé. Il m'avait fait promettre de visiter sa ville, et, avec cette liberté qu'autorisent les relations de voyage, j'allai frapper à sa porte hospitalière. Je fus accueilli comme un vieil ami et je pus voir de près la manière de vivre des Andalous.

La maison de mon cicerone rappelait le système des constructions romaines; une grande cour, *patio*, entourée de galeries, occupait le centre du bâtiment et était séparée de la rue par des grilles en fer ouvragé, d'une délicatesse et d'un fini rares. Les murs étaient couverts de peintures à fresques. Au milieu du *patio* jaillissait une fontaine aux eaux murmurantes, et la famille de mon hôte habitait ce salon rempli de fleurs. Ce parterre intérieur est un des grands charmes de la vie espagnole.

Nous visitâmes d'abord la cathédrale, et mon impression fut d'autant plus vive que je venais de quitter la Mosquée de Cordoue. Qui pourrait peindre la majesté écrasante de cinq nefs dont l'œil mesure avec effroi l'élévation et les dimensions extraordinaires? Les richesses du *coro*, les sculptures du *sagrario* et de la *capilla mayor*, les chefs-d'œuvre de peinture répandus dans toutes les parties de cet immense édifice, frappent de stupéfaction le voyageur, et, comme le dit un écrivain, on est écrasé de magnificences. Je ne pourrais détailler





Portail de la Cathédrale de Séville.



toutes les beautés de la cathédrale de Séville, un volume n'y suffirait pas. Le lecteur s'en fera une idée d'après ce que j'ai dit des cathédrales de Tolède et de Burgos que la basilique de Séville dépasse sans conteste.

De l'église, nous entrâmes dans la tour de la *Giralda*, qui a quatre-vingt-trois mètres d'élévation. Le fameux Arabe Geber, la construisit, en l'an 1000, jusqu'à la hauteur de cinquante mètres. Au xvi<sup>e</sup> siècle, elle fut exhaussée de trente-trois mètres. La tour se termine par une coupole sur laquelle se trouve la statue allégorique de la Foi et qui sert de girouette. De là, le nom de *Giralda* (*girar*, tourner), donné à cette tour fameuse.

Nous visitâmes ensuite la *casa del Pilato*, appartenant au duc de Medina-Cœli et ainsi appelée parce qu'elle reproduit dans ses dimensions, celles de la maison de Pilate à Jérusalem. Son *patio*, en style arabe, est de toute beauté. Les galeries soutenues par des colonnes de marbre, forment vingt-quatre arcades et sont revêtues de faïences en relief aux plus vives couleurs.

De la Casa, nous courûmes au Musée de Séville, pour y admirer les chefs-d'œuvre de Murillo. C'est à Séville seulement qu'on peut connaître toutes les qualités de ce grand peintre. Une salle du Musée lui est exclusivement consacrée, et nous passâmes de longues heures en contemplation devant ses *Immaculées Conceptions*, ses *Vierges ravissantes*, son *Saint Thomas de Villeneuve donnant l'aumône aux pauvres*, et son *Christ se détachant de la croix*. Cependant, qu'il me soit permis de le dire, les habitants de Séville, dans leur admiration passionnée pour Murillo, oublient peut-être un peu les autres maîtres de leur

célèbre école, *Zurbaran, Cano, Velasquez*. Cela tient, sans doute, à ce que les œuvres de Murillo rentrent mieux dans le génie andalou. L'influence de l'Orient se fait encore sentir dans l'Andalousie. De là, une tendance à admirer vivement des tableaux empreints de toutes les séductions de la matière. Les conceptions souvent sévères des autres maîtres rentrent moins dans les idées orientales, plutôt gracieuses que relevées.

C'était la réflexion que je faisais, en sortant du Musée et en visitant l'*Alcazar*. *El Patio de las doncellas* (la cour des jeunes filles), la salle des ambassadeurs, sont vraiment charmantes, mais elles n'ont pas le caractère qui distingue si éminemment l'art rehaussé et agrandi par le christianisme. Ce n'est ni dans la richesse, ni dans la variété des lignes que consiste la beauté de l'architecture arabe, c'est dans la profusion des détails, le caprice des formes sans idées, et les applications d'ornements en stuc qui envahissent les murs, les coupoles, les soubassements des arcs, et pour la composition desquels l'artiste semble avoir épuisé tous les caprices de l'imagination. Le génie musulman-espagnol aime les fleurs délicates des arabesques, il semble prendre plaisir à s'égarer dans les méandres des feuillages sculptés, il admire les vives couleurs des faïences vernissées, les eaux diamantées par les rayons du soleil, et tombant des vasques de marbre et de porphyre, il adore les colonnettes, les petites coupoles et toutes les richesses d'une ornementation quelquefois surabondante. Cependant, en dépit de tous ses efforts, l'ensemble de la construction paraît grêle et mesquin. La ténuité des colonnes n'est pas en proportion

avec le poids qu'elles supportent, les arceaux sont invariablement jetés en courbes qui ne s'appuient sur rien et viennent écraser les supports sous la masse de chapiteaux énormes.

Pour être complètement juste, j'ajoute que les artistes maures devaient, par obligation religieuse, rester étrangers à la statuaire et à la peinture : le Coran leur défendait la représentation de la nature animée et les privait ainsi d'une ressource immense pour leurs combinaisons architecturales. Je dois l'avouer toutefois, ces réflexions ne me vinrent qu'après le premier éblouissement passé, et lorsque je pus analyser froidement les impressions diverses qui m'avaient frappé dans ce palais des *Mille et Une Nuits*.

J'allai me reposer des merveilles de l'Alcazar à la *Christina*, la promenade de Séville, sur les bords du Guadalquivir.

Mon premier coup d'œil fut naturellement pour les Andalouses, dont on parle tant. Les femmes de Séville se ressemblent presque toutes; elles ont un air leste et fringant et une désinvolture dans la marche qui paraît d'abord exagérée, mais la grâce et la vivacité de leurs manières, un mélange étonnant de l'enfantillage du jeune âge et du sérieux de la femme faite, *la sal andaluza*, en un mot, font bien vite oublier ce léger défaut et donnent à leur physionomie un caractère tout particulier.

L'Andalouse est plutôt jolie que belle, et certes la Madrilène l'emporte sur la Sévillane par la régularité des traits, mais celle-ci lui est supérieure par la souplesse

de son allure, la beauté de ses yeux et le piquant de toute sa personne. Le regard de l'Andalouse est à peine soutenable. C'est un rayon de soleil. Lorsqu'une jeune femme de Séville passe auprès de vous, elle ferme à demi ses paupières, les relève subitement, lance un regard aussi rapide que l'éclair, puis baisse de nouveau les yeux. Les Espagnols ont un mot spécial pour exprimer ce manège des prunelles, *ojeaar*.

Le front des Andalouses est bombé, le nez aquilin ou à peu près, les lèvres colorées ; la taille pêche par la maigreur et les pieds sont petits à tenir dans la main. Ces petits pieds sont la gloire et l'orgueil des femmes de Séville ; elles se moquent fort agréablement, avec cette vivacité qui en fait les Parisiennes de l'Espagne, du beau sexe des autres nations. Avec le soulier d'une Allemande, on peut faire une barque à six rameurs, avec celui d'une Anglaise jeté en travers du Guadalquivir, on passe ce fleuve à pied sec, et mille autres plaisanteries du même genre.

Et pourtant les Sévillanes, sous ces dehors de gaîté, ne diffèrent guère des autres femmes de l'Espagne. Si l'enveloppe est plus riante, le fond est toujours le même. L'Andalouse, comme la Madrilène, traite sérieusement la passion, et sous des dehors un peu libres et qui tiennent aux habitudes locales, elle conserve toujours cette retenue qui fait partout le charme de la femme.

J'avais rencontré plusieurs fois dans les rues de Séville, des *Gitanos*, et leur ressemblance avec ceux que j'avais vus dans la Vieille-Castille m'avaient frappé,

je voulus faire une connaissance plus approfondie avec ce peuple bohème, et je me dirigeai vers le faubourg de Triana, résidence de la plupart des Gitanos de l'Andalousie. La civilisation, en les parquant, leur a enlevé le charme du pittoresque. Néanmoins, le mystère de leur origine donne un attrait étrange aux individus les plus abrutis de cette race vagabonde. Mon aimable cicerone me donna quelques détails sur ce peuple singulier.

On ne sait rien de positif sur l'origine des *Gitanos*. La croyance qu'ils sont sortis de l'Égypte provient de la fable répandue par eux-mêmes, lors de leur apparition en Europe. Les *Gitanos* étaient les descendants d'une race maudite, condamnée par Dieu à la vie errante, pour avoir refusé l'hospitalité au Fils de la Sainte Vierge, lors de la fuite en Égypte. Les lois sévères portées contre eux en France et en Allemagne, vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, les firent disparaître de ces deux pays, et c'est de cette époque que date leur apparition en Espagne.

Le danger qu'offre toujours, pour une société organisée et assise, le vagabondage de toute une classe d'individus, fit porter, par Charles III, un édit qui vint, sinon changer, du moins altérer profondément la physionomie particulière de ces peuplades nomades. Autrefois, les Gitanos erraient en tribus composées de quelques familles, sous la direction d'un chef reconnu comme le plus expérimenté. Ils lui obéissaient avec une entière soumission, et le reconnaissaient comme leur guide, leur père et leur juge. Tous leurs biens étaient communs et le prix des déprédations se répartissait avec une par-

faite égalité. Suivant leurs besoins ou leurs caprices, ces bohémiens plantaient leurs tentes, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Chose extraordinaire, ces peuplades qui paraissaient si dégradées, conservaient intacte la pureté des alliances, avaient des maximes dont ils ne se départissaient jamais et qui étaient destinées à les préserver de toute absorption par une race étrangère. Ils obéissaient aux lois des peuples parmi lesquels ils vivaient, mais ils conservaient toujours leur liberté propre et les coutumes de leurs pères ; ils n'admettaient au sein des tribus aucun étranger et n'enseignaient à personne leur histoire, leur idiome, ni rien de ce qui les concernait, de peur que l'on ne se prévalût de ces connaissances pour les assujettir, sous prétexte de les civiliser.

La race des Gitanos, dans la Péninsule, n'a pu se soustraire, malgré ses précautions, au courant des idées de la civilisation moderne. Les rois d'Espagne ne pouvaient tolérer, au milieu de leurs États, une population aussi dangereuse à tous les points de vue. Charles III ordonna aux Gitanos de s'exiler ou de se fixer dans une partie quelconque de la Péninsule, sous peine d'une condamnation aux galères, de sorte que la plupart d'entre eux ont abandonné leur vie errante et se sont fixés dans les *pueblos* de l'Andalousie et de la Manche. Les uns tiennent des *posadas* ou hôtelleries du dernier rang, les autres sont bouchers, muletiers, quelques-uns font même le commerce en grand, particulièrement à Malaga, où ils se confondent avec l'aristocratie, mais ces derniers forment exception et n'appartiennent plus par leurs



usages à la véritable race gitane. La population restée, malgré tout, à peu près nomade, se livre à la tonte des mules, à la fabrication des corbeilles d'osier et au commerce de chevaux. C'est surtout dans cette dernière industrie qu'ils font preuve de la dernière habileté. Un cheval à moitié mort de vieillesse ou de maladie, paraît, grâce à leurs soins, plein de vigueur et de santé. Il n'est pas rare que le pauvre acheteur qui s'est laissé gagner par leurs phrases mielleuses et leur apparence de bonne foi, ne trouve le lendemain son cheval dépourvu de tout appareil dentaire, ou couvert d'affreuses écorchures qu'il n'avait pu découvrir la veille, par suite d'une emplâtre de poils appliquée sur les parties blessées, avec une habileté à tromper les plus experts.

Les Gitanos ont l'esprit vif et pénétrant. A première vue, ils connaissent le parti qu'ils peuvent tirer de la personne avec laquelle ils sont en conversation, et malheur à celui qui se fie à leur apparence de sincérité et de loyauté!

Les Gitanas disent la bonne aventure, mais le plus souvent ce n'est qu'un moyen pour elles de dévaliser la personne assez innocente pour croire à leur science divinatrice. Elles sont coquettes et aiment passionnément les ornements d'argent; leurs couleurs favorites sont le blanc et le rouge.

Les déprédations exercées par les Gitanos les ont toujours fait considérer avec défiance. Dans les Asturies, en Galice et dans la Vieille-Castille, on leur permet d'assister aux foires, mais ils doivent passer la nuit en dehors de la ville, et s'en aller dès que le

marché est fini. Cette dernière recommandation est assez inutile. Comme le nombre de personnes trompées par eux est considérable, les Gitanos trouvent plus prudent de ne pas attendre les réclamations et d'éviter des discussions qui ne tourneraient pas à leur avantage. J'ai été témoin de leur sortie de la foire de Séville, et d'après l'allure de leurs chevaux, ces bohémiens n'avaient pas la conscience très-nette, car le remords lui-même aurait eu fort à faire s'il avait dû monter en croupe pour galoper avec eux.

La langue qu'ils parlent n'a aucun rapport avec le castillan. Les terminaisons *i* sont excessivement fréquentes. Ils appellent *ochi*, l'esprit, l'âme; *otalpe*, le ciel; *romi*, la femme; *ron*, l'homme marié; *singa*, la musique; *taripe*, l'étoile; *zibo*, aujourd'hui; *andori*, l'hirondelle; *ajoro*, vendredi; *chirija*, doctrine; *erasno*, seigneur; *gacho*, homme; *jaberes*, nous. Lorsque les Gitanos ont pris un mot espagnol, ils l'ont changé de signification et souvent dans un sens très-poétique, ainsi ils traduisent *une sentence de mort* par *noche*, qui signifie *nuit* en castillan.

Le soir était venu, lorsque nous rentrâmes à Séville. Mon compagnon me montra en souriant un jeune Espagnol appuyé contre la grille d'une fenêtre et causant avec une personne de l'intérieur, de cette voix basse qui est, dans toutes les régions, le langage des amants. C'est un promis et une promise, me dit-il; ce manège qui, chez nous, a un nom particulier, et s'appelle *hablar à la reja*, *parler à la grille*, continue souvent pendant plus d'une année, sans qu'il en résulte d'inconvénients. La meilleure sauvegarde de nos filles, c'est leur fierté et leur

éducation chrétienne, et je ne puis que vous répéter ce que dit si bien notre Fernan Caballero :

« Vous ne trouverez peut-être pas chez les jeunes Espagnoles élevées dans le monde, cette innocence aveugle, cette timidité tremblante, cette circonspection exagérée des jeunes filles du Nord. L'Espagnole a l'esprit trop pénétrant, le caractère trop énergique, une imagination trop vive, l'âme trop grande pour s'enfermer dans cette enveloppe de soie.

« De même qu'une princesse se rit du costume de bergère dont on l'affuble, nos belles compatriotes dédaignent d'affecter la naïveté enfantine dont elles ne comprennent pas l'attrait.

« Au lieu de ce doux voile rose dont les vierges du Nord se couvrent le front, l'Espagnole se pare de son orgueil, elle ne s'humilie pas, elle se redresse. Par orgueil, elle n'est pas coquette, parce qu'elle dédaigne les hommages qui ne flattent pas le cœur. L'Espagnole confie à son légitime orgueil le soin de sa vertu, cela fait que nulle femme ne comprend aussi bien qu'elle sa dignité. Et elle fait ainsi des Espagnols, les hommes les plus passionnés, les plus délicats, les plus galants et les plus respectueux du monde. »

Ma dernière visite à Séville fut pour la Bibliothèque Colombine, fondée par le fils de Christophe Colomb, Hernando. C'est là que sont conservés les manuscrits du grand homme qui a donné à l'Espagne un nouveau monde. Je tremblais d'émotion en feuilletant avec un religieux respect, ces pages ardentes où l'espérance surnage au-dessus de toutes les déceptions, et dans

lesquelles le grand génie, abreuvé de refus et d'humiliations, élève sa voix vers Dieu et cherche dans la prière secours et courage.

Il trouvait dans les Livres saints, et jusque dans les ouvrages de l'antiquité payenne, la révélation d'une terre inconnue, et, à côté des passages de la Bible et des Pères, sont annotés ces vers étranges de son compatriote Sénèque :

Venient annis sæcula seris,  
Quibus Oceanus vincula rerum  
Laxet, et ingens pateat tellus,  
Tethysque novos detegat orbes,  
Nec sic terris ultima Thule.

« Un temps viendra, dans le cours des siècles, où  
« l'Océan relâchera les liens des choses ; et une terre  
« immense apparaîtra aux yeux de l'homme, et la mer  
« nous révélera de nouveaux mondes et Thulé ne sera  
« plus la limite de l'univers. »







Vue de Malaga.

## XVI.

**De Madrid à Alicante et à Valence. — La Manche.**

**— Le royaume de Valence. — En mer.**

---

Le chemin de fer se bifurque à Aranjuez : l'une des branches se dirige vers Tolède, l'autre vers Alicante et Valence. En suivant cette dernière route, on arrive dans la Manche, la patrie de l'immortel Don Quichotte et de son écuyer. On cherche dans la plaine les fameux moulins à vent, et on croit voir apparaître à l'horizon la fantastique silhouette du chevalier de la triste figure.

Les saillies et les proverbes du mari de Thérèse seraient bien nécessaires pour dissiper les ennuis de la route. Des plaines immenses à peine cultivées, brûlées par un soleil ardent, sans rivières, sans ruisseaux, sans même un bouquet d'arbres pour reposer la vue, voilà le mélancolique spectacle qu'offrent ces solitudes sans fin.

Le costume des habitants est tout aussi lugubre que leur contrée ; il se compose d'une camisole fermée, de drap ou de peau, avec une ceinture de cuir, en couleur sombre. Comme coiffure de tête, les régnicoles portent la *montera*, c'est-à-dire un bonnet en peau, quadrangulaire, finissant en pointe et à bords se rabattant à volonté sur les oreilles.

Bien que la locomotive dévore toujours l'espace, les heures se passent lentement dans ces vastes déserts où la solitude succède à la solitude. Nous arrivons enfin à Albacète, dans le royaume de Murcie. C'est dans cette ville que se fabriquent ces célèbres couteaux dont la forme sinistre donne le frisson à tous les voyageurs. C'est la fameuse *navaja*, longue quelquefois de cinquante à soixante-dix centimètres et que l'*arriero*, l'homme du peuple, porte toujours suspendue à sa ceinture. Ce couteau est en forme de croissant. La poignée se termine en pointe et est incrustée d'ornements en cuivre. La lame est en pointe, comme la poignée. Des dessins bizarres recouverts de couleur rouge, lui donnent un cachet tout à fait original ; quelquefois le fabricant y insère des devises peu réjouissantes telles que celles-ci : *Si esta vibora te pica, no baias por unguento à la botica; si cette vipère te pique, ne va pas chercher de l'onguent à la pharmacie.*

Dans l'ancien temps, les niellures de la lame étaient excessivement légères. En retirant le couteau de la blessure, on y laissait des parcelles presque imperceptibles d'acier qui enflammaient la plaie et étaient presque toujours une cause de mort ; le gouvernement



a interdit cette fabrication barbare. Il est à espérer que le progrès de la sécurité publique permettra bientôt de défendre le port de ces armes meurtrières. C'est peut-être du reste à cette coutume de marcher toujours armé que l'Espagnol doit sa liberté d'allures et aussi l'emploi de ces locutions chevaleresques en usage parmi les gens de la plus basse classe. Le couteau, quoique moins noble que l'épée, inspire la même considération pour celui qui en est paré, et comme on n'est pas tous les jours disposé à braver la *navaja*, on trouve bon d'employer ces formules qui ne coûtent rien et de traiter le porteur du *cuchillo* en *caballero*.

*Albacète* n'est pas loin du royaume de Valence, le royaume des fleurs et des fruits. Autant les plaines que l'on vient de parcourir sont nues et désolées, autant le pays de Valence est gai, riche et varié. C'est un véritable paradis terrestre. Les vents du Nord et de l'Ouest ne peuvent dépasser la barrière de montagnes qui défendent la *huerta* de Valence, et les brises de la mer pénètrent sans obstacles dans ces plaines ravissantes, pour rafraîchir l'atmosphère, et entretenir un printemps éternel. Je recommande à tous les voyageurs le magnifique panorama de la montagne qui domine la *huerta*. A perte de vue, de nombreux villages éclairés d'une lumière chaude apparaissent avec leurs flèches élancées; d'un autre côté la mer diamantée par les rayons du soleil, se confond, à une distance infinie, avec l'azur du ciel, et sur les bords de cette mer constellée, s'étend, paresseuse, Valence la belle, la fleurie, l'embaumée. L'air est très-pur; les plantes tropicales garnissent le chemin,

les cactus mêlés aux aloës forment des haies formidables et défendent des forêts d'orangers et de mûriers; des canaux, dont quelques-uns datent du temps des Maures, vivifient les campagnes et portent partout la fraîcheur et la fécondité. Mais à tous ces charmes, il y a un revers. Toute cette nature admirable est plus belle que bonne, et ces fruits si remarquables ont un goût aqueux et fade, à l'exception toutefois des oranges qui sont vraiment délicieuses.

*Valence* a une ceinture de murailles. La porte la plus remarquable de la ville est celle des *Serranos* (des montagnards); elle est flanquée de deux grosses tours octogones reliées par une galerie. Les rues de *Valence* sont étroites, comme celles de Tolède, à l'exception des rues modernes. Les *Paseos* sont très-multipliés; la *Glorieta* les surpasse tous. C'est là que je pus admirer le charme de la nature tropicale. Les bananiers, les bambous, les palmiers, les dattiers étalaient leurs troncs robustes et leur végétation puissante, et les fleurs les plus rares, répandues à profusion, embaumaient littéralement l'atmosphère de leurs suaves émanations. Les blondes Valenciennes se promenaient dans ces allées enchantées, la tête couronnée de fleurs, et ajoutaient, par leur présence, un charme de plus à cette nature si belle.

Les femmes de *Valence* diffèrent du tout au tout de leurs sœurs les Andalouses; elles semblent plutôt appartenir au ciel pâle de la Germanie qu'au pays du soleil.

*Valence* comme *Burgos* conserve le souvenir du *Cid*. C'est à *Valence* que le héros vint terminer sa carrière

à la fin du xi<sup>e</sup> siècle. Il avait conquis la ville sur les Maures, et Alphonse VI la lui donna en récompense de sa valeur.

Apretada está Valencia  
 Puédese mal defender  
 Porque los Almoravides  
 No la quieren ayudar;  
 Viendo aquesto un Moro viejo  
 Que solia adivinar.

Subierase à una alta torre  
 Para bien la contemplar;  
 Quanto mas la mira hermosa,  
 Mas le crece su pesar,  
 Suspirando con gran pena  
 Aquesto fué à razonar.

Cette antique ballade du siège de Valence par le Cid, est encore populaire en Espagne. Valence tombe faute de secours et le triste habitant de la ville jette un dernier regard sur la beauté de la cité qu'il doit abandonner.

Le héros ne s'y endormit pas comme Annibal dans les délices de Capoue, il continua à guerroyer contre les infidèles au grand désespoir de Chimène.

Al arma, al arma sonaban  
 Los pífaros y atambores;  
 Guerra, fuego, sangre dicen  
 Sus espantosos clamores.  
 El Cid apresta su gente;  
 Todos se ponen en orden,  
 Cuando llorosa y humilde  
 Le dice Jimena Gomez:  
 Rey de mi alma, y de esta tierra conde,  
 Porque me dejas? donde vas? adonde?

Aux armes! Aux armes! sonnaient  
Les fifres et les tambours.  
Guerre, feu, sang, disaient  
Leurs terribles clameurs.  
Le Cid rassemble ses soldats;  
Tous se rangent,  
Lorsque Chimène Gomez  
Timide et tout en pleurs, lui dit :  
Roi de mon âme, Seigneur de cette terre,  
Pourquoi m'abandonnes-tu? Où vas-tu?  
Où vas-tu?

Je me répétais ces vers du *Romancero* sur les bords du Guadalaviar, qui n'a pu emporter dans ses ondes oubliées, tous ces grands noms et ces grandes renommées. Dans nos pays, de tels souvenirs sont déjà presque effacés, mais en Espagne ils sortent pour ainsi dire du sol. La civilisation actuelle en est encore imprégnée; tous ces grands héros du *Romancero* sont vivants dans les imaginations de tous, et il n'est pas rare de voir un Homère de carrefour improviser des stances à la gloire de ces hommes plus grands que nature, tandis qu'une foule recueillie et pensive, écoute ce chantre des vieux âges, avec une attention qui prouve le charme qu'ont pour elle ces évocations passionnées.

Valence est encore la ville du Cid. Son enceinte de murailles moyen âge, ses tours, ses coupoles ont un aspect particulier et tout original.

La population paraît heureuse, et elle l'est bien certainement si la danse et les chansons constituent le bonheur de l'homme. De tous côtés, dans les promenades, des Valenciens dansent en *bragas* au son de la guitare et des castagnettes; il n'est pas jusqu'aux petits enfants

qui, échappés des bras de leurs bonnes, n'essaient sur le sable doux et fin des allées, le bolero et le fandango national.

La réalité répond-elle aux apparences, et le bonheur se trouve-t-il dans Valence la rieuse? Non, me disait un de mes compagnons de voyage qui avait longtemps habité cette ville : A Valence,

La carne es yerva, la yerva agua ;  
Los hombres mugeres, las mugeres nada ;

*la viande est de l'herbe, l'herbe de l'eau; les hommes des femmes, les femmes rien...*

Je trouvais le jugement beaucoup trop sévère ; si le Valencien aime le plaisir, la faute en est à son beau ciel et au peu de souci qu'il prend de son existence matérielle. Comment veut-on qu'un homme qui vit facilement avec vingt centimes par jour puisse tendre son esprit vers la spéculation pour acquérir un bien-être dont il n'a pas besoin et dont il ne saurait que faire? Les Valenciens aiment du reste le travail, ils s'y livrent avec autant de vivacité qu'à la danse et aux plaisirs.

Valence n'a pas de port. La rade du Grao qui lui en tient lieu est très-basse, très-mauvaise et exposée à tous les vents, surtout à ceux de l'est et de l'ouest. Les navires ne peuvent approcher de la côte à cause du manque de profondeur d'eau, et leurs cargaisons doivent être déchargées dans des barques que l'on traîne sur le rivage. Le gouvernement a fait commencer une digue pour former un port moins exposé.

Le défaut de communication entre Barcelone et Valence me força de me diriger vers Alicante pour m'embarquer sur le paquebot de Lopez et C<sup>ie</sup>.

*Alicante* n'a rien de remarquable, seulement elle l'emporte comme ville maritime sur sa rivale, Valence. La rade est peu profonde, mais assez bonne. Je me donnai le plaisir de goûter sur place du vin d'Alicante.

Le jour du départ, la mer était superbe et le navire se balançait coquettement sur les flots. J'allais donc naviguer sur cette mer qui a vu passer tant de destinées. Aux générations modernes, avides de l'inconnu et du grandiose, il fallait l'Océan, ses grandes voix, ses flots monstrueux; la Méditerranée suffisait au monde ancien. Renfermée dans un cercle étroit, elle était en parfaite harmonie avec le génie humain qui n'avait pas encore brisé les entraves que le paganisme mettait à l'élévation et à l'expansion des idées. La mer semblait, le jour de mon départ, vouloir justifier cette comparaison, en prenant les allures d'un lac tranquille et pacifique. Ses flots, d'un bleu très-foncé, roulaient pesamment les uns sur les autres, sans bruit, sans secousse. Les falaises du rivage, que nous ne perdions pas de vue, se dessinaient à une portée de canon, et une foule de petits navires sillonnaient la mer, s'entrecroisant en tous sens, puis finissaient par disparaître à l'horizon. Le vent soufflait à l'arrière; le capitaine fit déployer les voiles, et le navire, se penchant sur le côté, fendit les ondes avec une grande rapidité. Je ne me lassais pas de contempler les flots. J'ai toujours regretté de ne pouvoir habiter les bords de l'Océan, pour entendre continuellement les grandes harmonies de

l'infini, et voir agir ces forces redoutables qui donnent une si grande idée du Créateur des mondes.

Le soleil était parvenu à la fin de sa course. A demi-voilé par quelques nuages, il nous donnait un de ces spectacles splendides qui sont le désespoir des peintres et la joie des rêveurs. Les nuages du fond étaient teints d'une pourpre ardente et brillaient comme du métal en ignition, tandis que ceux plus voisins de nous conservaient leur mate blancheur et avaient seulement leurs cimes éclairées des reflets rougeâtres de l'incendie aérien. Plus loin, dans les dernières profondeurs du ciel, d'immenses nues allongées se fondaient avec toutes les couleurs du prisme dans un relief plus sombre. Le soleil se rapprochait de la surface des flots en prenant des proportions de plus en plus grandioses. Bientôt les vagues devinrent noires et les étoiles commencèrent à briller. Dieu ne se contentait pas de toutes les merveilles que nous venions d'admirer. Après nous avoir donné l'infini de la mer, il voulait nous montrer l'infini des cieux.

La nuit était venue. Les passagers s'étaient peu à peu retirés dans leurs cabines. Je descendis dans le salon, je me jetai dans un fauteuil, j'ouvris une des lucarnes du navire, et je me mis à considérer la surface de la mer. La reine des nuits venait d'apparaître et dorait la cime des vagues de ses blanches clartés, pendant que les flots faisaient entendre leur glapisement monotone en battant les flancs du navire. L'eau était à peine à un pied du sabord et je pouvais la toucher avec la main. Une fragile planche, travaillée peut-être par ces infiniment petits dont la force est si redoutable, nous séparait de l'abîme.

et cependant les idées noires ne pouvaient germer dans mon âme. Cette clarté tranquille, que Châteaubriand appelait le génie des rêveries du cœur, m'apportait un sentiment de confiance indéfinissable. C'était comme un bon ange qui veillait du haut des Cieux sur les habitants du navire, et le murmure des eaux n'était qu'un attrait de plus pour inviter à la quiétude et à la somnolence.

Vers quatre heures du matin, je montai sur le pont pour voir le lever du soleil. L'officier de quart, tout pénétré de la rosée de la nuit, se promenait de long en large, pendant que le timonier, assis à la roue du gouvernail, ne perdait pas un seul instant de vue la boussole régulatrice de ses mouvements. Le bleu de l'horizon devenait moins foncé, la vague moins noire et plus transparente, une teinte rosée se répandit sur les nuages et l'astre du jour lança les colonnes lumineuses, précurseurs de sa venue. Bientôt il parut à l'horizon, se levant avec lenteur et chassant devant lui les dernières ombres de la nuit.

Nous étions alors non loin de Barcelone et des voiles de toutes couleurs, poussées par un vent favorable, se dirigeaient vers le port de tous les points de l'horizon. De petites brigantines, avec leur voile triangulaire, fendaient la surface des flots avec une vitesse incroyable et semblaient d'immenses mouettes rasant la cime des vagues. Bientôt Barcelone fut en vue. Une barque se détacha du rivage et vint à notre rencontre. C'était le médecin du port qui venait examiner les papiers du navire et nous donner la permission de débarquer dans la capitale industrielle de l'Espagne.



**XVII.**

**Barcelone. — La Rambla. — Mont Juich. —  
La cathédrale, le palais de la Reine.**

---

En entrant dans le port de *Barcelone*, on voit, à gauche, le mont Juich qui domine toute la ville, et, en face, dans le fond, une belle terrasse couronnant un ancien rempart appelé la *muraille de mer*.

La *Rambla* est le boulevard de Barcelone. Cette promenade, qui traverse toute la cité, est couverte de beaux arbres et bordée de chaque côté d'élégantes constructions. Toutes les rues aboutissent à cette grande artère. On pourrait se croire dans une ville française, si de temps en temps, un paysan catalan ne traversait les groupes avec le costume national.

L'habitant de la campagne est coiffé de la *gorra*, long bonnet rouge qui retombe sur l'épaule, et il porte, par-dessus son vêtement, une couverture de laine rayée qui lui sert de manteau. La chaussure est la sandale de

cordes, *alpargatas*, en usage dans toute l'Espagne. La *gorra* était portée par les volontaires catalans, commandés par le général Prim, lors de la guerre d'Afrique. Se rapprochant du bonnet phrygien, elle est l'emblème de l'esprit d'indépendance impatient de tout joug, qui est le fond du caractère des habitants.

La nature inquiète et turbulente de l'esprit catalan ressort parfaitement des révoltes dont l'histoire de cette contrée est remplie. Mais si les Barcelonais ont des défauts, ils ont aussi de grandes et précieuses qualités. Le travail sans relâche, l'activité continue, le génie du commerce, une bravoure extraordinaire sont les beaux lots de leur apanage. Barcelone est la capitale industrielle de l'Espagne, comme Madrid en est la capitale politique, et le pavillon catalan flotte sur toutes les mers.

Barcelone n'a pas de caractère spécial, ce n'est pas une ville comme Tolède, Séville, Burgos, Cordoue : je la comparerais volontiers à Bordeaux.

Du sommet du mont Juich, on peut embrasser la ville dans son ensemble. Les routes qui sillonnent la campagne couverte de jardins et de maisons de plaisance, viennent aboutir, comme autant de serpents poudreux, aux portes de la cité.

Les deux tours de la cathédrale et celle de *Santa-Maria de los Reyes* semblent veiller, immenses géants, sur la ville dont le bruit confus arrive par intervalles jusqu'à la cime du mont. Au midi, le Llobregat traîne ses ondes paresseuses sur le sable du rivage, et se jette, en traversant des plaines qui de loin ressemblent à des steppes, dans les flots bleus de la Méditerranée. Plus

loin, l'horizon infini de la mer, avec son cortège habituel de prestiges et d'enchantements, et les montagnes blanches de San-Pedro, font à cet admirable paysage, un encadrement splendide. En descendant de la montagne, le long du chemin taillé en zigzag, je m'arrêtai souvent pour voir de nouveaux points de vue, toujours baignés de cette lumière chaude qui donne aux accidents de la nature, des reflets et des tons si magiques.

En rentrant dans la ville, je me dirigeai vers la cathédrale qui est la sœur cadette de tous les grands monuments de ce genre que j'ai vus en Espagne. L'intérieur forme trois vastes nefs d'une aspect sombre et mystérieux. Le maître-autel est un fouillis de fines colonnettes, de ciselures d'un ensemble gracieux. Le chœur est digne de ses rivaux, ce qui n'est pas peu dire.

En sortant de l'église, on entre dans le cloître, remarquable par la finesse et l'élégance des ogives. Les chapiteaux des colonnes sont remplis de figurines en nombre infini. Des fleurs de toute espèce parfument l'intérieur du cloître et forment un contraste charmant avec l'aspect sévère de la vieille basilique. Cette opposition se rencontre encore à la *casa consistorial* où une admirable façade étale ses splendeurs sur un *patio* planté d'orangers.

Sur la place de la Constitution, non loin de la Puerta del Mar, se trouve le palais de la Reine. C'est un vaste bâtiment sans style, sur lequel on a peint à fresque, des moulures, des pilastres, des fenêtres gothiques pour dissimuler la nudité des murailles.

La Bourse fait face au palais qu'elle dépasse de beaucoup au point de vue architectural.

Barcelone est une ville où l'on aimerait vivre ; elle forme le trait d'union entre les mœurs françaises et espagnoles.

Le temps fixé pour mon séjour en Espagne était expiré ; je m'embarquai pour Marseille, le dirai-je, avec un profond sentiment de tristesse. En jetant le regard de l'adieu sur la terre amie que je quittais et que je ne devais peut-être plus revoir, je murmurai ces vers du poète :

Mon doux pays des Espagnes,  
Qui voudrait fuir ton beau ciel,  
Tes cités et tes montagnes,  
Et ton printemps éternel !

Ton air pur qui nous enivre,  
Tes jours moins beaux que tes nuits,  
Tes champs où Dieu voudrait vivre,  
S'il quittait son Paradis !



SECONDE PARTIE.



# COUP D'OEIL

SUR

L'ÉTAT SOCIAL, POLITIQUE ET MATÉRIEL

DE L'ESPAGNE.



L'état réel de l'Espagne est en général peu en harmonie avec l'idée que nous nous en faisons en France et en Belgique. Induits en erreur par des relations incomplètes et très-souvent passionnées, habitués du reste à juger les autres peuples d'après nos mœurs, nos usages et nos préjugés, nous voyons la Péninsule à travers le prisme de notre état social, de nos constitutions, de nos coutumes, et, sans tenir compte de la nature des peuples, et même de cette différence de latitude dont parlait Pascal, nous portons de faux jugements sur les hommes et les choses.

Nous avons payé comme les autres le tribut à ces idées erronées. Un séjour prolongé en Espagne nous a permis de rectifier ce qu'il y avait de peu fondé dans nos appréciations et notre manière de voir. C'est le résultat de nos remarques que nous communiquons à nos lecteurs, heureux si nous pouvons dissiper quelques préjugés sur un peuple intéressant, et attirer quelques sympathies sur un pays que nous aimons depuis que nous avons appris à le connaître.

Un autre but, plus pratique, est d'attirer l'attention sur une contrée vierge d'exploitation régulière, possédant d'immenses richesses de tous genres, et placée dans une situation admirable. L'Espagne paraît avoir fermé, au moins momentanément, l'ère désastreuse de ses révolutions. Son développement pacifique a commencé et se continue d'une manière normale. Heureux seront les ouvriers de la première heure !





**I.****La noblesse, le clergé et le peuple.**

---

L'état social de l'Espagne diffère complètement du nôtre par les éléments même qui le composent. En France et en Belgique, nous avons, ou plutôt nous avons trois classes, et cette distinction, bien qu'effacée de nos codes, subsiste encore plus ou moins dans les relations sociales. Les révolutions de 1789 et de 1830 ont eu pour but de déposséder, au profit de la bourgeoisie, la noblesse et le clergé de leur influence gouvernementale. 1848 a montré un nouvel élément qui, vainqueur un instant, est allé bientôt se précipiter, par une conséquence logique et inévitable, dans les bras d'un seul homme, auquel il a délégué son pouvoir et sa force. Toute notre histoire politique roule sur ces distinctions qui avaient d'ailleurs leur raison d'être dans les éléments constitutifs des deux nations.

Dans la Péninsule, il n'en est pas de même. La noblesse espagnole ne ressemble en rien à ce qu'était autrefois la noblesse française. Le régime féodal commença à décliner dès le *xiv<sup>e</sup>* siècle, et, sous le règne de Charles V, la noblesse était complètement annihilée. Cet empereur enleva aux nobles jusqu'à la prérogative illusoire de se couvrir devant lui. Le pouvoir royal, tout en ne permettant pas à la noblesse de s'occuper des affaires publiques, la comblait de distinctions honorifiques qu'il grevait de redevances à son profit, et tenait ainsi, par des chaînes dorées, tous les grands seigneurs éloignés des centres de résistance où ils auraient pu porter ombrage aux prérogatives de la royauté. Le système constitutionnel actuellement en vigueur, a rendu à l'aristocratie l'importance légitime due à la richesse et aux propriétés territoriales, mais il n'a fait acquérir à la noblesse aucun privilège spécial qui en fasse un obstacle au développement progressif de la nation espagnole, et qui justifie un mouvement contre elle et contre son organisation complètement inoffensive.

La féodalité espagnole n'avait pas eu la même origine que la féodalité française. La principale préoccupation de la nation, pendant le moyen âge, avait été l'expulsion des Maures du sol de la patrie. Ce grand résultat atteint, il n'y avait dans le pays que des vainqueurs, et il manquait donc à l'établissement d'une féodalité quelconque une nationalité, un peuple de vaincus. Le système qui s'est établi en France et en Angleterre, lors de la conquête par les Francs et par Guillaume de Normandie,

n'avait pas d'existence possible en Espagne; la base lui faisait complètement défaut. Le paysan et le noble conservaient la mémoire des grandes choses qu'ils avaient faites ensemble, et le pauvre ne songeait pas à envier des récompenses données au plus vaillant, ou prises par le plus brave, sur un peuple abhorré. Pour ranimer chaque jour les souvenirs de cette époque glorieuse, leur admirable ciel conservait à travers les siècles les monuments de la race maure, et la croix plantée sur tous ces édifices rappelait, aux deux classes confondues, l'orgueil du triomphe et les joies de la conquête.

Le sentiment chrétien, si profondément enraciné en Espagne, et les instincts de race contribuent encore aujourd'hui à confondre les castes et à éviter cet antagonisme si funeste aux intérêts sociaux. Le christianisme, en exaltant l'homme, en remplaçant le principe des sociétés antiques par l'individualisme, a puissamment contribué au résultat que nous constatons dans la société espagnole. En disant que le salut d'un homme était préférable à la conquête d'un empire, la religion chrétienne a rehaussé le pauvre et l'ouvrier aux yeux du grand de la terre; en montrant au puissant ses misères d'homme mortel, elle a tout passé sous son niveau d'égalité religieuse, tout rapproché, et a fait sentir son influence bienfaisante dans les lois, les mœurs et les coutumes.

Le christianisme est venu développer le germe qui existait déjà dans le peuple espagnol. Descendant des Kimris, il ne possède point, ainsi que les Grecs, les Romains et les Germains, le génie synthétique. Il n'est

pas de peuple plus rebelle aux fictions constitutionnelles, et même dans les temps modernes, il ne voit le plus souvent dans les partis que les hommes qui les composent, sans s'inquiéter des idées abstraites que ces chefs de toutes couleurs ont la prétention de défendre. L'individualité est tout.

Ainsi, source commune, peuple de vainqueurs, race qui pousse même à l'excès le penchant à l'individualisme, religion venant développer cet instinct, tout concourt, chez les Espagnols, à rapprocher les castes. La noblesse de la Péninsule diffère seulement du peuple par sa richesse.

Le clergé espagnol s'est rarement mêlé à la politique comme corps distinct et séparé ; il n'a jamais formé une corporation dans l'État. C'est encore une de ces différences qui séparent l'Espagne de la France féodale.

Possesseurs de biens considérables, les moines et le clergé séculier remplissaient le rôle de propriétaires vivant sur leurs domaines, et répandaient autour d'eux l'aisance et le bien-être. Loin d'être impopulaires, ils étaient respectés du paysan dont ils soulageaient les misères et dont ils diminuaient les besoins, d'ailleurs peu nombreux. En dehors des limites du monastère, leur influence était complètement nulle. La richesse pouvait seule les séparer du peuple dont ils étaient sortis, mais cette richesse a entièrement disparu. Les partis ont été d'accord pour prendre les biens des couvents et finalement pour supprimer ces pieux asiles. Comme indemnité,

ils ont donné au clergé une somme à peine suffisante pour assurer son existence. Le plus pauvre des Espagnols n'a rien à envier de ce côté. Est-ce un bien, est-ce un mal que cette suppression radicale? Nous n'avons pas la prétention de décider la question. La main-morte offre certainement des obstacles au développement des sociétés, et elle se trouve en opposition avec les idées économiques modernes; nous ferons cependant remarquer que les ennemis les plus acharnés de ces sortes d'institutions reconnaissent que, pendant un certain temps, elles ont eu leur raison d'être, même au point de vue purement matériel du développement agricole, et qu'en Espagne ce n'est pas la terre qui manque à l'homme, mais les bras et les méthodes intelligentes de culture qui manquent à la terre.

On nous objectera certainement pour réfuter notre manière de voir sur la position que le clergé occupait dans l'organisation politique du pays, le nom terrible de l'Inquisition espagnole. C'est un nom dont on a beaucoup usé et surtout beaucoup abusé, et qui forme, avec la Saint-Barthélemy, le bagage historique de toute une génération du dernier siècle. Mais, grâce à Dieu, ces fantômes ont disparu pour nous, et la vérité se fait jour au milieu de tant de déclamations sentimentales et passionnées. Pour éviter le reproche de partialité, nous laisserons parler M. Alexandre de Laborde : « On veut tou-  
« jours voir, dit-il, dans l'Inquisition, une institution  
« imaginée par des prêtres fanatiques pour persécuter  
« le peuple, on oublie qu'à cette époque toutes les

« classes d'individus étaient également fanatiques, et  
« que les prêtres l'étaient moins que les autres, parce  
« qu'ils étaient plus éclairés; que cette institution  
« adoptée en Espagne, en 1478, devait déplaire au  
« clergé en général, parce qu'elle lui enlevait une partie  
« de ses attributions pour les confier à des moines de  
« Saint-Dominique. L'Inquisition fut une institution pure-  
« ment relative, et un moyen adopté pour opérer plus  
« facilement l'odieuse mesure de l'expulsion des Juifs  
« et des Maures, ou la conversion de ceux qui restaient.  
« On établit alors un tribunal chargé spécialement de  
« veiller à l'exécution de cette loi, mais ce ministère  
« cruel n'avait aucune influence sur les sujets catholi-  
« ques, les artisans, les nobles, et enfin sur tout ce qui  
« composait la nation espagnole. *Inquisitores non possunt*  
« *se intermittere in aliis causis quam in delictis contra*  
« *fidem.* Quelques noms espagnols se trouvèrent sur les  
« listes de l'Inquisition, mais ce fut uniquement à l'époque  
« où les doctrines de Luther et de Calvin embrasaient  
« toute l'Europe, et s'étaient fait aussi des prosélytes en  
« Espagne. Je ne prétends pas excuser ces cruautés,  
« elles furent atroces, mais elles ne furent point nom-  
« breuses et surtout jamais inattendues. L'Espagne  
« sembla prévoir de bonne heure tous les maux que  
« devaient produire des mesures incertaines sur un  
« objet aussi important; elle adopta un plan fixe qu'elle  
« déclara ouvertement, et qui, loin de nuire au pro-  
« grès de sa population, lui fut au contraire favorable,  
« en lui évitant les guerres de religion qui ont désolé  
« l'Allemagne, la France et l'Angleterre. »

L'Inquisition ne fut donc pas un moyen de domination pour le clergé, ce fut une institution politique, ayant un but politique, et qui, dès 1498, fut entièrement soustraite à l'autorité du Chef de l'Église.

Le troisième élément de notre état social, la bourgeoisie, n'existe pas en Espagne, ou, s'il existe, n'est pas encore parvenu à ce degré de puissance qui obligerait de compter avec lui. Sans racines dans le pays, ne possédant ni les richesses de la noblesse, ni l'influence du clergé sur les masses, ni une instruction assez profonde pour prendre en mains le gouvernement de la Péninsule, la classe bourgeoise en est à se développer, à s'organiser, mais ce mouvement n'est guère qu'à son début.



## II.

### **Caractère national de l'Espagnol.**

---

Le caractère national de l'Espagnol offre bien des qualités brillantes et originales, mais qui se révèlent seulement après un examen prolongé. Les luttes si variées et si gigantesques soutenues par ce peuple l'ont peu à peu épuisé et fait descendre du rang élevé qu'il occupait dans le monde, mais elles n'ont pas diminué son énergie virile et sa volonté de fer.

La sensibilité paraît émoussée chez l'Espagnol. La mort lui inspire moins d'horreur qu'aux autres peuples, et il est familiarisé avec ce qui peut en évoquer le souvenir. Mais cette indifférence apparente puise sa source dans un sentiment profondément chrétien, dans une foi



vivé et ardente qui lui montre, au delà de la tombe, les espérances d'une vie meilleure.

Vivo sin vivir en mí,  
Y tan alta vida espero,  
Que muero porque no muero.

Ces paroles de leur sainte Thérèse sont l'expression la plus forte de cette confiance en Dieu, qui est la même à des degrés divers dans toutes les couches de la société espagnole : — *Je vis sans vivre en moi, et j'aspire tant après cette vie sublime, que je meurs parce que je ne puis mourir.*

Ce mépris de la mort est le même partout, sur les champs de bataille, comme dans la vie privée. Le soldat espagnol n'a pas dégénéré de cette antique valeur que ses devanciers ont montrée dans les combats innombrables, soutenus ou livrés par eux dans toutes les parties de l'Europe. L'infanterie espagnole, dont Bossuet célébrait la vaillance dans l'oraison funèbre du prince de Condé, avait une réputation européenne de solidité et de bravoure, et la guerre d'Afrique a fait voir que l'armée actuelle est digne de la réputation de ses devancières.

L'Espagnol est poète. L'aspect de son sol, qui ramène involontairement aux souvenirs bibliques, a déteint sur sa nature déjà rêveuse par elle-même. Il n'est pas rare de le voir s'interrompre tout à coup au milieu d'un raisonnement serré et dogmatique, pour se livrer à ce

démon de l'imagination qui l'emporte dans les sphères idéales.

Mais cette qualité qui donne au caractère national tant de brillant, a, comme toutes les choses humaines, ses inconvénients sérieux. Poussée peut-être à l'excès, elle donne à l'Espagnol du mépris pour les occupations vulgaires. Les détails positifs, pratiques et souvent ennuyeux des affaires lui sont à charge, et il préfère restreindre la somme de ses jouissances matérielles que de se livrer à un travail qui lui répugne.

L'Espagnol a presque toujours une grande noblesse de sentiments qui se transforme en dédain et peut parfois dégénérer en brutalité, si elle est trop vivement froissée. L'étranger est souvent blessé de ce qui lui paraît un manque d'égards et une rudesse insupportable, mais presque toujours il est le seul coupable ; il l'a pris de trop haut avec un homme qui se croit son égal. En traitant l'Espagnol des classes inférieures en *caballero*, on est étonné du fond de grandeur de ces natures rustiques. Sans doute, son recours trop fréquent à la *navaja* est déplorable, mais ses querelles sont presque toujours des accès de colère. Le sang méridional bouillonne dans ses veines, il ne se connaît plus, et c'est alors qu'il commet ces crimes dont les détails sont parfois si repoussants. Mais là plus que partout ailleurs, la classe des condamnés n'est pas une population sans quelques étincelles du droit et de l'honnête. L'application de tous ces systèmes pénitenciers dont le succès, chez d'autres peuples, est problématique, pourrait avoir lieu dans la Péninsule avec quelque espoir de réussite.

Les Espagnols ont le caractère très-réservé. Ils n'accueillent l'étranger qu'avec défiance et froideur, mais dès qu'ils ont pu l'étudier, ils sont pleins de prévenance et de délicatesse, quand on a su leur plaire et les captiver.

Si, des qualités morales, nous passons aux qualités intellectuelles, nous dirons que la plupart des Espagnols ont une remarquable justesse dans le jugement, un esprit pénétrant, méditatif, et de grandes dispositions naturelles.

Il faut bien dire une vérité reconnue par tous les Espagnols éclairés. La Péninsule agitée tant de fois et de manières si diverses, n'a pu se tenir au courant du progrès scientifique moderne. Un mouvement de régénération s'opère aussi de ce côté. Nous avons eu occasion de voir une jeunesse remplie de dévouement, de zèle et d'intelligence, passer les Pyrénées, pour aller puiser dans les universités de Belgique et dans les facultés de France, cette science comparée, qui seule forme les hommes vraiment supérieurs. L'Espagne suit les progrès de ces nobles enfants avec amour ; le génie ne rencontre aucune de ces résistances qui l'arrêtent à chaque pas dans nos sociétés égoïstes ; les hommes distingués de la Péninsule ouvrent avec empressement leurs rangs à ces nouvelles étoiles, et la presse chante leurs succès à l'étranger, en jetant leurs noms à tous les vents de la publicité, et en proclamant, avec un bonheur et un orgueil touchants, que c'est un compatriote, *nuestro compatriota*, un fils de la vieille Espagne.

Le caractère du peuple espagnol, ses sentiments, sont marqués au coin de l'originalité. Que de fois, dans nos longues pérégrinations, n'avons-nous pas été à même d'admirer dans le langage des plus humbles paysans, des comparaisons délicates, des dictons et des proverbes pleins d'esprit et de vérité, des anecdotes amusantes, des chants pleins de grandeur lorsqu'ils ont pour sujet la patrie et la religion, des chants d'amour remplis de pensées fines et qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer dans de pareilles bouches.

Toutes les grandes qualités du peuple espagnol, comprimées par les fautes du pouvoir politique, annihilées par l'incurie des anciens gouvernants, se sont repliées sur elles-mêmes, l'étranger n'a vu que l'enveloppe et à cru l'Espagne dégradée et déchue parce qu'elle avait perdu à l'extérieur tout son prestige et sa grandeur ; mais il n'en était rien, la virilité de l'Espagne s'était réfugiée dans les provinces, le caractère espagnol, avait conservé toute sa robuste et vivace moralité, toute son énergie primitive, — c'est pour cela que la Péninsule étonna le monde, lors de l'apparition de jours meilleurs. L'Espagne se réveille, disait-on. L'Espagne n'avait jamais été endormie, seulement les conditions politiques s'étaient modifiées, le voile qui couvrait, aux yeux de l'étranger, le caractère espagnol s'était déchiré.

---

### III.

**Richesses minérales de l'Espagne. — Voies de communication. — Les chemins de fer. — Leur influence. — Les canaux.**

---

La vie et la grandeur des peuples se mesurent plus, dans notre siècle, par leur développement industriel que par leur vie morale et leur grandeur intellectuelle. Toute l'activité humaine semble s'être portée sur l'exploitation des richesses matérielles, et les peuples les plus avancés dans la voie industrielle et commerciale paraissent les plus grands aux yeux des générations modernes.

Nous ne contesterons pas ce qu'il y a de grandeur dans ces mouvements d'affaires, dans ces usines haletantes qui livrent tous les jours à la circulation des milliers de tonnes de marchandises, dans ces fabriques de tous genres, dans ces exploitations souterraines où l'homme, aux prises avec les forces brutes de la nature, parvient à les vaincre par son intelli-

gence et son génie. Mais toute la destinée humaine n'est pas dans le progrès matériel. Un peuple qui n'envisage que ce côté, qui en fait le but de ses aspirations uniques et subordonne à la morale utilitaire toute sa ligne de conduite, est sur la pente de la décadence, et nous félicitons l'Espagne de ne pas en être arrivée là. Même en se plaçant à un point de vue tout matériel, la Péninsule est-elle aussi arriérée que certains publicistes veulent bien le dire? On reconnaît que le peuple espagnol a eu de grandes destinées (il eût été difficile de le nier en présence de l'histoire); on accorde même qu'il a encore des qualités; mais là s'arrête la limite des concessions, et on lui dénie toute aptitude pour l'industrie et le commerce. Canaux, chemins de fer, exploitation de mines, usines, il n'a rien, dit-on, et ne peut rien produire. La suite de ce travail répondra à ces assertions peu bienveillantes et cependant très-répandues. Pour le moment nous nous contenterons d'examiner le changement opéré dans la situation économique de l'Espagne par le réseau de ses chemins de fer.

L'Espagne, après un demi-siècle de guerres, de dissensions continuelles, voyait sa population amoindrie, sa position dans l'Europe annihilée, ses champs dévastés et déserts, ses voies de communication détruites; le commerce était dans une stagnation complète. Ce noble peuple usait toutes ses forces vives dans des luttes stériles, au lieu de laisser de côté ces questions dynastiques qui ont fait leur temps, de se ranger sous le drapeau de la patrie, de se réunir autour de cette jeune reine qui seule pouvait apaiser les discordes et donner à

l'Espagne paix et oubli. Les Espagnols ont enfin compris cette vérité, et les progrès qu'ils ont faits dans la voie du développement matériel sont énormes.

L'absence complète de voies de communication paralysait tout essor du commerce et de l'industrie. La nation revenue à elle-même, voulut sortir de cet état de torpeur : la création des chemins de fer vint lui en ouvrir les moyens.—La régénération matérielle de l'Espagne date de la loi du 13 juin 1855, dans laquelle les Cortès posèrent les bases de ce vaste rayonnement de voies ferrées qui, partant de Madrid, sillonnent toute la Péninsule et donnent à la production les moyens de naître et de se développer.

La pensée-mère des Cortès était de réunir les principaux ports de l'Océan et de la Méditerranée à la capitale du royaume, de permettre aux productions inexploitées du centre d'arriver à la circonférence et de donner à l'activité des ports un nouveau marché, celui de l'intérieur, jusque-là complètement inabordable par suite du défaut absolu de transports. La nation se mit à l'œuvre. En 1855, la Péninsule possédait 143 kilomètres de chemins de fer ; au moment où nous écrivons, 4,444 kilomètres sont en exploitation. Ce chiffre est certes bien remarquable, surtout si l'on tient compte des difficultés presque insurmontables que présente la traversée de ces montagnes, de ces *sierras* gigantesques qui coupent l'Espagne dans toutes les directions.

Les lignes de fer réunissent maintenant Madrid à la Méditerranée par la voie d'Alicante qui, se bifurquant en trois parties, vient aboutir aux ports de Valence, d'Ali-

cante et de Carthagène. Vers le sud, elle projette un embranchement sur Tolède. Une autre voie ferrée, partant de la ligne d'Alicante à Alcazar, se dirige vers Cordoue; là, nouvelle bifurcation, l'une des branches passe à Séville et aboutit au port si important de Cadix, l'autre à Malaga.

A l'ouest, la ligne de *Ciudad-Réal* à Badajoz, se dirige vers la frontière portugaise et reliera Madrid à Lisbonne.

Au nord, la ligne *del Norte* se relie à Bayonne, à la ligne du Midi français, et met en communication Madrid avec la capitale de la France. Cette voie se bifurque à Palencia, une branche se dirige sur Santander, et l'autre court vers la Corogne pour vivifier la Gallice, intéressante à plus d'un titre, mais que sa position particulière, par rapport au reste de l'Espagne, semblait devoir isoler de ce mouvement régénérateur.

La ligne de Sarragosse réunit Barcelone à Madrid, projette un embranchement sur Pampelune et met la capitale de la Catalogne en communication avec les ports que l'Espagne possède sur le golfe de Gascogne.

De Barcelone, la ligne espagnole vient tendre la main à la voie française de Perpignan.

Telles sont les artères principales de la circulation en Espagne. A ces lignes bien conçues, viennent se joindre des lignes accessoires, suivant les besoins qui se produisent.

Les Cortès ont parfaitement compris que les chemins de fer étaient l'avenir de la Péninsule; c'est pour ainsi dire la seule voie de communication qui soit possible. Certains pays, plus favorisés sous ce rapport, peuvent



ajouter à leur réseau de chemins de fer, les avantages de la navigation fluviale, mais en Espagne, tous les efforts pour doter le pays de ces voies de communication, ont presque toujours complètement échoué. Les projets n'ont cependant pas manqué. Le comte de Cabarrus, fondateur de la Banque de Saint-Charles et ministre des Finances, proposait déjà, en 1792, un système complet de navigation intérieure (1).

L'Ebre, qui reçoit l'Eya, l'Aragon, le Gallego, la Cinca et la Seyre, devait être, d'après lui, canalisé et servir à la navigation du Nord.

Le Tage, qui sort des Sierras de Cuenca et se grossit du Jarama, du Tajuña, du Manzanarès, de l'Henarès et du Lozoya, devait établir les communications avec le Portugal.

Le Duero, qui reçoit les eaux des montagnes de Léon, ainsi que celles des monts Oca et du Guadarrama, lui paraissait convenir mieux que tout autre à la navigation intérieure.

Le Guadiana était destiné à donner à la Nouvelle-Castille et à l'Estramadure, un port sur l'Océan par Uyamonte.

Le Guadalquivir, l'antique Bétis, devait communiquer avec la Manche par le Genil, le Mayana, le Garizar.

(1) Le comte de Cabarrus, un des ministres les plus éclairés que l'Espagne ait eus, avait déjà proposé au roi Charles, dès 1789, des mesures propres à relever le crédit de la Péninsule. Des difficultés de tout genre s'opposèrent à la réalisation de ses vues. Il mourut en 1810. Sa fille Thérésia épousa le prince de Chimay, qui appartenait déjà à l'Espagne par son titre de Grandesse de première classe.

Le comte de Cabarrus ne se bornait pas là, il voulait opérer la réunion du Duero et du Tage dans les *llanuras* de Baraona, par le moyen de l'Hénarès, et celle du Duero avec l'Ebre, par les rivières intermédiaires de la Rioja. Il proposait d'établir une navigation intérieure de Valence à Séville, par la jonction du Jucar au Guadiana, et du Guadiana au Guadalquivir : ces projets étaient immenses et dénotaient un puissant coup d'œil, mais malheureusement l'expérience est venu démontrer qu'ils étaient irréalisables ou à peu près.

Les difficultés naissent de la configuration singulière de l'Espagne. L'intérieur de la Péninsule est un plateau très-élevé au-dessus du niveau de la mer. Les plaines de la Castille paraissent avoir une élévation moyenne de six cents mètres, c'est-à-dire une hauteur semblable à celle du plateau de l'Auvergne. Cette configuration singulière, remarquée par M. de Humboldt, explique l'aridité du sol dans l'intérieur des Castilles, la force de l'évaporation, le manque de rivières, et la différence de température avec d'autres contrées placées sous la même latitude.

Madrid a une élévation moyenne de six cent trois mètres au-dessus du niveau de la mer, par conséquent cette ville est quinze fois plus élevée que Paris, ce qui explique le froid que l'on éprouve parfois dans la capitale de l'Espagne. Le manque d'eau, les crues subites, le déboisement des montagnes et des plaines, s'opposent jusqu'à nouvel ordre à la réussite des canaux. En été, les fleuves espagnols sont presque sans eau, et toutes les mauvaises plaisanteries que l'on a faites sur le Manza-

narès, peuvent s'appliquer aux autres fleuves espagnols. La chaleur et l'élévation du sol, le manque de pluie pendant des mois entiers, tout se réunit pour occasionner une évaporation et par conséquent une sécheresse des plus désastreuses.

Les Espagnols, ne pouvant faire des canaux, devraient employer les eaux peu abondantes dont ils disposent, à l'arrosage des terres. Le sol de la Péninsule est d'une très-grande fertilité ; avec des irrigations bien ménagées, il produirait énormément, et le phénomène de la Huerta de Valence pourrait se reproduire sur un grand nombre de points du pays.

Les chemins de fer, en sillonnant l'Espagne, vont permettre l'exploitation de ces richesses qui font de la Péninsule un des pays les plus favorisés de l'Europe. Sans parler des mines d'or et d'argent qui furent exploitées par les Carthaginois et les Romains, on trouve des mines de houille près d'Avila, dans les Asturies, dans l'Aragon, dans la Catalogne. Les bassins houillers de San-Juan Abadesas, des Asturies, de Belmez, de Baruello sont déjà bien connus dans le monde industriel.

La Biscaye a des minerais de fer très-riches. Il en est de même de la Catalogne, de la Navarre et du royaume de Grenade.

Les mines de plomb abondent en Catalogne, en Aragon. Nous ne citerons que les mines de Linarès, au centre du royaume de Jaen, d'une richesse extraordinaire.

Les mines de cuivre sont assez nombreuses. Les mines d'antimoine de Santa-Cruz de Mudela, au pied de la

Sierra-Morena, les mines de mercure de la Manche et du royaume de Valence, notamment celles d'Almaden, sont aussi très-renommées.

L'alun se trouve dans le royaume d'Aragon. La calamine en Aragon et dans la Manche, à Linarès et à Alcazar.

Les marbres sont superbes et très-variés, les mines de sel gemme très-abondantes.

Aux richesses minérales viennent se joindre les produits du sol. Avant la création des chemins de fer, le vin, qui est très-abondant en Espagne, ne pouvait être conservé, faute d'ustensiles pour le mettre ; l'exportation rencontrait de très-grandes difficultés, à cause du prix énorme des transports. Les blés espagnols peuvent aussi fournir une branche d'exportation fort importante ; ils sont pleins et savoureux et ne donnent qu'une très-faible perte à la mouture.

Les oliviers abondent dans toute l'Espagne, et quand les habitants de la Péninsule auront renoncé à leur mode de fabrication qui est essentiellement vicieux, ils pourront fournir à la consommation des pays voisins, des quantités considérables d'huile excellente.

Toutes ces richesses restaient en quelque sorte inexploitées, faute de débouchés, et nous avons entendu dire que la récolte des vins de l'année précédente, était souvent répandue pour pouvoir mettre les produits de l'année nouvelle dans ces fameuses outres que Don Quichotte, heureusement, n'a pas toutes pourfendues.

Les richesses existent donc, et les chemins de fer, au lieu de venir en aide à la production, comme dans

d'autres pays, auront ce résultat plus particulier à l'Espagne, de créer la production. C'est ce qui fait la faiblesse apparente des actions de ces chemins qui sont pourtant dans d'excellentes conditions d'avenir. La production ne se crée pas en un jour et le trafic doit s'en ressentir, mais l'impulsion une fois donnée, elle ne s'arrêtera pas et suivra une progression régulière et constante, car la Péninsule a dans son sein des trésors cent fois plus précieux que ceux qu'elle allait arracher autrefois aux mines du Pérou et du Mexique.


L'immense avantage des chemins de fer sera de surexciter l'intérêt privé et de provoquer l'énergie de la nation. Le producteur pourra écouler ses produits, en recevoir d'autres à bon marché, et le bien-être matériel pénétrera peu à peu dans toutes les couches de la société espagnole. L'intérêt privé est souvent plus clairvoyant que le zèle du bien, et il sait arriver à son but à travers tous les obstacles. C'est en l'écoutant que le gouvernement espagnol, animé d'un zèle auquel il faut rendre toute justice, fera taire les théories abstraites pour se diriger d'après les faits, la plus solide base de toute l'économie politique. L'Espagne doit éviter l'écueil des gouvernements qui veulent tout réglementer et tuent ainsi toute initiative individuelle. La multiplicité des lois est mauvaise en soi. Ne voyant qu'un côté des choses, suivant les idées et les préjugés du temps, les législateurs oublient souvent les principes économiques, pour ne voir que le mal à réparer ou à prévenir, et protègent souvent des branches d'industrie ou des institutions surannées, au grand détriment d'autres branches

dont le développement eût été plus utile au bien-être général et à l'accroissement de la richesse publique.

L'intérêt privé, en se développant par suite de l'impulsion des chemins de fer, abolira deux institutions nuisibles à la prospérité de l'Espagne, les *majorats* et les privilèges de la *Mesta*. L'établissement des voies ferrées aura ainsi des conséquences non-seulement matérielles, mais politiques très-précieuses. L'intérêt privé tendra à la division des propriétés, parce que les propriétés partagées se cultivent mieux et rapportent davantage ; il voudra, comme conséquence, l'abolition des *Mayorazgos*, cette institution dont on voit parfaitement tous les inconvénients, mais dont on ne peut guère apprécier les avantages, pas même pour ceux qui les ont, surtout en Espagne. En Angleterre, la production manufacturière poussée à l'excès, a permis de maintenir cette institution, parce que l'industrie exige un nombre énorme de bras, en permettant à toutes les intelligences de s'ouvrir une carrière fructueuse, mais en Espagne il n'en est pas de même : le peuple espagnol est un peuple agricole et rien ne fait prévoir un mouvement industriel aussi considérable à beaucoup près qu'en Angleterre, qui est, du reste, un pays d'exception sous ce rapport. Cette disparition des majorats peut être préparée, car le nombre de terres à cultiver est considérable, et permettra longtemps encore à l'activité nationale de s'exercer, sans atteindre ces terres de main-morte.

A mesure que la propriété sera mieux assise et plus divisée, l'intérêt privé fera encore disparaître les derniers vestiges de la *Mesta*, cette plaie de l'agriculture

espagnole. La Mesta est le nom que l'on donne à la corporation des propriétaires de troupeaux errants. Cette institution, très-ancienne, a des lois et des ordonnances particulières intitulées : *Leyes y ordenanzas de la Mesta*. Ces lois défendent le défrichement des pâturages qui servent aux troupeaux errants, taxent les indemnités à payer, sans tenir compte ni du temps, ni des circonstances, empêchent le propriétaire de changer de fermier quand bon lui semble, s'opposent à la clôture des terres, enfin réduisent à rien la propriété du sol en faveur de quelques privilégiés. Cette corporation, qui a eu sa raison d'être, doit disparaître devant les nécessités modernes et le tort immense qu'elle cause à l'agriculture espagnole.



## IV.

**Avenir de l'Espagne au point de vue religieux et moral. — Sa position spéciale la place en dehors des agitations du continent.**

---

L'Espagne est admirablement placée pour se tenir en dehors des agitations du continent, pour cicatriser toutes ses blessures passées et pour redevenir, dans un temps donné, une puissance de premier ordre. Au lieu d'envoyer ses enfants sur les champs de bataille de Crimée et d'Italie, elle peut se tenir à l'écart de ces mouvements qui travaillent les autres peuples de l'Europe et employer toutes ses forces au développement agricole et industriel de son territoire.

Mais sa prospérité actuelle aura des bases plus solides que sa renommée ancienne. Ses possessions lointaines avaient absorbé l'élite de sa population, tari la source des revenus indigènes, écrasé l'agriculture sous le poids des charges exorbitantes d'un état de guerre presque



continuel ; les galions d'Amérique ne pouvaient suffire aux exigences d'une situation aussi compliquée. D'un autre côté, la plupart des nations qui se trouvaient sous la domination de l'Espagne, surtout les Pays-Bas et l'Italie, n'avaient pas ces préjugés contre le commerce que le temps n'a pas encore fait disparaître complètement dans la Péninsule, et se vengeaient de leur dépendance en soutirant les richesses de la mère patrie. Il arrivait ce phénomène que l'Espagne fournissait toutes les matières premières à ses peuples tributaires, pour recevoir d'eux, à des prix quadruplés, les mêmes objets manufacturés. On conçoit la perte immense que subissait ainsi chaque jour la nation espagnole, puisque, pour *un* qu'elle payait en nature, elle devait fournir *trois* en numéraire. C'était donc une perte sèche de trois cents pour cent. Aussi longtemps que le courant d'or qui venait d'Amérique ne fût pas entravé dans sa marche, et pût arriver dans les ports de l'Espagne, cette situation anormale fut déguisée sous l'éclat éblouissant de ce Pactole, et cette infériorité réelle ne fut guère devinée que par les esprits attentifs. Mais lorsque survint la guerre d'Amérique, lorsque les Hollandais, les Anglais tentèrent la fortune des mers et détournèrent à leur profit ce qui, jusqu'alors, avait fait la grandeur et le prestige de la Péninsule, l'opulence factice de l'Espagne disparut et la plupart des historiens datèrent de cette époque la décadence de la monarchie.

Il n'en était rien cependant. L'Espagne était toujours la même, ses richesses inexploitées existaient toujours, le génie de ses peuples n'avait pas changé, seulement

ses ports ne servaient plus d'entrepôts au commerce des deux mondes, et ce qui paraissait devoir entraîner la ruine complète de l'Espagne, était le premier pas vers un régime meilleur. La Péninsule sortait d'un état d'atonie qui l'aurait conduite à la mort, et la Providence la réveillait assez à temps pour qu'elle pût suivre la voie du progrès moderne et qu'elle ne demeurât pas trop en arrière des nations voisines. Le royaume restait ce qu'il était, seulement cette poussière dorée qui semblait couvrir tout le sol de l'Espagne, avait disparu sous le vent de l'adversité.

Si nous examinons, avec Bossuet, ce long enchaînement de causes particulières qui font et défont les empires, si nous nous souvenons surtout que Dieu tient, du plus haut des cieux, les rênes de tous les royaumes et prépare les effets dans les causes les plus éloignées, nous ne pouvons voir dans l'affaiblissement de l'Espagne qu'une crise passagère et momentanée. Peut-être, dans les profonds desseins de la Providence, les malheurs qu'elle a subis n'ont-ils eu d'autre but que de l'enlever au scepticisme du progrès moderne. Peut-être cette noble terre, qui a conservé la foi ardente et vive, est-elle destinée à nous montrer une autre face du progrès, le progrès s'appuyant sur la religion au lieu de lui être hostile, comme dans la plupart de nos civilisations. L'Espagne viendra alors en aide, avec toute sa puissance de nation, à ce mouvement régénérateur dont nous saluons l'aurore avec reconnaissance, qui ramène dans les voies du christianisme tant d'âmes égarées, inquiètes, et fait sortir de notre sol labouré par les révolutions,

toute une génération de nobles cœurs qui ne se laissent pas décourager par les railleries du présent, et portent haut et ferme, malgré les blessures que leur fait le monde, les sacrifices qu'ils doivent faire à une cause vénérée, le drapeau de leur foi et de leurs espérances. L'Espagne montrera un jour la puissance d'une civilisation catholique, et quels progrès peut faire un peuple dans la voie de tous les développements, lorsqu'il a pris soin d'éloigner de sa route le champ stérile des discussions religieuses.

Si l'Espagne, comme nous l'avons dit plus haut, doit se tenir en dehors des agitations du continent, pour conserver cette sécurité si utile à son développement et cette quiétude indispensable à une rénovation industrielle naissante, il est nécessaire que la Péninsule soit alliée ou du moins en rapport de bon voisinage avec la France.

Sans doute, les souvenirs de la guerre de l'Indépendance peuvent jeter quelque froideur dans les relations réciproques, mais ces vieilles rancunes ne sont plus de mise aujourd'hui, et la morale utilitaire domine les relations des puissances. Nous voyons les points de rapprochement très-nombreux entre la France et l'Espagne, nous n'envisageons aucune situation dans laquelle leurs intérêts soient entièrement distincts.

La ligne de conduite la plus avantageuse à suivre actuellement par l'Espagne, est de rester neutre au milieu des puissances qui se disputent la suprématie dans les affaires de l'Europe. Elle trouve dans la neutralité, sécurité pour son commerce, pour sa marine,

pour ses colonies, et s'enrichit de tout ce que les autres nations perdent au milieu de leurs luttes stériles. Mais cette abstention doit rester amicale, surtout vis-à-vis de sa voisine. Les frontières des deux pays sont parfaitement déterminées, et ceux qui prêtent à la France le désir de s'emparer des limites de l'Ebre, font abstraction complète du principe des nationalités qui tend à s'introduire dans le droit public, et, en outre, ils supposent dans ceux qui président aux destinées de l'Empire, bien peu de prévoyance politique et un mépris complet des enseignements de l'histoire. La France a un grand intérêt, dans ses guerres européennes, à avoir, sur ses frontières du Midi, un allié sûr, un boulevard inexpugnable, pour pouvoir concentrer toutes ses forces aux frontières du Nord et de l'Est. Et quand viendra ce grand choc de populations slaves contre les races néo-latines, mouvement que les prophètes modernes nous annoncent, l'Espagne se trouvera encore à côté de la France pour repousser cette nouvelle invasion des barbares.

Les deux voisines, à un point de vue plus matériel, trouvent dans leurs bonnes relations un marché réciproque d'une grande importance. Du reste, l'accord avec une puissance étrangère n'oblige pas de suivre partout et toujours la même politique. On peut être allié fidèle, vivre en bon voisinage, se rendre de mutuels services et, sur certains points, rester séparés et poursuivre des buts différents.



## V.

**Lois et procédure. — Loi hypothécaire. — Réforme de la procédure. — Professions libérales en Espagne.**

---

Les Romains, lors de la conquête de la Péninsule, y implantèrent leur législation. Le Goth vint ensuite et, tout en suivant ses coutumes particulières, laissa aux régnicoles leurs lois et leurs usages. La loi gothique, *el fuero juzgo*, est encore suivie dans quelques matières spéciales. Enfin, les diverses provinces de l'Espagne eurent, comme les provinces françaises de droit coutumier et de droit écrit, leurs législations particulières.

Le premier essai de codification fut tenté par Alphonse le Législateur, vers la fin du xiii<sup>e</sup> siècle. Ce code, mélange de lois romaines, gothiques et canoniques, s'appelle *Ley de los siete partidas*.

Ferdinand et Isabelle promulguèrent à Toro les fameuses lois que l'on nomme *leyes torices*, et qui sont autant politiques que civiles.

*La Recopilation*, autre recueil qui a force de loi, est un assemblage des diverses ordonnances des rois d'Espagne.

Les Cortès ont mis la première main à la réforme de cette législation qui ne pouvait plus, dans ses principales parties, s'appliquer aux besoins modernes. Une des lois les plus importantes portées dans ces derniers temps, sans parler des lois politiques, est certainement la loi hypothécaire, qui est venu donner à la propriété la fixité qui lui manquait, et constituer une des bases les plus fermes de la régénération économique de la Péninsule. Le régime hypothécaire de l'Espagne était mixte, il combinait le système germanique de la publicité absolue et de la spécialité rigoureuse avec les hypothèques générales et légales. Les lois espagnoles exigeaient la tradition, à l'imitation des lois romaines, pour la transmission de la propriété. La nouvelle loi consacre la publicité et la spécialité de l'hypothèque, seulement le titre est simplement inscrit. Nous ajouterons que le rapport fait à l'occasion du vote de cette loi est un véritable chef-d'œuvre juridique.

Une autre réforme importante est celle de la procédure. C'est une terrible besogne sans doute, puisque le code français, avec ses formules expéditives, éternise encore les procès. En Espagne, la compétence n'est pas bien déterminée, à cause du nombre considérable des tribunaux d'exception. La procédure laisse aussi énormément à désirer. C'est là un mal sérieux que les Cortès doivent examiner avec soin pour le guérir au plus tôt. Sans doute, elles rencontreront des résistances, mais les

voix intéressées et routinières ne pourront guère se faire entendre au milieu de la satisfaction causée par cette mesure dans tous les rangs de la société espagnole. Il s'agit d'oser, le sentiment public est avec les novateurs.

Les Cortès ont déjà mis la main à l'œuvre en réformant une institution qui ne jouit pas en Espagne de l'influence et de la considération légitime que cette classe de fonctionnaires a acquise parmi nous. Nous voulons parler du notariat. La loi a voulu relever ces fonctions si importantes à tous les points de vue. Les hommes de loi sont mis, par la plupart des Espagnols, sur la même ligne que nos anciens procureurs féodaux et sont entourés d'aussi peu de considération. Le Code espagnol a mis aux mains des *escribanos* beaucoup trop d'attributions. Le plaideur est pour ainsi dire livré sans garantie à ces individus qui, souvent peu fortunés, ne se font pas faute d'abuser de leur position et de tondre jusqu'à la peau le malheureux qui tombe entre leurs mains. Sans doute, il faut faire la part de l'exagération, mais les plaintes que nous avons entendues étaient tellement générales, que certainement elles doivent reposer sur une base réelle. La position sociale des *escribanos* est loin d'égaliser celle qu'occupent chez nous les avocats et les notaires. Certaines échoppes d'écrivains publics à Paris sont plus décentes que plusieurs *escribanias* que nous avons vues dans certaines villes. Une chambre de quatre pieds carrés, souvent non pavée, renferme les archives des familles et est à la fois la salle d'étude et de réception de l'*escribano*. Nous devons faire remarquer que si certains *escribanos* représentent parfaitement

le type de l'ancien procureur, nous en avons connu personnellement de très-instruits et de très-dignes, surtout à Madrid.

Les autres professions libérales ne sont pas mises sur un pied plus élevé par les habitants de la Péninsule. Les médecins sont très-nombreux en Espagne et, à l'exception des sommités, ils sont généralement peu considérés. De basse extraction pour la plupart, les étudiants en médecine courent d'universités en universités et vivent dans un milieu déplorable. Anciennement, et parfois encore aujourd'hui, les étudiants ne se faisaient pas faute de demander l'aumône et de se mettre au service d'un maître comme domestique pour pouvoir continuer leurs études. Sans doute, il y a quelque chose d'admirable dans cette volonté qui marche vers le but à travers la boue du chemin; mais l'exception admissible pour une âme fortement trempée et qui se sent appelée à une carrière plus relevée que sa position présente, ne peut devenir la règle. Ces écoliers vagabonds n'ont pas la tranquillité nécessaire pour acquérir une science approfondie, et cette espèce de dégradation morale dans laquelle ils ont passé leur jeunesse, influe d'une manière pernicieuse sur leur caractère et leur considération.



## VI.

**Noblesse. — Grandesse. — Titres de Castille. —  
Ordres. — Prérogatives de la noblesse.**

---

Nous avons dit que la noblesse espagnole n'avait dû qu'à son épée ses titres de noblesse et ses possessions territoriales. La guerre donc a seul produit la noblesse en Espagne, et ainsi s'explique le mépris de la plupart des habitants de la Péninsule pour le commerce ou même pour les professions libérales, honorées et respectées partout ailleurs. Une famille noble espagnole rougirait de devoir son illustration au commerce ou aux arts industriels, et les Médicis ne seraient pas avoués en Espagne.

La noblesse se divise en deux classes : les *grands* et les *titres de Castille*. Les grands se divisaient anciennement en trois catégories : le grand de première classe se couvrait toujours devant le Roi ; celui de la seconde,

immédiatement après lui avoir été présenté; celui de la troisième, après lui avoir parlé et s'être retiré au milieu des autres grands d'Espagne. C'était à peu près leur seule prérogative.

A chaque transmission de titres, les nobles espagnols payent les droits *de medias annatas* et *de lanzas*, qui sont assez considérables. Les grands cherchent souvent à réunir plusieurs titres de grandesse sur la même tête. Les *titres de Castille* sont transmissibles par les filles aînées à défaut de mâles. La grandesse donne droit au titre *d'excellence*; les titres de Castille, à la qualification de *seigneurie, usia*.

Les rois d'Espagne ont eu l'habile politique d'éloigner les grands seigneurs espagnols de leurs terres pour les attirer à la Cour. Les nobles sont loin d'avoir conservé dans les provinces l'influence qu'auraient dû leur donner leurs possessions territoriales. Certains seigneurs sont tellement riches qu'ils ignorent l'étendue de leurs domaines. Leurs propriétés sont administrées par des intendants souvent peu capables, ne se donnant nul souci pour augmenter les revenus de leur maître, qui reste ainsi dans une pauvreté relative. D'autres laissent envahir leurs terrains par les *comuneros*, avec des redevances illusoires, qui disparaissent peu à peu sous l'incurie et la négligence; et les habitants des communes qui ont joui pendant longtemps de ces propriétés, sans être inquiétés, se soulèvent lorsque la revendication s'opère. Il ne faut pas chercher d'autres causes aux insurrections de Loja, etc., dont le parti démagogique a fait tant de bruit.

L'Espagne a divers Ordres de chevalerie , dont le plus envié est celui de la *Toison d'Or*. Cet ordre est donné seulement aux souverains régnants ou à ceux qui ont rendu des services exceptionnels au gouvernement. Le droit de créer les chevaliers de cet Ordre est disputé aux Bourbons d'Espagne par la Maison d'Autriche.

L'Ordre de Charles III fut fondé en 1771. Le ruban a trois raies égales, deux bleues et une blanche dans le milieu.

L'Ordre d'Isabelle la Catholique a le ruban bleu.

Quatre Ordres militaires existent encore en Espagne et sont même très-recherchés. Ce sont : *Calatrava, Santiago, Alcantara, Montesa*.

L'Ordre de Calatrava est le plus ancien. Il remonte à la seconde partie du XII<sup>e</sup> siècle. Un roi de Castille désespérant de défendre Calatrava contre les Maures, la donna aux moines de Citeaux, avec charge de pourvoir à la sûreté de la ville; il se forma dès lors une espèce de milice, moitié religieuse, moitié guerrière, qui subsista jusqu'aujourd'hui, tout en subissant d'importantes modifications qui réduisent cet Ordre à une simple distinction honorifique.

L'Ordre de Santiago ou de Saint-Jacques se forma dans le but de défendre les pèlerins qui se rendaient à Compostelle, en Galice, pour visiter le tombeau de saint Jacques.

L'Ordre d'Alcantara n'est qu'un démembrement de l'Ordre de Calatrava.

Celui de Montesa fut fondé après la destruction de l'Ordre des Templiers.

Les profès, dans ces différents Ordres, portent la croix, brodée en soie, sur le côté gauche de l'habit.

La croix de Calatrava est rouge et a huit pans. Celle d'Alcantara est la même que la croix de Calatrava, mais elle est en soie verte. La croix de Santiago est également rouge, et la branche d'en bas est allongée en forme d'épée. Celle de Montera est rouge, longue et simple.

On n'entre dans ces Ordres qu'après des épreuves assez compliquées.

Du reste, ces Ordres militaires ont perdu depuis longtemps leur importance politique : Ferdinand et Isabelle, inquiets des progrès de ces corporations militaires, pour en détruire le danger, s'en arrogèrent la grande maîtrise, système très-bon, paraît-il, puisqu'il a été suivi dans les temps modernes.

La puissance de la noblesse diminua sous Charles-Quint, qui lui enleva même la prérogative illusoire de se couvrir devant lui, par un expédient peu digne de la majesté royale. Lors de son couronnement, à Aix-la-Chapelle, il demanda et obtint des grands d'Espagne présents à la cérémonie, de rester découverts pour ne pas mécontenter les seigneurs d'Allemagne qui n'avaient pas ce privilège. Après le sacre, Charles refusa de donner ce qu'il avait promis, et, pour affaiblir de plus en plus l'influence de la grandesse, il créa de nouveaux grands choisis parmi les meilleurs familles de ses divers États. C'est de là que date la grandesse de certaines maisons françaises et belges, des Croy, des d'Havré, des Chimay, etc.

Quelquefois le Roi, pour récompenser la loyauté et la

fidélité d'une ville, lui octroie un titre qu'elle conserve avec un soin jaloux et comme une précieuse preuve de noblesse. Madrid est *imperial y coronada, muy noble y muy leal, muy heroica*, ville impériale et couronnée, très-noble, très-fidèle, très-héroïque; Bilbao est *invicta, muy noble et muy leal*, invincible; Séville est *nobilisima, muy illustra, leal, muy antigua y siempre magnifica*, etc.

Comme nous l'avons dit, la noblesse n'a pas d'influence en Espagne comme corps politique. Un vingtième au moins de la population est noble ou réclame la noblesse; cette grande foule ne peut être dangereuse comme corporation distincte et séparée.

Le titre de prince est rare en Espagne, et rigoureusement il ne peut s'appliquer qu'à l'héritier royal, au prince des Asturies. Le titre de baron est aussi assez peu répandu.



## VII.

**Population. — Naissances. — Mariages. — Décès. —  
Détails de statistique.**

---

La population de l'Espagne, d'après le recensement de 1860, se monte à 45,673,484 âmes.

Le mouvement des naissances et des décès donne, en faveur des naissances, un excédant de 444,000, de sorte que la population s'augmente régulièrement de près d'un million et demi dans une période décennale. D'après le recensement fait la dernière année du règne de Charles III, en 1788, la population de l'Espagne était, en chiffres ronds, de 10 millions. La progression aurait donc été à peu près constante et s'éloignerait peu des résultats statistiques de l'année 1860.

L'Espagne, d'une étendue égale aux deux tiers de la France, n'eut jamais une population aussi dense que celle de sa voisine. Diverses causes contribuèrent à la dépopulation de la Péninsule. La principale fut l'irruption des Maures et les sept siècles de combats qui s'ensuivirent, entre les chrétiens et les mahométans. Les populations chrétiennes victorieuses eurent la malheureuse idée d'expulser les Juifs et les Arabes des territoires qu'ils occupaient, et cette mesure, justifiable peut-être sous le rapport des intérêts moraux, en tout cas explicable chez un peuple vainqueur et irrité, fut désastreuse au point de vue de la population. Des villages entiers restèrent sans un seul habitant. — La Flandre, les possessions italiennes de l'Espagne, l'Amérique entraînaient, en dehors de la Péninsule, des milliers d'Espagnols, et souvent sans aucun esprit de retour.

Une autre cause peut-être moins évidente mais non moins réelle, fut le caractère de l'organisation sociale après l'expulsion des Maures, caractère créé par la politique des rois. Le régime féodal n'existait pas en Espagne, et les seigneurs attirés à la Cour, inaugurèrent de bonne heure ce régime de l'*absentéisme*, si déplorable à tous égards. Le seigneur féodal, résidant dans son village, n'était riche, puissant et fort, que par le nombre d'habitants qu'il pouvait réunir sur ses terres. Il s'attachait donc par tous les moyens à faire fleurir son petit pays, à donner toute facilité d'établissement à ses vassaux. Ceux de nos lecteurs qui ont lu les archives des seigneuries du moyen âge, seront parfaitement de notre avis. La population, au milieu du bien-être,

s'accroissait, les seigneurs féodaux étaient autant de petits soleils dont l'influence se faisait sentir dans le rayon de leurs propriétés. Les communes émancipées remplacèrent les seigneurs, et chaque bourgade devint une capitale.

En Espagne, il n'en fut pas de même ; l'influence des propriétaires terriens était complètement nulle ; la plupart ne connaissaient pas même leurs domaines ; habitant toujours la capitale, ils ne cherchaient pas à guider les populations des campagnes dans la voie du progrès matériel et à leur donner ce goût du bien-être qui contribue si énormément au développement de la population. Heureusement, les rois d'Espagne, en changeant souvent de résidence, créèrent, dans diverses parties de la Péninsule, des centres de population assez considérables, et diminuèrent ainsi les inconvénients de l'état social d'alors.

Enfin, les guerres civiles qui désolèrent tant de fois l'Espagne, affaiblirent constamment le progrès normal de la population. Rien ne pouvait réparer ces pertes. Le gouvernement espagnol aurait vu de mauvais œil tout établissement un peu considérable d'étrangers. D'ailleurs, l'Espagne, placée par sa position en dehors des grandes migrations, ne pouvait espérer de réparer ses forces dans un élément étranger.

Quoiqu'il en soit, on ne peut attribuer cette dépopulation aux conditions climatériques de l'Espagne qui sont excellentes, ainsi que le prouve la longue durée de la vie



des hommes. Nulle part le nombre de centenaires n'est plus considérable (1).

Ce sont les provinces d'Alicante, de Malaga, de Cadix, de Murcie et de Séville qui sont le plus favorisées sous ce rapport. Dans les provinces de la Biscaye, où les conditions de sol et d'atmosphère se rapprochent davantage des nôtres, la longévité est beaucoup plus rare; il ne se rencontre pas un seul centenaire parmi les Basques. Les travaux extraordinaires auxquels l'habitant de la Biscaye doit se livrer pour fertiliser une terre ingrate en sont la cause première.

Les qualités de l'Espagnol sont pour beaucoup dans cette longévité remarquable. La modération de ses désirs, l'acceptation franche et sincère de la position où la destinée le place, sa sobriété, le calme et la tranquillité de sa vie domestique, tout contribue à donner à l'Espagnol ce *mens sana in corpore sano* vanté par le poète latin, à ne pas exalter ses forces au delà des limites naturelles et à laisser à son corps la plus grande somme de durée possible.

Si l'Espagne l'emporte par la longévité de ses habitants sur la plupart des populations du Midi, elle ne paraît pas conserver le même avantage sous le rapport de la fécondité; l'Italie, le royaume de Naples, la

(1) Lors du dernier recensement :

27,406	Espagnols	avaient	de 81 à 85 ans,
11,505	—	—	de 86 à 90 —
2,268	—	—	de 91 à 95 —
1,277	—	—	de 96 à 100 —
			219 dépassaient la centaine.

Vénétie ont un nombre de naissances plus considérable. La Péninsule ne peut pas même lutter avec la Prusse et l'Autriche. En revanche, elle surpasse la Belgique, la France, l'Angleterre où le chiffre des naissances n'est en moyenne que de 4 sur 30 habitants, au lieu de 4 sur 27, proportion de l'Espagne. On ne peut se rendre compte de cette différence que par l'application de cette loi vérifiée par les faits : à mesure qu'une civilisation grandit et progresse, la fécondité des races rentre dans des limites que le temps resserre de plus en plus. Toutefois, cette règle, parfaitement exacte pour la France et la Belgique, où la population est très-considérable relativement à l'étendue du territoire, n'est pas applicable à l'Espagne, et on doit chercher dans d'autres causes ce défaut de fécondité relative. Ce n'est pas, en effet, les calculs de l'égoïsme ou de la prévoyance, ni la difficulté de soutenir une famille au milieu d'une civilisation exigeante, qui occasionnent cet état de choses. Ce n'est pas non plus la nécessité des convenances, puisque rien n'est plus libre que les alliances matrimoniales en Espagne, où tout est subordonné pour ainsi dire à la volonté des contractants.

Les causes en sont multiples, mais il faut, nous paraît-il, les chercher ailleurs. Il y a des causes politiques et sociales que nous ne pouvons examiner en détail, mais dont la plus importante est la propension au célibat, développée d'une façon remarquable en Espagne. Le nombre de célibataires s'élève à 8,886,024. Le nombre de veufs à 4,064,065. Le nombre de personnes mariées à 5,723,459 seulement.

Le chiffre des mariages n'est, relativement à la population, que dans la proportion de 1 à 123. Il est donc inférieur à la moyenne générale de l'Europe qui compte un mariage sur 121 habitants. L'augmentation du bien-être matériel ramènera probablement bientôt l'Espagne à cette proportion qui semble être la règle, car les peuples qui s'en éloignent, en plus ou en moins, sont ramenés, par des causes souvent très-diverses, à cette proportion moyenne et générale.

Le nombre de célibataires est très-grand en Espagne, par suite de diverses circonstances toutes particulières à ce pays. *La Mesta*, dont nous avons déjà parlé, contribue pour sa part à ce résultat, en enlevant à la vie de famille 40,000 individus préposés à la garde des troupeaux.

Il est de mode, dans la Péninsule, d'avoir beaucoup de domestiques; les plus simples et les plus modestes ménages en ont deux ou trois. On peut évaluer à 400,000 le nombre de domestiques dans toute l'Espagne. Par nécessité de position, tous ces individus ne peuvent guère se marier.

La troisième cause est devenue de nos jours beaucoup plus restreinte; c'était la facilité d'entrer dans les ordres monastiques et d'y trouver des ressources contre l'indigence.

Nous ne mentionnons cette cause que pour mémoire, et pour expliquer plutôt un état de choses passé que présent, car le clergé espagnol a diminué d'une façon considérable depuis un demi siècle. En 1788, il se montait à 147,722 individus, clergé régulier, moines et

religieux de toute espèce; en 1861, il ne comptait plus que 39,885 prêtres et curés et 6,072 moines.

Cette diminution a sa raison d'être dans les mesures prises par le gouvernement, pour réduire le nombre de monastères. Plusieurs couvents ont été réunis en un seul, d'autres ont disparu, parce qu'il leur a été interdit de recevoir des novices; ensuite les révolutions sont venues et ont proscrit de la voie publique jusqu'au costume des moines. Là encore, comme dans tant d'autres choses, la réaction a dépassé le but.

Si le chiffre des naissances dépasse, dans les contrées méridionales de l'Europe, et notamment dans le royaume de Naples, celui de la Péninsule, il n'en est pas de même de la statistique des décès. Tandis que dans l'Italie en général, le nombre de décès est de 1 sur 30, en Espagne, il n'est que de 1 sur 38 dans les campagnes, et de 1 sur 34 dans les chefs-lieux de provinces. Ce chiffre est satisfaisant, mais il est encore supérieur à celui de la Belgique et de la France, où le nombre des décès n'est respectivement que de 1 sur 42 et 1 sur 44. Toutefois, il y a chaque année amélioration marquée dans cette proportion, et si on admet que les progrès de la civilisation et du bien-être diminuent les chances de mort et produisent des effets favorables à la prolongation de la vie, il est incontestable que l'Espagne progresse.

Nous avons extrait des chiffres de l'Annuaire statistique de 1860-1861, publié par la Junte générale de Statistique (travail officiel par conséquent) un tableau qui montrera les conditions favorables dans lesquelles

la Péninsule se trouve, au point de vue de l'augmentation du nombre de ses habitants, question si importante pour elle.

**Année 1860.**

PROVINCES.		CHEFS-LIEUX.	
Naissances	1 sur 27 habitants.	1 sur 29 habitants.	
Mariages	1 sur 125 —	1 sur 140 —	
Décès	1 sur 58 —	1 sur 55 —	

**Année 1861.**

PROVINCES.		CHEFS-LIEUX.	
Naissances	1 sur 26 habitants.	1 sur 28 habitants.	
Mariages	1 sur 120 —	1 sur 154 —	
Décès	1 sur 58 —	1 sur 54 —	

Comme on peut facilement le voir par ce tableau, la progression des naissances, des mariages, et la diminution des décès sont évidentes et palpables.

L'Espagne, malgré les désavantages de son climat, l'emporte sur la France et l'Angleterre, pour la moralité des naissances.

En Angleterre, abstraction faite des grands centres, on a constaté la naissance d'un enfant naturel sur 15 naissances; en France, la naissance d'un enfant naturel sur 14, tandis qu'en Espagne la proportion générale est de 1 sur 17.

Les naissances illégitimes sont beaucoup plus nombreuses dans les grandes villes de l'Espagne que dans les campagnes. La proportion établie dans les statistiques des pays étrangers, se retrouve pour cette partie

de la population de la Péninsule (1). C'est ainsi qu'en 1860 et 1861, le nombre des naissances illégitimes, dans les chefs-lieux de province, était de 1 sur 5. Si nous prenons la Suède, où les conditions d'existence sont certes toutes différentes, nous trouverons la proportion de 1 sur 6. L'écart n'est pas bien sensible et peut facilement se balancer par suite du moindre mouvement maritime des ports de Suède, mouvement qui amène dans les ports de la Péninsule et des îles, une population flottante souvent très-peu morale.

Les travaux de la *Junta de Estadística* donnent à ce sujet des renseignements curieux : à Santa-Cruz de Ténérife, capitale des Canaries, la proportion des enfants illégitimes aux enfants légitimes, est de 1 sur 2; il en est de même à Cadix, à la Coruña, dans le royaume de Galice.

Le nombre des enfants trouvés s'élevait à 17,912,

(1) *Tableau des naissances légitimes et illégitimes pour 1860 et 1861 dans les provinces et dans les chefs-lieux de provinces.*

**1860.**

PROVINCES.	CHEFS-LIEUX.
1 légitime sur 29 habitants.	1 légitime sur 34 habitants.
1 illégitime sur 486 naissances.	1 illégitime sur 187 naissances.
1 illégitime sur 17 légitimes.	1 illégitime sur 5 légitimes.

**1861.**

PROVINCES.	CHEFS-LIEUX.
1 légitime sur 27 habitants.	1 légitime sur 33 habitants.
1 illégitime sur 459 naissances.	1 illégitime sur 169 naissances.
1 illégitime sur 17 légitimes.	1 illégitime sur 5 légitimes.

soit un total sept fois moins élevé que celui de la France. Il est vrai que cette différence tend à se niveler, grâce aux généreux efforts faits pour guérir cette plaie de nos civilisations. L'institution des salles d'asile, des crèches, des ouvroirs, contribue de plus en plus à sauver ces pauvres petits êtres d'une mort prématurée et à rendre à la société, dans des conditions normales, un élément le plus souvent hostile et imprégné d'une façon indélébile des vices de son origine.

Un autre aspect de la moralité d'un peuple est le nombre de suicides qui se commettent dans son sein. Plus la perversion morale est grande, plus l'idée de Dieu est absente de la vie, plus le penchant au suicide tend à se développer. L'Espagne a droit d'être fière de la place qu'elle occupe sur cette triste échelle. Voici, en effet, d'après M. de Boismont, le tableau des suicides par un million d'habitants, en divers pays de l'Europe. Nous avons vérifié, d'après les statistiques officielles, le chiffre donné par cet auteur, en ce qui concerne l'Espagne, et la proportion qu'il indique est exacte.

Voici ce tableau :

Danemarck . . . . .	288
Saxe Royale . . . . .	251
Prusse . . . . .	125
France . . . . .	110
Angleterre . . . . .	69
Suède . . . . .	66
Belgique . . . . .	55
Autriche . . . . .	45
États-Unis . . . . .	32
Espagne . . . . .	14

Cette statistique devrait ouvrir les yeux à ceux qui cherchent des remèdes pour combattre le développement du suicide. L'auteur que nous citons indique, comme palliatif, les institutions libres, appuyées sur l'éducation et l'instruction obligatoire, données par des maîtres convenablement rétribués et occupant dans l'État un rang auquel les appellent leurs nobles fonctions. Nous pensons, appuyé sur l'exemple de la Péninsule, que l'enseignement de la morale chrétienne aurait pour le moins autant d'efficacité. L'instruction, obligatoire ou non, n'empêchera jamais l'homme d'attenter à sa vie. On peut lui appliquer ce qu'un grand auteur disait de la philosophie : « Elle n'a jamais séché une larme. »





## IX.

### Enseignement. — Ses différentes branches.

---

La classification espagnole des établissements d'enseignement comprend : 1° Les établissements de *primera enseñanza*; 2° les établissements de *secunda enseñanza*; 3° les *facultades*; 4° les *escuelas superiores*, les écoles supérieures; 5° l'enseignement professionnel; 6° les écoles spéciales.

#### PRIMERA ENSEÑANZA.

L'enseignement primaire s'est relevé en Espagne du degré d'abaissement dans lequel il s'était si longtemps traîné. Les écoles, tant publiques que privées, se sont multipliées d'une façon prodigieuse et on ne peut que

féliciter le gouvernement de la sollicitude apportée à cette branche si intéressante et si importante de la chose publique. L'Espagne se trouvait presque au dernier rang des nations, sous le rapport des moyens d'instruction : il a suffi de quelques années de paix et d'apaisement, pour développer un mouvement des plus remarquables.

Nous laisserons pour un moment parler les chiffres : 23,353 écoles sont établies dans la Péninsule. En 1803, le nombre des établissements d'instruction, non compris les écoles des couvents, était seulement de 551. Les établissements d'instruction publique sont relativement à la population comme 1 est à 643.

Le nombre des élèves est de 1,101,529, soit 1 pour 14 habitants. En Belgique, où l'enseignement est très-avancé, la moyenne est de 1 sur 9; elle paraît être à peu près la même en France. L'Espagne se rapproche donc des deux pays peut-être les plus civilisés du monde entier, et dépasse d'une manière extraordinaire le Portugal, son voisin, où il n'y a que 1 élève sur 81 habitants, malgré les rigueurs de l'enseignement obligatoire.

Le programme des écoles inférieures comprend : la grammaire castillane, l'arithmétique, la doctrine chrétienne, la lecture, l'écriture, pour les deux sexes.

L'agriculture fait aussi partie de cet enseignement primaire. Le législateur espagnol a compris que dans le développement de cette science, se trouvait la base la plus ferme de la richesse publique. Le peuple se fami-

liarise ainsi de bonne heure avec les méthodes intelligentes de culture, il y prend goût et contribue à rendre féconds, ces immenses espaces qui n'attendent que des bras intelligents pour se couvrir de riches moissons, assurer les subsistances de la Péninsule, et fournir à l'exportation un chiffre considérable de produits de toute espèce. La France et la Belgique feraient bien de suivre l'Espagne sous ce rapport. En introduisant l'agriculture dans le programme de leurs écoles primaires, elles détruiraient l'espèce de défiance que certains campagnards conservent encore, surtout dans le midi de la France, contre l'instruction pédagogique, et inspireraient aux jeunes gens le goût des pratiques agricoles, malheureusement trop négligées.

Les dépenses pour l'instruction sont très-considérables en Espagne : les municipalités y contribuent pour 54,330,614 réaux ; les familles par rétribution pour 5,792,219 ; les fonds de dotation pour 1,466,632 ; soit 61,589,465 réaux de vellon ou 45,000,000 de francs en chiffres ronds. De plus, pendant la période quinquennale de 1856 à 1860, il a été employé en frais extraordinaires, 21,529,587 réaux de vellon, soit cinq millions et demi de francs. Ces chiffres extraits d'une statistique officielle, méritent toute confiance et surprendront certainement bien des personnes qui s'imaginent, sur la foi de renseignements mensongers, que l'Espagne marche en dehors de la civilisation moderne et regarde, sans les suivre, les autres nations s'avancer dans la voie du progrès et du développement intellectuel.

En Belgique, d'après le rapport présenté au roi par

M. le ministre de l'Intérieur, Liedts, en 1840 (1), les dépenses faites pour l'instruction publique se répartissaient de la manière suivante :

556,149	francs	pour	les	communes.
27,043	—	—	—	provinces.
196,592	—	—	—	l'État.

Soit 579,584 francs pour tout le royaume.

Il est vrai que depuis cette époque, l'État a fait des sacrifices assez considérables pour le développement de l'instruction primaire et que la situation s'est améliorée.

De ces chiffres officiels, résulte la conséquence suivante : en Espagne, la dépense par chaque habitant pour l'instruction est de 1 franc, en Belgique, elle n'est que de 0,14 centimes. Nous ne voulons pas tirer de ces chiffres des conséquences trop rigoureuses. Nous savons qu'une foule de circonstances particulières viennent modifier, sinon changer complètement, les données statistiques ; nous avons voulu seulement, ce qui est d'ailleurs le but de tout l'ouvrage, faire mieux connaître la Péninsule, et constater qu'en bien des choses, elle est mal appréciée. Sous le rapport des dépenses faites pour l'instruction, l'Espagne est surpassée par la France, dont les dépenses s'élèvent, d'après M. de Parieu, à 68 millions, mais elle dépasse l'Autriche, la Prusse, et

(1) *Résumé des rapports sur la situation administrative des provinces et des communes de Belgique pour 1840, présenté au Roi par le Ministre de l'Intérieur*, pages 60 et 137.

même la Belgique, que cependant on ne classe pas parmi les pays arriérés.

## SECUNDA ENSEÑANZA.

Les établissements de second enseignement se divisent en instituts, collèges et écoles, auxquels vient s'adjoindre l'enseignement particulier. Ils sont classés par districts universitaires qui sont :

Le district universitaire de Grenade,	
—	— de Madrid,
—	— de Oviedo,
—	— de Salamanca,
—	— de Santiago,
—	— de Séville,
—	— de Valence,
—	— de Valladolid,
—	— de Saragosse.

Les études se divisent en *études générales* et *études d'application*.

Elles fournissent le moyen d'arriver aux grades de :

Bachiller . . . . .	Bachelier.
Preceptor de Latinidad . . . . .	Professeur.
Perito agrimensor . . . . .	Expert arpenteur.
Perito mercantil . . . . .	Commerçant.
Perito mecanico . . . . .	Expert mécanicien.
Perito quimico . . . . .	Expert chimiste.
Perito agronomo . . . . .	Expert agronome.
Agrimensor perito tasador de fincas . . . . .	Arpenteur expert pour la taxation des propriétés.
Perito en la seccion de Pilotos . . . . .	Diplômé de la section des Pilotes.

Le total des élèves se montait, en 1864, à 19,523, pour les études générales, et à 1,955, pour les études d'application, soit 21,478 *alumnos*.

#### FACULTADES.

L'Espagne possédait autrefois vingt-quatre universités. Ce nombre est maintenant réduit à dix : celles de Barcelonne, de Grenade, d'Oviedo, de Madrid, de Salamanca, de Santiago, de Sevilla, de Valencia, de Valladolid et de Saragosse.

L'université de Madrid, héritière de la fameuse université d'Alcala, fondée par Ximenès, est la plus remarquable comme enseignement et comme chiffre d'élèves. Elle comptait de 1860 à 1864, 3,700 étudiants. La seconde en importance est celle de Barcelonne, qui avait 1,500 élèves environ, pendant la même année scolaire.

Les anciennes et célèbres universités de l'Espagne ne sont plus que l'ombre d'elles mêmes. La fameuse université de Salamanca, dont 15,000 étudiants suivaient les cours pendant le moyen âge, n'en compte plus que 218.

Le nombre d'étudiants de toutes les universités réunies était, en 1860, de 8,644, qui se divisaient de la manière suivante :

Philosophie et lettres . . . . .	1,065
Sciences exactes, physiques et naturelles. . . . .	1,152
Droit civil et canonique . . . . .	5,465
Droit administratif . . . . .	506
Théologie . . . . .	305
Médecine . . . . .	1,626
Pharmacie . . . . .	514

Une grande amélioration se remarque dans les mœurs et les habitudes universitaires.

Mais il est facile de remarquer encore aujourd'hui que les préventions à l'égard des *tunantes*, écoliers vagabonds, ne sont pas complètement éteintes. Le titre de docteur en droit ou en médecine, qui chez nous est presque toujours regardé comme un brevet d'intelligence, ne jouit d'aucun prestige en Espagne. La facilité des examens et le peu de rigueur des professeurs, contribuent à augmenter cette propension désastreuse. Personne ne tient à un titre qu'il est facile d'acquérir avec peu de travail. Le gouvernement espagnol se trouve ici en présence d'habitudes enracinées, mais qu'il faut cependant détruire. Il doit relever le niveau des études par un contrôle sévère sur les examens. En n'accordant le titre de docteur qu'aux jeunes gens vraiment dignes de l'obtenir, il contribuera énormément aux progrès de la science, et à relever les études libérales du mépris injuste dont elles sont entourées. Il ferait bien aussi de surveiller les méthodes d'enseignement de certains professeurs, qui ne sont certes pas à la hauteur de leur position.

Le champ cultivé promet une rare récolte. Le jugement droit et juste de l'Espagnol, la précision de ses idées, son imagination brillante, son zèle pour l'étude, toutes les facultés heureuses dont il est doué, ne demandent qu'à être dirigées pour atteindre les hauteurs les plus élevées de la science; et nous n'en voulons

pour preuve que ce grand nombre de savants et d'hommes instruits que l'on rencontre à chaque instant en Espagne, malgré le peu de ressources que leur offraient les établissements d'instruction de leur temps. La facilité des communications avec la France aura aussi une heureuse influence sur l'état des sciences de la Péninsule. La science qui n'est pas comparée n'est pas une science réelle, et le savant espagnol perdra, au contact de ses confrères de France et de Belgique, l'exclusivisme peut-être exagéré de ses points de vue, et il aura pour les opinions des autres, cette tolérance qui est l'apanage de ceux qui ont beaucoup vu.

#### ENSEÑANZA SUPERIOR.

Ce que les Espagnols entendent par *enseñanza superior* n'est pas traduit exactement par *enseignement supérieur*. Cette classification comprend les études de notariat, de diplomatie, de musique, de déclamation, les écoles des beaux-arts, d'ingénieurs industriels et d'agriculture.

#### ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL.

L'enseignement professionnel comprend les écoles normales, vétérinaire, de commerce, de navigation, de maîtres d'œuvre, appareilleurs et arpenteurs.



## ÉCOLES SPÉCIALES.

Cette classification embrasse :

L'école spéciale d'ingénieurs de chemins, canaux et ports.

— — d'ingénieurs de montagnes.

— — d'ingénieurs de mines.

— — d'aides de travaux publics.

— — de capitâces de almaden (contre-maitres).

Les collèges d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie.

Les écoles régimentaires d'artillerie,

Les écoles navales.

L'écueil que nous signalions au paragraphe des *Facultades* est évité dans les écoles spéciales. Les examens sont très-sérieux.



## X.

**La presse périodique. — Le mouvement littéraire.  
— Les productions dramatiques.**

---

La presse périodique est représentée en Espagne, par trois cent soixante-treize journaux, dont cent six à Madrid, vingt-neuf à Barcelonne, vingt-deux à Cadix, quatorze à Séville, etc.

Il sera peut-être agréable à nos lecteurs de connaître la nomenclature des journaux politiques de Madrid. La voici :

La Correspondencia.	La Política.
La Iberia.	El Eco del País.
Las Novedades.	La Razon Española.
La Esperanza.	La Nacion.
La Regeneracion.	El Contemporaneo.
El Pensamiento Español.	El Criterio.
La Discusion.	El Consultor de los Ayuntamientos.
El Independiente.	El Memorial de infanteria.
El Pueblo.	El Cascabel.
La Epoca.	El Gobierno.
La Democracia.	El Reino.

Las Noticias.	El Clamor Publico.
El Diario Espanol.	La Verdad.
La Gaceta.	La Libertad.
La Espana.	El Faro Nacional.
La Publicacion Universal.	El Boletin oficial.
El Boletin de la Guardia civil.	Espiritu publico.
La Bolsa.	La América.
El Ancora.	El Siglo Industrial.
El Guia de Carabineros.	El Panfuncionarismo.
La Tutelar.	

Les journaux espagnols sont rédigés en général dans un tout autre esprit que les nôtres. La foi catholique étant admise sans conteste par les écrivains et leurs lecteurs, les premiers principes ne sont pas discutés, et ainsi se trouvent écartées de l'arène politique, les questions si brûlantes du terrain religieux.

D'un autre côté, le bon sens et la droite raison du peuple espagnol ne donnent aucun espoir de succès aux journaux qui voudraient remplir leurs colonnes de ces sophismes, de ces paradoxes éhontés, de ces contre-vérités évidentes dont certaine presse fait malheureusement usage chez nous et qui donnent une triste idée de la moralité de ces journalistes de bas étage, véritables empoisonneurs des masses dont ils faussent toutes les idées justes et honnêtes. La presse espagnole presque tout entière pourrait être admise dans notre presse de bonne compagnie.

La vivacité des luttes politiques n'en subsiste pas moins; elle est portée même à un degré plus élevé en Espagne que partout ailleurs peut-être. Par suite de ce sentiment d'individualisme qui domine toute la société espagnole, les questions politiques viennent se compliquer de questions de personnes.

La littérature des journaux se ressent un peu du ton ordinaire d'emphase qui distingue la conversation des Espagnols.

Les questions de pure théorie, de philosophie spéculative, se discutent longuement et avec candeur, surtout dans les journaux démocratiques, où la rondeur des périodes et l'élégance de la phrase ne déguisent pas toujours la faiblesse des idées et le peu de nouveauté des théories sociales. Ces journaux n'étudient pas assez le caractère national, ne tiennent pas assez compte du passé historique de la nation espagnole, n'examinent pas si des institutions très-bonnes en elles-mêmes et qui ont produit d'excellents résultats dans des pays voisins, sont applicables au tempérament de la nation qu'ils veulent guider dans la voie du progrès. Ils ne comprennent pas assez que les essais en politique sont désastreux, qu'il faut plutôt chercher à améliorer les institutions par de sages mesures, qu'à les détruire pour les remplacer par d'autres qui ne vaudront peut-être pas mieux, et dont ils n'auront pas vu les défauts dans l'enthousiasme de la conception, car la vue de l'homme, quelque intelligent qu'il puisse être, est toujours courte par quelque endroit. Ils préfèrent adopter des théories toutes faites et les appliquer bon gré mal gré, aux institutions de leur pays. C'est là un écueil dangereux, car les tendances des peuples ne sont pas les mêmes. La France pèche par une aspiration excessive vers la centralisation, et par une suite naturelle elle est exposée à exagérer les attributions du pouvoir; l'Espagne tombe dans l'excès contraire. Le devoir des publicistes est donc tout diffé-

rent chez les deux nations, bien qu'elles soient voisines. Les précautions légales contre une trop forte pression sont justifiées chez l'une ; chez l'autre, elles n'ont pas de raison d'être et tomberaient complètement à faux.

Parfois la mission de la presse est de réveiller les populations qui s'endorment dans la pléthore des jouissances matérielles, restent indifférentes à toutes les grandes et nobles idées, et ne connaissent d'autres plaisirs que les satisfactions d'un bien-être égoïste et tout sensuel ; en Espagne, la presse doit surtout inspirer le goût des études économiques ; elle doit chercher par tous les moyens, à développer le bien-être matériel des populations, à leur inspirer moins de dédain pour le travail, et à placer au premier rang, dans la reconnaissance de la nation, ces vaillants pionniers du progrès industriel qui doivent faire sortir du sol de la Péninsule, les richesses enfouies et contribuer si puissamment à la grandeur de la nation espagnole.

Ce serait là le rôle d'une presse véritablement populaire et progressiste ; mais les journaux démocratiques exaltés ne comprennent pas ainsi leur mission. Sans racines profondes dans une nation particulièrement chevaleresque et royaliste, sans passé historique, sans autorité, ils prétendent s'arroger le droit de régénérer l'Espagne à leur manière, et n'ont pu trouver d'autre programme que la copie servile des principes de 89. La révolution française a détruit la prépondérance de la noblesse et du clergé, et assuré le triomphe de la bourgeoisie ; ils veulent refaire cette révolution en Espagne, sans s'apercevoir que les éléments politiques ne sont pas

les mêmes, que la bourgeoisie n'existe que d'hier dans la Péninsule, qu'elle peut à peine se compter, et qu'elle ne sait où elle va ni d'où elle vient. Ils ne comprennent pas que jamais une révolution de 89 n'aurait de raison d'être en Espagne, parce que jamais la noblesse et le clergé, comme nous l'avons dit ailleurs, ne seront un obstacle à la libre expansion de la bourgeoisie, à la marche du progrès et à l'augmentation des libertés nationales. Ceux de nos lecteurs qui voudront bien peser ces raisons, y trouveront la clef de ces mouvements dont la Péninsule est trop souvent agitée, et qui ne semblent avoir aucun but déterminé. Ils n'en ont en effet aucun, compromettent le bien qui pourrait se faire, découragent les amis de l'Espagne, et laissent planer sur la situation de la Péninsule, ce vague si pernicieux dans la sphère politique, désastreux et mortel dans les affaires financières. L'obstacle et l'appui manquent également au parti exalté. Il n'a pas la noblesse ni le clergé à abattre, il ne rencontre pas cette résistance qui double la force de l'attaque, il n'a pas à renverser des institutions séculaires, il peut s'avancer librement dans la voie du progrès moderne, et cependant il s'arrête au milieu de sa marche, brandit son épée, cherche des ennemis et se démène contre des obstacles invisibles, comme don Quichotte jadis dans les plaines de la Manche. D'un autre côté, il n'est pas l'interprète des sentiments de cette masse que l'on appelle légion, il ne représente ni les aspirations populaires, ni les tendances de la noblesse et du clergé; il est isolé dans l'Espagne qu'il agite par une suite de déclamations et de désordres sans motif, sans issue et sans but.

Quand donc cette idée nationale et patriotique qui est si forte dans le cœur de tous les Espagnols, qui leur inspire de si grandes choses et de si grandes idées, quand donc le bon génie de l'Espagne fera-t-il taire les inspirations de la tête, devant la voix plus puissante du cœur ! Quand donc fera-t-il cesser ces luttes stériles qui nuisent à la grandeur de la patrie, et font la joie de ses ennemis ! Quand donc certain parti composé de nobles intelligences, nous le reconnaissons, sortira-t-il de l'impasse où il s'est fourvoyé, pour mettre ses forces au service du pays qui les demande, qui en a besoin et qu'il déchire tout en voulant le servir ! A quel degré de puissance n'arriverait pas la Péninsule, si tous les hommes de bonne volonté réunissaient leurs forces vers un but commun !

La tendance à l'imitation que nous signalions tout à l'heure, ne se montre pas seulement dans l'ordre politique, elle se décèle également dans les productions littéraires. Sans doute, les traductions des livres étrangers servent à éclairer la nation : celles des livres français ont surtout cet avantage marqué, qu'elles battent en brèche la tendance à l'hyperbole et à l'exagération qui est le lot des imaginations méridionales ; — elles donnent à la nation espagnole le goût de la simplicité et de la clarté, partage sans conteste de la littérature française. Mais un choix judicieux est nécessaire, parmi tant de productions si diverses et si peu dignes parfois de l'honneur d'une traduction. Dans le roman, par exemple, les Espagnols ont presque abandonné un genre qui leur

est tout spécial, et qui est un des plus beaux fleurons de leur couronne littéraire ; ce sont les *Nouvelles*. Les trop rares *Novelas* que leurs auteurs accrédités donnent au public, sont le plus souvent des petits chefs-d'œuvre de grâce et de délicatesse de style. Les sentiments les plus doux, la morale la plus pure, les situations les plus intéressantes, la peinture la plus vraie des usages et coutumes, les images les plus poétiques et les plus agréables, composent un ensemble parfait et donnent à ces productions un attrait étonnant. Les meilleurs romans d'Henri Conscience, de René et d'Auguste Snieders y ressemblent sous plusieurs rapports.

Les Espagnols ne se contentent pas de cette branche de littérature, et le nombre des productions dramatiques annonce un mouvement développé. L'Annuaire statistique porte le nombre d'œuvres dramatiques examinées par la censure des théâtres, pendant l'année 1861, à 345, chiffre certainement fort respectable. Les comédies se montaient à 113, dont 82 originales ; 61 étaient écrites en vers, 50 en prose et 2 en prose et en vers.

Les *Zarzuelas*, sorte d'opéra-comique *sui generis*, atteignaient le nombre de 100, les drames celui de 74, les opéras étaient au nombre de 5.

Les proverbes, les tragédies, les *Loas*, les *Saynettes*, les *Monologues*, les *Canciones*, les *Autos sacramentales*, les mélodrames et les vaudevilles étaient en nombre assez considérable.

Nous avons été à même de voir jouer la plupart de ces productions dramatiques. A côté d'œuvres médiocres,



il y en a d'autres qui se distinguent par des qualités brillantes et incontestables, et donnent les meilleures espérances sur l'avenir de l'art dramatique en Espagne. Nous n'en citerons qu'une entre plusieurs également remarquables. C'est *El tanto por ciento*, de Lopez de Ayala, comédie dans laquelle l'auteur s'est élevé au niveau de cette trinité artistique dont la Péninsule à juste titre est si fière, Calderon, Lopez de Vega et Moreto.

Mais ici encore, il faut que les Espagnols soient eux-mêmes, il faut qu'ils délaissent ces mauvaises traductions d'ouvrages français, souvent choisis avec un goût déplorable, et qui jurent avec toutes les idées et les usages de la nation. Le théâtre espagnol a été dans son temps le premier de l'Europe; ses productions les plus remarquables, traduites et applaudies partout, ont eu la plus heureuse influence sur l'art dramatique. Lui seul avait conservé sa liberté d'allures, et dédaignant la règle des trois unités dans laquelle s'enfermait le théâtre français, avait trouvé la route du naturel et du vrai, précieuses conquêtes que le romantisme revendique pour lui seul. Sans viser aujourd'hui à une aussi brillante destinée, les auteurs peuvent, en s'inspirant des souvenirs du passé, des mœurs et des coutumes locales, élever le théâtre espagnol à une grande hauteur, et lui faire tenir une place des plus distinguées dans la littérature dramatique contemporaine. Leurs productions auraient pour les étrangers même, cette saveur de nouveauté que nous cherchons vainement dans les œuvres du jour; la peinture de mœurs différant par certaines

nuances des nôtres, aurait certes un grand charme et un grand attrait de curiosité.

Certains genres sont tout à fait particuliers à l'Espagne. Les comédies *de capa y de espada*, de cape et d'épée, sont l'image la plus fidèle des mœurs et du caractère des anciens Espagnols. Les sentiments les plus nobles et les plus chevaleresques, une sensibilité outrée, un point d'honneur poussé à l'excès, sont les traits caractéristiques de ces pièces singulières, où la vérité des caractères, le naturel des intrigues, la beauté du dialogue, sont souvent marquées du cachet du maître.

Les *Autos sacramentales* ressemblent beaucoup aux *Mystères* du moyen âge. C'est un mélange de sacré et de profane, où le ciel et l'enfer interviennent tour à tour souvent avec peu de respect pour les choses les plus saintes. Les féeries modernes, les changements de décoration viennent s'y joindre et former un amalgame des plus singuliers.

Les *saynettes* sont des espèces de vaudevilles en un acte, où l'on peint au naturel les mœurs, les coutumes, les usages de la plus basse classe. Ces pièces, souvent admirablement réussies, sont le triomphe des acteurs espagnols. Gaies, vives, sans intrigue fatigante, pleines de réparties imprévues, les *saynettes* sont des plus amusantes. Le jeu des acteurs est inimitable, c'est la nature prise sur le vif, l'illusion est complète, et nous avons été étonné plus d'une fois de la finesse de comique déployée par les comédiens dans des pièces qui

semblent au premier abord ne pas rentrer dans le caractère espagnol.

On voit par ce léger aperçu que les habitants de la Péninsule, tout en pouvant exploiter comme les autres le champ commun de l'art, ont encore chez eux des mines précieuses qu'ils feraient bien de ne pas abandonner.



## X.

**Industrie minière. — Mines de houille. — Mines de fer. — Mines diverses. — Valeur de la production minière.**

---

Comme nous l'avons déjà dit, l'Espagne est extrêmement riche en charbons et en minerais de toute nature ; mais le manque de bras, l'absence de tous moyens de communication, avaient empêché la mise en œuvre des produits des mines et laissé les industries qui s'en alimentent, dans une stagnation complète.

En Belgique, en Angleterre, en France, les voies ferrées sillonnent les bassins dans tous les sens, et permettent l'alimentation des marchés à des prix excessivement minimes. En Espagne, au contraire, les chemins de fer n'existent que d'hier, et transportent à des prix

plus élevés du double, que les chemins d'Angleterre et de Belgique.

Néanmoins, malgré ces conditions désavantageuses, l'extraction des mines prend chaque jour un développement remarquable. Les chiffres suivants donneront une idée des résultats acquis.

En 1858, on avait extrait 91 millions de kilogrammes de charbon, en 1860, d'après les chiffres de l'Annuaire de la statistique, 321 millions 773,400 kilogrammes, soit 321,773 tonnes, ou un accroissement presque quadruple en deux ans.

Sans doute, ces chiffres paraissent bien faibles en présence de la production de la Belgique et de la France, qui dépasse 10 millions de tonneaux, et surtout de celle de l'Angleterre qui atteint 84 millions, mais il faut plutôt tenir compte, pour une industrie naissante, de la progression suivie que de la quantité extraite, et il serait souverainement injuste de vouloir comparer les houillères d'Espagne, à peine ouvertes, à ces exploitations considérables, établies depuis longtemps et qui paraissent avoir atteint le sommet de leur splendeur financière en même temps que le maximum de leur production.

La houille extraite dans les bassins espagnols est pour ainsi dire consacrée exclusivement à la consommation locale, mais cette production ne suffit pas aux besoins de la Péninsule. L'importation totale de la houille en Espagne et dans les îles adjacentes a été, pendant l'année 1862, de 522,000 tonnes métriques, ce qui prouve un mouvement industriel assez remarquable.

Le développement des voies ferrées enlèvera indubitablement à l'Angleterre le marché espagnol. Les marchés de Barcelone, d'Alicante et de Carthagène, qui consomment aujourd'hui à peu près exclusivement le charbon anglais, seront approvisionnés par le bassin de San Juan Abadesas et des Asturies; le marché de Malaga, de Cadix et d'Andalousie, par les houilles de Belmez. Il en est de même du marché de Badajoz. Le bassin des Asturies fournira et fournit déjà aux besoins des marchés de Vigo, de Santander, de Bilbao, de San Sebastian. Un bel avenir est donc réservé aux houillères espagnoles qui trouveront dans la consommation locale un débouché assuré, en attendant que leurs moyens d'action leur permettent d'entrer en lutte avec leurs rivales, sur les marchés étrangers.

L'Espagne si riche en mines de charbon, l'est encore bien plus en minerais de fer. Il n'y a point de province en Espagne qui n'ait ses gîtes métallifères.

Les minerais de la Péninsule se trouvent dans les mêmes bassins que la houille.

La production des minerais de fer s'est élevée en 1860, à plus de 475 millions de kilogrammes. Elle n'était en 1780, d'après Hoppernack, auteur allemand qui explora les mines de l'Espagne, que de 9 millions de kilogrammes. L'extraction du plomb est encore beaucoup plus considérable que celle du fer, puisqu'elle s'élève à 316 millions de kilogrammes par année.

Nous citerons encore comme chiffres curieux et

officiels, le nombre de kilogrammes extraits des matières suivantes en 1860 :

Argent . . . . .	4,250,000	kilogrammes	(mines de Guadalajara).
Cuivre . . . . .	146,003,400	—	extraits de 19 sièges d'exploitation.
Zinc . . . . .	108,802,200	—	de 11 sièges d'exploitation, dont le principal est dans le district de Santander.
Mercure. . . . .	8,041,200	—	du district d'Oviédo et d'Almeria, à Almaden.
Antimoine . . . . .	60,000	—	de Zamora.
Manganèse . . . . .	28,862,800	—	de 4 sièges, dont le principal est dans le district de Huelva.
Soufre . . . . .	25,045,000	—	de Murcie.
Cobalt . . . . .	5,500	—	
Soude . . . . .	17,557,500	—	
Lignite . . . . .	17,550,900	—	
Étain. . . . .	6,800	—	

Comme on le voit, peu de pays sont aussi favorisés sous le rapport de la variété des minerais à extraire.

La surface occupée par les mines de différentes espèces est de 220,389,336 mètres carrés.

Les valeurs créées par l'industrie minière représentent près de 90 millions de francs.

Le produit des mines de l'État s'élève à 34 millions de francs.

Le mouvement est à son début, et l'Espagne a devant elle un champ immense, grâce aux richesses vraiment extraordinaires de ses mines de toute espèce. Considérée comme le Mexique et le Pérou des Phéniciens, des Carthaginois et des Romains, elle avait cessé d'attirer,

lors de la conquête de l'Amérique, les regards du monde; elle-même avait abandonné pendant trois siècles l'exploitation de ses mines pour envoyer au delà des mers, son personnel de mineurs exercés et d'habiles ouvriers.

Charles-Quint, partageant la fièvre générale, avait fermé par un décret, les mines de la Péninsule, au moins les mines d'or et d'argent, pour provoquer l'expatriation des travailleurs, vers les contrées nouvellement découvertes. Cette ordonnance aura eu cependant un bon résultat, c'est de laisser à peu près dans leur intégrité, les ressources minières de la Péninsule, et de permettre aux habitants actuels de l'Espagne, d'exploiter avec toutes les ressources du progrès moderne, ces mines précieuses qui sont comme le pain des sociétés industrielles, et de jeter sur les marchés des masses de matières premières.

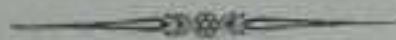
Tout se tient et se lie dans le monde matériel comme dans le monde moral. Les chemins de fer permettront d'exploiter avec avantage les concessions minières, en même temps qu'ils trouveront dans des transports réguliers et continuels une source assurée de revenus. Aussi n'est-il pas rare de voir les concessionnaires des chemins de fer espagnols, ajouter à l'exploitation des voies ferrées, celle des mines qui avoisinent leur railway, témoin la Compagnie générale du crédit en Espagne qui joint, au trafic du chemin de fer de Séville-Xérès-Cadix, l'exploitation de six concessions de mines de plomb argentifère.

Ajoutons que pour certaines mines spéciales, le monde



entier est tributaire de l'Espagne, notamment pour les mines de mercure, métal qui n'est aujourd'hui recueilli sur une grande échelle pour le commerce général, qu'en deux points situés tous les deux en Europe, à Almaden dans la Péninsule et à Idria dans la Carniole.

La valeur des minerais consommés en Espagne, s'élevait en 1860, à 54,973,200 réaux, et celle des minerais exportés à 70,499,333 réaux, soit plus de 31,000,000 de francs.



## XI.

**Agriculture. — La Ganaderia. — Les Positos. — Le Cheptel espagnol. — Consommation annuelle de chaque habitant.**

---

L'élevage et le pacage des troupeaux présentent, en Espagne, une physionomie tout à fait particulière. On nous permettra d'entrer dans quelques détails sur ce sujet intéressant. Certaines parties du développement matériel de la Péninsule seraient peu intelligibles, si on ne tenait pas compte des restrictions apportées par les privilèges de la *Mesta*, au droit de propriété.

La *Mesta* est une corporation de bergers, ayant le monopole de toutes les herbes du pays.

L'origine de la *Mesta* est très-ancienne. Ce système de pacage est né de circonstances politiques et de causes locales.

Pendant les guerres contre les Maures, il fut adopté

par la nation espagnole, parce qu'il permettait de soustraire les richesses des chrétiens aux poursuites de l'ennemi, avantage que n'offrait pas la culture des terres en céréales, les moissons étant souvent dévastées et détruites par les incursions des Arabes.

Ces migrations périodiques corrigent, en outre, un des inconvénients du climat. En hiver, les hautes *Sierras* couvertes de neige, des montagnes de Léon et des Asturies, refusent toute nourriture aux nombreux troupeaux qui les parcourent. Il faut donc chercher un ciel plus clément. Les bergers descendent des *Parameras* et se dirigent vers les vastes plaines de l'Estramadure. Au printemps, lorsque le soleil commence à dessécher les herbes des *llanuras*, ils reprennent le chemin des montagnes, alors débarrassées des neiges de l'hiver et couvertes d'une végétation verdoyante.

Un rapprochement assez intéressant est que le système de la Mesta existait aussi dans le royaume de Naples, sous le nom de *Tavolière di Puglia*. Il était connu des Romains, et Cicéron parle quelque part des *Calles atque pastorum stabula*. Autrefois, les troupeaux de Provence et de Languedoc, après les grandes foires d'Arles, se dirigeaient vers les montagnes du Dauphiné, du Piémont, de la haute Provence et de la Savoie, mais les us et coutumes de la *Transhumance* sont tombés devant les résistances qu'ils ont rencontrées et n'existent plus guère qu'à l'état de souvenir. Les derniers vestiges du monde pastoral disparaissent devant les nécessités économiques modernes, et vont rejoindre dans la nuit des temps, les patriarches des vieux âges.

Ce système offre de graves dangers pour une société assise et constituée. En s'opposant à la clôture des terres, il rend incertaines les limites de la propriété; en convertissant en pâturages les meilleures terres de labour, il cause un grand dommage à la culture et empêche tout progrès, toute amélioration. Il est de plus injuste, puisqu'il force le véritable possesseur du sol à livrer, pour un prix illusoire et qui n'a pas varié depuis des siècles, les herbes de ses pacages.

La Mesta avait sa raison d'être autrefois, parce que les inconvénients étaient nuls en raison du peu de population des contrées traversées. Réduite à l'état d'exception, elle serait sans danger pour les intérêts matériels de la Péninsule. En traçant à la marche des troupeaux des routes fixes, on respecterait une institution qui peut avoir son utilité pendant quelque temps et qui finirait par mourir de sa belle mort devant les progrès de l'agriculture et la division des propriétés.

Du reste, la Mesta tend à disparaître par la seule force des choses. Le nombre de troupeaux à demeure est beaucoup plus considérable que celui des troupeaux errants. Le premier s'élève à 14,341,181, et le second seulement à 1,542,139. Le chiffre total des bêtes à laines est de 17,500,000, d'une valeur de 162,000,000 de francs, ce qui fait en moyenne 9 fr. 50 c. pour chaque tête. En Belgique, ce prix s'élève à 17 francs et le nombre de moutons ne dépasse pas 800,000.

L'Espagne perd son avantage pour la race chevaline. Elle possède 382,009 chevaux et la Belgique 246,739.

La proportion est donc rompue. La Péninsule se livre presque complètement à l'élevage du mulet, plus rustique que le cheval, et doué de qualités très-précieuses pour un pays de montagnes. Le nombre des mulets est de 665,472, d'une valeur moyenne de 290 francs par tête, et, chose assez bizarre, le prix moyen d'un cheval n'est que de 480 francs.

Voici le nombre des autres variétés de la *Ganaderia*.

	Nombre de têtes.	Valeur moyenne.
Vaches . . . . .	1,869,148	118 francs.
Anes . . . . .	750,007	187 —
Chèvres . . . . .	5,145,100	10 —
Porcs. . . . .	1,608,205	46 —
Chameaux . . . . .	1,861	665 —

La division de ce dernier chiffre est assez curieuse. 34 chameaux vivent à Madrid, la plupart au Buen-Retiro, 15 à Cadix, et le restant aux Canaries.

Le cheptel existant en France est à celui d'Espagne dans les proportions suivantes :

	France.	Espagne.
Gros bétail. . . . .	14,800,000	5,666,656.
Moutons, porcs et chèvres. . .	59,800,000	22,282,841.

En tenant compte du chiffre de la population, la France l'emporte dans le premier rapport, mais elle est surpassée par l'Espagne dans le second terme. L'infériorité de la Péninsule provient de ses conditions climatériques, qui ne sont pas aussi favorables que celles de la France, à l'élevage du bétail.

Une institution particulière à la Péninsule est celle des *Positos*. Elle tend à assurer la subsistance du peuple dans les années de disette. Le mécanisme en est fort simple. Chaque propriétaire doit donner une quantité de blé proportionnée à l'étendue de ses terres cultivées; l'année suivante, il reprend ce qu'il a fourni, et remet une quantité égale dans les magasins. En temps de disette, ces dépôts sont ouverts au peuple qui achète le blé à un prix modique. Les laboureurs pauvres y prennent la graine nécessaire pour ensemençer leur petit terrain, à charge de rendre l'équivalent à la prochaine récolte.

Les *Positos* étaient, en 1861, au nombre de 3,043. Ils renfermaient 478,877 hectolitres de blé, 51,595 hectolitres de seigle et 15,271 hectolitres d'orge.

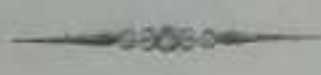
Nous ajouterons, comme détail de statistique, que le prix moyen du froment en Espagne a été, en 1860, de 21 fr. 38 c.; en 1861, de 24 fr. 50 c., celui de l'orge, en 1860, de 12 fr. 47 c., en 1861, de 13 fr. 30 c. par hectolitre.

Nous demandons pardon au lecteur de tous ces détails de chiffres, mais nous sommes dans un siècle où les données positives sont bien accueillies. Notre but est de faire connaître l'Espagne plus par des appréciations basées sur des calculs officiels, que par une phraséologie vague et stérile; nous ne pouvons donc nous dispenser de traiter ces matières ingrates, mais qui, nous l'espé-

rons, auront toujours le privilège de plaire à une certaine catégorie de lecteurs (1).

(1) La consommation annuelle de chaque habitant se décompose ainsi :

	Dans les provinces.	Dans les capitales et ports.
Viande . . . . .	8,04 kilogr.	23,03 kilogr.
Huile . . . . .	4,88 litres.	21,98 litres.
Vin. . . . .	52,41 —	29,61 —
Aguardiente et liqueurs . .	2,10 —	4,75 —
Vinaigre . . . . .	1,75 —	1,75 —
Tabac . . . . .	0,49 kilogr. par habitant.	
Sel . . . . .	6,50 —	—
Cigares . . . . .	0,226 —	—
Sucre . . . . .	2,098 —	—
Cacao . . . . .	0,42 —	—
Cannelle . . . . .	0,016 —	—
Café . . . . .	0,068 —	—
Thé. . . . .	0,002 —	—
Poivre . . . . .	0,027 —	—
Clous de girofle . . . . .	0,001 —	—



## XII.

**Finances de l'Espagne. — Dette, ses diverses catégories. — Dépenses et recettes. — Vente des biens nationaux.**

---

L'état financier de l'Espagne, il y a peu d'années, était des plus précaires. Emprunts sur emprunts avaient été contractés, à un taux usuraire, par les différents gouvernements qui s'étaient succédés et dont le premier acte était de déclarer qu'ils ne reconnaissaient pas les dettes de leurs prédécesseurs ; les discordes civiles avaient fait disparaître tous les capitaux et empêché tout progrès industriel et commercial. Le désordre de son administration financière, les mille rouages inutiles dont elle se composait, le défaut de contrôle, tout contribuait à mener l'Espagne à l'abîme de la banqueroute.

Le gouvernement de la reine Isabelle et les Cortès



virent le danger, et, avec ce dévouement et cette bonne volonté que nous avons déjà constatés tant de fois, ils se mirent résolument à l'œuvre. En 1850, les Cortès prirent l'initiative de sages réformes ; le contrôle des finances devint une vérité, la confiance se rétablit et l'Espagne, au grand étonnement de tous, parvint à mettre ses budgets en équilibre.

« Les dettes de l'Espagne, dit M. de Laborde, consistent dans les créances accumulées depuis le règne des derniers princes autrichiens jusqu'à la dernière émission de vales royaux sous le règne de Charles IV. » (M. de Laborde écrivait en 1806). « Les plus anciens s'appellent *juros* et furent consolidés par Philippe V à son avènement au trône ; mais ce prince, loin de les rembourser, augmenta cette dette de 45 millions de piastres. Ferdinand n'en paya aucune ; et malgré la probité, le zèle et l'économie de Charles III, la presque totalité de ces dettes incombait au roi Charles IV dans un temps où les circonstances, loin de permettre des économies pour le trésor public, entraînaient l'Espagne dans des guerres ruineuses et à des dépenses extraordinaires. »

« Il fallut alors recourir à des ressources inconnues, à des emprunts onéreux. Au moment de la guerre d'Amérique, le gouvernement, ne pouvant retirer les revenus du Mexique, négocia un emprunt de 9 millions de piastres simples et créa du papier pour la valeur de cette somme. Ce papier fut partagé en 16,500 billets ou *vales reales* qui rapportaient 4 p. c. d'intérêt ; mais ces billets n'étant pas en monnaie effective, comme ceux de l'échiquier en Angleterre, ni même escomptables sur le champ, comme

les emprunts de Russie en Hollande, ils perdaient plus ou moins, suivant les événements. »

« Cependant les besoins du gouvernement s'augmentant, on fit de nouvelles émissions de *vales* jusqu'à la somme de 432 millions de réaux, et bientôt la dette totale se trouva de 800,400,000 réaux. De temps en temps, on en retirait pour quelque somme légère ; mais bientôt après on en remettait d'autres en circulation. La guerre de 1793, et surtout celle de 1799 et 1800, leur avaient fait perdre près de 60 à 70 p. c. Ils ont remonté depuis, mais ils n'ont jamais pu retourner dans la circulation ; il en reste à présent pour la valeur de 4 milliard 800 millions de réaux que l'on distingue en *vales reales*, qui n'ont plus de cours et ne sont point admis dans le payement des impôts, et les *vales dinero* qui ne diffèrent des autres que parce qu'ils ont été monétisés par la Caisse d'amortissement, « *Casa de consolidacion*. »

La dette de l'Espagne augmenta toujours par suite des circonstances politiques, de sorte qu'en 1820, elle se montait à 4 milliard 840 millions de francs de dettes reconnues et portant intérêt. En 1859, la dette atteignait le chiffre de 43,999,946,422-26 réaux, soit 3 milliards 500 millions de francs en chiffres ronds.

La dette française se monte à 9,924,874,219 francs (VITU, *Guide financier*, 1864), le chiffre de la dette d'Espagne n'a donc rien d'effrayant, et il n'est rien en proportion des ressources du pays.

La Péninsule est même dans une situation plus favorable que les autres États du continent. En Angleterre, en Autriche, en France, en Russie, la réforme de

Henri VIII, de Luther, de Joseph II, de Catherine et la révolution de 93 ont dissipé les richesses du clergé, et ces États n'ont plus, pour ressource extraordinaire, que les biens domaniaux. En Espagne, au contraire, toutes ces richesses sont encore presque intactes, et la reine Isabelle, si digne à tous égards du rang qu'elle occupe, vient d'ajouter, à ces immenses valeurs la plus grande partie des biens de la Couronne.

Entrons maintenant plus avant dans l'examen de la dette publique d'Espagne.

La dette publique se compose :

1° De la dette à 5 p. c. reconnue aux États-Unis d'Amérique. . . . .	Rénux. 12,000,000 00
(Cette dette a été créée en vertu de la Convention du 17 février 1834, pour satisfaire à toutes les réclamations des sujets des États-Unis jusqu'à la date du traité.)	
2° De la rente à 3 p. c. consolidée intérieure, en faveur du gouvernement du Danemark . . . . .	13,000,000 00
(Cette dette a été créée par le traité des 7 et 24 avril 1860, pour le payement d'anciennes dettes et l'indemnité due par les vaisseaux espagnols pour le passage du Sund et des deux Belts. Les titres émis ne portent pas de coupons, parce qu'ils produisent seulement intérêt à partir du 1 <sup>er</sup> janvier 1870.)	
3° Dette de réclamations anglaises à 5 p. c. . . . .	70,000 00
(Cette dette des réclamations anglaises à 5 p. c. est le restant des titres émis pour satisfaire aux réclamations des sujets an-	

glais, conformément au traité du 28 octobre 1828, et dont les détenteurs n'ont pas touché l'import équivalent lors de l'amortissement de leurs crédits, suivant la teneur des décrets des 16 mars et 3 juin 1852).

Réaux.

4° Rente consolidée 3 p. c. extérieur .	1,053,057,171 91
5° Rente consolidée 3 p. c. intérieur .	4,165,427,916 22

(La rente consolidée 3 p. c. extérieur et intérieur provient de la dette émise en vertu du décret du 21 janvier 1841, lequel dispose que l'on capitalisera, en rentes 3 p. c., les intérêts de la dette consolidée à 4 et 5 p. c. intérieur et extérieur, échus et non payés jusqu'au 1<sup>er</sup> du même mois et de la même année.

Elle provient en outre de la conversion des anticipations faites au Trésor par contrats de billets du même genre et d'ordonnances de paiements sur la Havane, selon différents décrets approuvés par la loi du 14 février 1845.

Figurent aussi sous ce titre de rente consolidée 3 p. c. :

a) L'import des capitaux des laïques participants dans les dîmes, conformément aux lois des 2 septembre 1841 et 20 mars 1846 ;

b) De plus, le capital créé pour l'amortissement des 60,000,000 de dette de réclamations anglaises 5 p. c., reconnue par la Convention du 28 octobre 1828, et le capital créé pour la conversion de la dette différée en consolidée, conversion autorisée par le décret du 1<sup>er</sup> octobre 1852.

Et, enfin, les émissions faites en vertu de la loi du 23 février 1855 et les soumissions faites les 31 mai et 17 décembre 1856.)

6° Rente différée à 3 p. c. extérieur .	2,375,300,000 00
7° Rente différée à 3 p. c. intérieur .	2,574,167,356 52

(La rente différée à 3 p. c. intérieur et extérieur fut créée par la loi du 1<sup>er</sup> août 1851.)

Réaux.

8 <sup>o</sup> Dette amortissable de première classe . . . . .	205,508,283 59
9 <sup>o</sup> Dette amortissable de seconde classe extérieure . . . . .	620,124,000 00
10 <sup>o</sup> Dette amortissable de seconde classe intérieure . . . . .	112,450,000 00

(La dette amortissable de première classe, la seconde extérieure et la seconde intérieure furent créées par la loi du 1<sup>er</sup> août 1851.)

11 <sup>o</sup> Dette perpétuelle à 4 p. c. intérieure. . . . .	21,529,242 44
12 <sup>o</sup> Dette perpétuelle à 5 p. c. intérieure. . . . .	85,872,604 19
13 <sup>o</sup> Dette perpétuelle à 5 p. c. extérieure. . . . .	8,172,000 00
14 <sup>o</sup> <i>Vales</i> non consolidés . . . . .	34,360,465 32
15 <sup>o</sup> Dette provisionnelle . . . . .	33,813,166 70
16 <sup>o</sup> Dette courante de 5 p. c. papier. . . . .	391,194,894 73
17 <sup>o</sup> — sans intérêts . . . . .	162,216,954 05
18 <sup>o</sup> — passive extérieure . . . . .	15,200,000 00

(Les différentes classes de dette perpétuelle à 4 et 5 p. c., les *vales* non consolidés, la dette provisionnelle, la dette courante à 5 p. c. papier, la dette sans intérêts et la passive extérieure sont des dettes contractées avant le 1<sup>er</sup> janvier 1841).

19 <sup>o</sup> Certificats de capitaux reconnus aux laïques participants aux dîmes . . . . .	62,214,131 01
Certificats de rentes non perçues par les mêmes . . . . .	19,331,364 90
Certificats d'intérêts de ces capitaux. . . . .	2,040,041 46

(Ces différents certificats ont leur origine dans les lois du 2 septembre 1841 et du 20 mars 1846.)

	Réaux.
20° Documents provisoires pour intérêts de dette courante . . . . .	184,485,072 11
21° Dette extérieure, 5 p. c., ancienne.	76,608,000 00
22° Dette perpétuelle 3 p. c. extérieure, de 1831 . . . . .	1,474,133 33
23° Dette différée sans intérêts, de 1831.	90,664,000 00
24° — — de 1834 . . . . .	19,788,000 00
25° Actions de l'emprunt national de 1821 . . . . .	3,588,000 00
26° Cédules du prix de l'emprunt Lafite . . . . .	2,218,040 00
27° Actions de chemins . . . . .	193,252,000 00
28° Actions de chemins de fer . . . . .	1,765,000 00
29° Obligations de l'État au porteur pour chemins de fer . . . . .	199,831,000 00
30° Actions de travaux publics . . . . .	71,298,000 00

(Ces quatre espèces d'actions ont été créées à différentes époques, en vertu de lois autorisant leur émission pour la construction de chemins de fer et autres travaux publics).

31° Billets de la dette du matériel du Trésor . . . . .	19,458,037 39
---	---------------

32° Billets de la dette du personnel du Trésor . . . . .	422,771,425 52
--	----------------

(Les billets des deux dernières catégories furent émis en vertu des lois du 3 août 1851 et du 30 juillet 1855.)

Outre les dettes provenant de traités, dont l'import a été énuméré, le Trésor français était créancier d'un capital de 278,268,123 réaux 48, résultant du traité passé le 30 décembre 1829. Mais cette dette a été payée en 1863.

Le total des différentes classes de la dette publique

d'Espagne se monte donc à 13,254,250,301-52 réaux, soit 3 milliards 300 millions de francs. (1860).

En 1861, la dette liquide qui restait en circulation était de 13,911,742,231-88 réaux, soit 3 milliards 478 millions de francs.

L'accroissement de la dette, loin d'être défavorable à la Péninsule, doit, au contraire, être interprété en sa faveur. Cette augmentation provient de ce que l'Espagne paye peu à peu l'intérêt de sa dette et qu'elle reconnaît des créances contestées jusqu'alors. Elle provient en outre des emprunts contractés pour les travaux publics.

En fait de dette passive non reconnue, il n'existe plus guère que les certificats anglais. Le gouvernement espagnol ne paraît pas absolument convaincu de la légitimité de cette dette, et il fait beaucoup de difficultés pour l'admettre. Si les États devaient toujours se diriger d'après les principes du droit strict et absolu, nous dirions que le gouvernement a raison de se conduire ainsi, mais cette non-reconnaissance a pour résultat de frapper des intérêts qui ont le verbe très-haut et de nuire considérablement au crédit de la Péninsule. La fidélité aux engagements contractés a toujours fait la puissance financière de l'Angleterre. L'Espagne se trouve dans une position exceptionnelle, il est vrai, parce qu'elle a traversé une suite de révolutions qui ont bouleversé tous les rapports sociaux, porté le désordre dans ses finances, grevé ses ressources, et l'ont mise dans la pénible nécessité de devoir reconnaître des dettes contractées par des gouvernements qui n'étaient pas précisément populaires; mais, à notre avis, elle doit courageusement

accepter ce mauvais héritage du passé. Les États ne sont pas comme les particuliers, et ils ne peuvent accepter la succession de leurs prédécesseurs sous bénéfice d'inventaire.

La reconnaissance de ces dettes en souffrance donnerait un immense ressort au crédit de l'Espagne. La Péninsule verrait disparaître ce mauvais vouloir qui ferme à la plupart des valeurs espagnoles, les marchés de Paris et de Londres; par le développement normal et assuré de ses ressources multiples, elle pourrait suffire à toutes les exigences de son passé et asseoir son crédit sur des bases inébranlables.

Ce qui vient de se passer prouve la vitalité et les ressources de l'Espagne. Le gouvernement espagnol, placé sous le coup de ces événements, qui ont agité tous les marchés et pesé si lourdement sur la fin de l'année 1864, pressé par une crise financière des plus intenses, a dû recourir à la voie de l'emprunt pour assurer la marche des services publics. Une souscription de 900,000,000 de réaux fut ouverte; personne ne croyait au succès de cette opération, faite dans des circonstances très-défavorables; le résultat cependant dépassa les prévisions les plus optimistes, et chose remarquable, la presque totalité de l'emprunt fut souscrite par les Espagnols eux-mêmes. Une telle opération n'aurait pu être tentée sans folie, il y a dix ans. C'est que les capitaux espagnols, au lieu de rester enfouis comme autrefois, de se cacher par crainte des discordes civiles, se lancent maintenant dans toutes les entreprises, et, par leur abondance, fournissent la meilleure preuve de la régénération matérielle



de l'Espagne. Le milliard de travaux publics, voté par les Cortès, a fait circuler dans toutes les veines du corps social, par le moyen de la main-d'œuvre, une immense quantité de capitaux espagnols et étrangers, en même temps qu'il permettait aux producteurs de transporter, à prix réduits, les richesses naturelles, si abondantes en Espagne, et de développer par là le revenu impossible des propriétés de la Péninsule.

Nous allons examiner maintenant les ressources financières de l'Espagne. Nous prendrons les chiffres de l'année 1864, chiffres officiels comme tous ceux que nous avons fournis jusqu'ici. *Les frais et dépenses ordinaires se subdivisaient ainsi qu'il suit :*

Obligations générales de l'État . . . . . R <sup>x</sup> .	579,524,624
Présidence du conseil des Ministres . . . . .	11,807,949
Ministère d'État . . . . .	16,093,820
— de Grâce et de Justice . . . . .	203,985,754
— de la Guerre . . . . .	368,833,622
— de la Marine . . . . .	114,381,624
— de la <i>Gobernacion</i> (Intérieur) . . . . .	97,190,520
— de <i>Fomento</i> (Travaux Publics) . . . . .	88,535,536
— de <i>Hacienda</i> (Finances) . . . . .	452,120,856
Total. . . . .	1,932,474,305

## DÉPENSES EXTRAORDINAIRES.

Frais pour la vente des biens nationaux . . . R <sup>x</sup> .	28,417,500
Ministère de Grâce et de Justice . . . . .	8,900,000
— de la Guerre . . . . .	64,000,000
— de la Marine . . . . .	100,000,000
A reporter . . . . .	201,317,500

	Report . . . . .	201,317,500
Ministère de la <i>Gobernacion</i> . . . . .		21,737,638
— de <i>Fomento</i> . . . . .		168,700,000
— de <i>Hacienda</i> . . . . .		4,000,000
Chemins de fer. . . . .		32,579,475
	Total. . . . .	<u>428,334,613</u>

## RECETTES ORDINAIRES.

Contributions directes . . . . .	520,870,000
Impôts indirects . . . . .	462,203,000
Papier timbré et services exploités par l'administration . . . . .	714,024,000
Propriétés et droits de l'État . . . . .	102,583,000
Excédants d'outre mer . . . . .	139,000,000
	<u>Total. . . . .</u>
	1,938,680,000

## RECETTES EXTRAORDINAIRES.

Produit des ventes des biens nationaux. . . . .	245,450,613
Rentrée des subventions de chemins de fer. . . . .	20,000,000
Billets du Trésor. . . . .	162,884,000
	<u>Total. . . . .</u>
	428,334,613

Il résulte donc de ces chiffres que le budget espagnol se solde par un boni de 6,205,695 réaux.

En tenant compte des années désastreuses traversées par l'Espagne, et du peu de temps écoulé depuis que la Péninsule est pacifiée, on ne peut que féliciter le gouvernement de la reine Isabelle du résultat acquis, et il faut bien reconnaître que la mauvaise opinion que l'on avait des finances de l'Espagne n'était pas justifiée, puisque ce pays, qui certes n'a pas dit son dernier mot, montre

à chaque instant une abondance de ressources que pourraient lui envier bien d'autres contrées, beaucoup mieux placées que lui dans le cartulaire financier.

La richesse imposable, déclarée en 1864, par les assemblées locales, les *Ayuntamientos*, s'élève à 2,824,450,384 réaux.

Quatre provinces ne sont pas comprises dans ce chiffre, parce qu'elles sont soumises, comme nous l'avons dit, à des lois particulières. Ce sont les provinces de Navarre, d'Alava, de Guipuzcoa et de Viscaya.

Les charges de toute espèce grèvent la quotité imposable déclarée de 17, 53 p. c.

Le nombre des propriétaires payant des contributions s'élèvent à 6,409,134, ce qui est énorme. Il se divise ainsi qu'il suit :

Propriétaires ruraux. . . . .	2,592,527
Propriétaires urbains . . . . .	1,970,491
Colons . . . . .	542,782
<i>Ganaderos</i> (bergers propriétaires). . . . .	1,003,334

La richesse imposable se subdivise en :

Propriétés rurales. . . . .	1,971,929,765
— urbaines . . . . .	613,788,539
Bestiaux . . . . .	238,732,080
Total. . . . .	<u>2,824,450,384</u>

L'impôt des mines, qui est de 3 p. c., a rapporté au trésor de l'État, en 1864, la somme de 4,678,094-04 réaux,

ce qui suppose une valeur produite et déclarée de 125,172,533 réaux.

*Les droits d'hypothèque* se sont élevés à 35,419,021 réaux ; le nombre d'actes à 330,916, ce qui a déplacé, en capitaux liquides, la somme de 1,639,929,271 réaux, soit, en chiffres ronds, 410 millions de francs.

Les capitaux hypothéqués se sont élevés à 548,672,419 réaux ; en revanche 282,876,592 réaux de rentes hypothécaires ont été remboursés.

*Les contributions industrielles et commerciales* ont atteint, en 1861, le chiffre de 100,792,767 réaux.

Les impôts de consommation ont produit 318,114,560 réaux.

*Les services exploités par l'administration*, le sel, les tabacs, la poudre, les timbres-poste, les timbres d'effets, les passe-ports et diverses autres branches, ont produit, en 1861, la somme de 543,963,127 réaux.

Dans ces chiffres, nous remarquons le nombre de *sellos*, timbres, vendus pour la correspondance épistolaire. Il est de 53,182,951, et montre sous un jour des plus favorables, les progrès des Espagnols au point de vue de l'activité intellectuelle et commerciale.

Les loteries ont produit net 37,243,230 réaux. On a beaucoup déclamé contre la persistance de l'Espagne à maintenir cette institution ; nous ferons remarquer que tous les gouvernements font usage, d'une manière plus ou moins déguisée, de ce mode d'impôt. Les emprunts à primes et *tutti quanti* sont des amorces au jeu fort peu cachées ; nous ne parlons pas des jeux de

Spa et des autres villes d'eaux. Du reste, ces impôts indirects, toute déclamation et phraséologie à part, ont cet avantage de n'être payés que par ceux qui le veulent bien, et de dégrever d'autant le travail, l'économie et l'activité.

Le gouvernement espagnol est très-moderé, et ne prélève que 37 millions de réaux sur 165 millions. Le restant revient, sous forme de prix, aux souscripteurs de la loterie.

*La vente des biens nationaux* a produit, comme nous l'avons vu, 245,450,613 réaux dans l'année 1861. La révolution que ces aliénations ont commencée dans les conditions économiques de la Péninsule, les résultats immenses obtenus au point de vue de la régénération matérielle et financière de l'Espagne, rendent l'histoire des biens nationaux très-intéressante et méritent de fixer l'attention des lecteurs.

L'aliénation des biens de main-forte, entreprise à différentes reprises par les Cortès d'Espagne, lors des embarras financiers de la monarchie, fut reprise par les Cortès de 1855 et de 1856. Les lois qu'elles portèrent concernant les biens nationaux, finirent, malgré la résistance désespérée que leur opposèrent les intérêts coalisés, par triompher de tous les obstacles, et furent adoptées et reconnues par tous.

La base de l'expropriation consiste dans l'indemnisation du propriétaire avec des inscriptions de rente, et dans la mise du capital à la disposition de l'État. Seulement le gouvernement bénéficie de la différence entre l'évaluation et le prix de revente.

Le propriétaire ne peut pas se plaindre, puisque la rente représente une valeur supérieure à celle du revenu de ses biens : L'État a ainsi à sa disposition des capitaux immenses qu'il peut employer en travaux publics, en améliorations de toute espèce, à diminuer le chiffre de sa dette, et enfin à donner l'impulsion au développement matériel du pays.

Les biens vendus sous la dénomination de *biens nationaux* sont ceux de l'État, du clergé séculier et régulier, des ordres militaires, des séquestres, des municipalités, de la bienfaisance, de l'instruction publique.

Un inventaire officiel du 31 janvier 1857, formé par l'administration des finances, constate qu'à cette époque, il avait déjà été vendu pour 766,722,902 réaux, soit environ 200 millions de francs, de propriétés foncières, et pour 174,684,210 réaux, soit 46 millions de francs, de rentes ou redevances.

La vente des biens ecclésiastiques et des ordres militaires fut suspendue en 1857, 1858 et 1859, par suite des difficultés avec Rome, difficultés qui disparurent par la convention conclue le 25 août 1859.

Pendant cette même année 1859, le prix des adjudications de biens nationaux monta à 848,479,449 réaux pour les propriétés foncières, soit environ 213 millions de francs, et à 68,455,894 réaux pour les rentes ou redevances, soit un peu plus de 17 millions de francs.

En 1860, il a été vendu pour 667,630,348 réaux de propriétés de diverses catégories, près de 168 millions de francs; en 1861, pour 365,900,980 réaux, plus de 91 millions 500 mille francs.

La junte supérieure de *Ventas de bienes nacionales* a aliéné en outre, depuis le 31 octobre 1860 jusqu'à la fin de 1861, pour 3,045,417 réaux de rentes et redevances, soit 800 mille francs environ.

On conçoit que dans une entreprise de cette espèce, la mauvaise volonté des uns, la négligence et l'incurie des autres faisaient échapper des biens considérables aux recherches du gouvernement. Cet abus a cessé par un système de primes données à l'indication des propriétés qui rentraient dans les catégories fixées par la loi.

Suivant les évaluations officielles, il restait à vendre, lorsque la loi du 1<sup>er</sup> mai 1855 fut portée, un total de 40,706,409,262 réaux ou 2 milliards 800 millions de francs.

Les parties de biens vendues ne dépassent pas 740 millions, il reste donc à l'Espagne une marge de plus de 2 milliards de propriétés à vendre, propriétés qui augmentent tous les jours de valeur, à mesure du développement de la production et du mouvement industriel.

Dans les catégories précédentes ne sont pas compris les *montes* (forêts), déclarés inaliénables, et qui restent dans le domaine national. Ces forêts occupent une superficie de 6,758,483.12 hectares. Les forêts et monts déclarés aliénables se montent à 3,427,564.70 hectares. Les forêts réservées occupent 13,52 p. c. du territoire national; les propriétés à aliéner 6,86 p. c. du même territoire.

La vente des biens nationaux n'est pas seulement une affaire capitale pour la Péninsule au point de vue finan-

cier, elle produit d'immenses résultats au point de vue social et politique. La propriété était incertaine, par suite des bouleversements engendrés par la guerre civile et des vices du système de translation des immeubles ; elle se rétablit sur des bases solides, bien déterminées, grâce à ces acquisitions nouvelles ; elle se complète et se régularise par la formation d'un cadastre et par l'application de la loi du 8 février 1864, sur le régime hypothécaire.

L'aliénation des biens domaniaux consolide en outre la situation politique par la création d'intérêts nouveaux innombrables qui sont et seront la meilleure sauvegarde contre les discordes civiles





### XIII.

**Mouvement commercial. — Importation et exportation. — Liberté des échanges appliquée pour la première fois par l'Espagne. — Mouvement maritime.**

---

Le commerce de l'Espagne a subi, depuis un siècle, deux phases bien distinctes. La première comprend l'exploitation des mines d'or et d'argent des possessions continentales américaines ; la seconde, la mise en œuvre des ressources propres de la Péninsule et des colonies purement agricoles, telles que les Antilles. La première avait pour principe le monopole absolu ; la seconde, le monopole mitigé pour l'Espagne, la liberté commerciale pour Cuba.

Il est un fait économique très-curieux à étudier, c'est que l'Espagne, au temps de sa plus grande splendeur,

lorsque les galions d'Amérique arrivaient dans les ports espagnols et produisaient ce courant d'or et d'argent qui, de là, s'étendait sur l'Europe, l'Espagne, disons-nous, avait un commerce moins étendu que celui de la période moderne, et pourtant elle avait le monopole des mers.

La découverte de l'Amérique ne fut pas un bienfait pour la Péninsule, comme on pourrait le croire. Le commerce abandonna l'Espagne pour se porter tout entier vers les colonies. Ce qu'il y avait de fort, de vivace dans la population, émigra, dans l'espoir d'acquérir, en un instant, ces richesses fabuleuses, ces amas d'or et d'argent que la science économique, encore peu avancée, considérait comme la véritable et la seule richesse des nations. L'Espagne dût avoir recours aux étrangers et acheter, avec le produit des mines, tout ce que son territoire abandonné aurait pû facilement lui procurer. Sa mission se bornait à exporter les minéraux précieux, et à importer des marchandises étrangères chez elle et dans ses possessions d'Amérique.

La perte des colonies semblait donc devoir être le coup de grâce de la Péninsule. Elle n'avait plus de moyens d'échange, puisqu'elle ne produisait rien par elle-même, elle était épuisée par la lutte soutenue pour reprendre ses possessions révoltées, elle avait vécu sous ce système pernicieux pendant plus d'un siècle, et devait avoir une peine infinie à chercher d'autres voies et à regarder d'autres horizons. C'est ici que se manifeste le ressort vivace de la

nation espagnole, et aussi l'abondance des ressources renfermées dans son sol délaissé. En peu d'années, le mouvement commercial de la Péninsule dépassa celui de la première période du système colonial.

En 1789, le commerce de l'Espagne séparée de ses établissements d'outre-mer, était réduit à 55 millions d'importation et à 28 millions d'exportation. Avec les colonies, le commerce global montait à 306 millions d'importation et 271 millions d'exportation.

En 1829, le chiffre des importations s'élevait à 114 millions et demi, celui des exportations à 65 millions. Cette situation qui paraît, au premier coup d'œil, moins favorable, l'emportait cependant de beaucoup sur l'état de choses ancien, car elle ne renfermait rien de fictif; elle était l'expression exacte du mouvement commercial propre de la Péninsule; les colonies ne venaient plus s'y mêler que comme accessoire. Il y avait donc progrès et progrès évident, puisque ces chiffres officiels ne représentaient qu'une partie du commerce réel, à cause de l'organisation audacieuse d'une contrebande très-active et très-remuante.

En 1860, le mouvement commercial a atteint un développement des plus remarquables. Les importations se sont élevées à 371 millions de francs et les exportations à 274 millions. Ces chiffres ne représentent que des évaluations officielles. Le commerce interlope a aussi sa statistique, car les droits espagnols sont en général au-dessous de 8 p. c. et fournissent ainsi à la fraude

une rémunération plus que suffisante. On peut sans crainte évaluer à la moitié, les produits introduits par le moyen de la contrebande. La configuration particulière de l'Espagne empêche, malgré toute la surveillance possible, de mettre un obstacle sérieux à ces négociations illicites.

Le total du commerce extérieur de l'Espagne se montait donc, en 1860, à 646 millions de francs. Il est de toute évidence que ce chiffre est de beaucoup majoré aujourd'hui, par suite de l'ouverture de nouvelles voies de communication. Sans doute ce total est encore loin des importations et exportations de la France, qui s'élèvent à près de 4 milliards, de celles de l'Angleterre, qui montent à 8 milliards, mais il faut tenir compte de la densité de la population et des conditions économiques et politiques de chaque peuple. La valeur du commerce extérieur espagnol se rapproché du mouvement mercantile de la Belgique, dont l'importance est de 865 millions. Si on tient compte du nombre d'habitants, la Péninsule l'emporte, par la moyenne du commerce, sur l'Autriche, la Russie et la Sardaigne.

Le cabotage donne des chiffres remarquables. Les valeurs transportées s'élevaient, en 1860, à 896 millions de francs, dont 466 millions pour l'entrée et 430 millions pour la sortie. Le mouvement des ports de la Méditerranée représentait à lui seul 739 millions.

L'ensemble du commerce intérieur et extérieur de

l'Espagne se montait donc, en 1860, à 1 milliard 385 millions de francs (1).

La situation actuelle de la Péninsule est plus brillante qu'à l'époque où elle avait le monopole des mers. Son commerce représente une force réelle : c'est l'échange des productions de toute nature du pays contre des marchandises étrangères.

Le mouvement de la navigation est intimement lié à celui du commerce d'importation et d'exportation ; nous pourrions constater encore ici les progrès continus de l'Espagne.

En 1860, elle avait 1,380 vaisseaux destinés à la grande navigation, montés par 14,897 hommes et portant 280,000 tonneaux ; en 1861, elle en avait 1,482. Les navires destinés au cabotage, étaient au nombre de 3,420.

En 1860, 364 vaisseaux de tout genre ont été construits dans les ports de la Péninsule ; en 1861, ce nombre a atteint 397.

Le mouvement des ports est également dans une

(1) Il ne sera pas sans intérêt, croyons-nous, de montrer le chiffre des relations commerciales de l'Espagne avec la France, l'Angleterre, et plus particulièrement avec la Belgique.

**1860.**

	Importation.	Exportation.
France. . . . .	95,000,000	62,000,000
Angleterre . . . . .	95,000,000	80,000,000
Belgique . . . . .	17,000,000	1,750,000

Cuba et les États-Unis viennent avant la Belgique, qui occupe le cinquième rang dans les relations commerciales de l'Espagne.

période d'accroissement. En 1832, le total des navires entrés se montait à 2,557, et celui de la sortie à 2,378. En 1860, le nombre de navires entrés et sortis s'élevait à 19,224.

Nous ne tenons pas compte du cabotage, dont le mouvement se montait à 48,812 navires.

Ces résultats favorables, ces progrès réels du commerce espagnol, augmenteront encore quand la nation aura parcouru le chemin dans lequel elle vient à peine d'entrer, la route du libre échange. Le système protecteur ou plutôt prohibitif, pratiqué depuis des siècles, a créé des intérêts nombreux, produit des industries factices qui sont restées stationnaires, parce qu'elles se sentaient à l'abri de toute commotion, grâce à la rigueur du système protecteur, et que rien ne venait déranger leur quiétude. D'un autre côté, le gouvernement espagnol, qui considérait les revenus des douanes comme une des meilleures branches du revenu public, s'attachait à exagérer les tarifs, dans l'espoir de faire de plus fortes recettes, au lieu de réduire les droits, ce qui aurait fait immédiatement rentrer le commerce interlope dans les voies naturelles et prouvé une fois de plus ce principe économique, que l'abaissement des tarifs accroît toujours les revenus de l'État.

C'est en 1849 que le premier coup a été porté au système de protection. Un tarif de douanes nouveau fut mis en vigueur et donna des résultats inespérés au point de vue du développement du pays et des revenus publics. Cette expérience décisive a ouvert les yeux de la nation,

le principe de la réforme a été accepté, et les hommes politiques ne diffèrent d'avis que pour l'application immédiate ou graduelle du libre échange. L'opinion publique s'occupe de cette question intéressante, et ses discussions, en avertissant les industries protégées, auront pour résultat de rendre moins pénible et moins désastreux le passage d'un régime à l'autre. Il est impossible, dans un pays comme l'Espagne, où la politique vient presque toujours se mêler aux questions économiques, d'abolir toutes les restrictions dès à présent et sans délai. Ce serait d'ailleurs une injustice de sacrifier les intérêts de ceux qui ont lutté dans les circonstances les plus défavorables pour relever le commerce et l'industrie. Il est inutile à une nation de provoquer les catastrophes, pour s'ouvrir les voies de l'avenir. Une volonté ferme de marcher dans la voie du progrès, une persévérance inébranlable, l'application lente mais journalière du principe admis comme axiome, permettront aux hommes d'État espagnols d'arriver sans secousses au résultat si désirable que nous préconisons. C'est en économie politique que l'on peut surtout appliquer la maxime de Talleyrand : Pas de zèle.

L'Espagne a d'ailleurs, dans cette voie, un magnifique précédent. La première, elle admit dans sa législation coloniale le principe du libre échange. En 1818, le gouvernement espagnol, devançant dans cette carrière la Hollande, l'Angleterre et la France, donnait aux colons de l'île de Cuba le droit d'exporter leurs produits partout où bon leur semblerait et d'ouvrir leurs ports aux marines étrangères.

Dès lors, cette île improductive et presque déserte, dont le nom n'était pas même mentionné dans le fameux Code des Indes, devint le plus ferme appui de la richesse et de la puissance péninsulaire; elle sauva de la banqueroute les finances de la métropole, et garantit sa marine militaire d'une ruine peut-être irréparable, en se chargeant à peu près seule d'en entretenir les restes.

Les préjugés séculaires sont difficiles à extirper. Le gouvernement espagnol ne pût se soustraire au courant des idées d'alors et chercha à restreindre à différentes époques cette liberté absolue, mais le principe, quoique mitigé, suffit pour développer à un point extraordinaire la puissance et la richesse de Cuba, et à faire de cette reine des Antilles le plus beau fleuron de la Couronne.

L'Espagne a dans cette prospérité un vaste champ d'études. Nous ne doutons pas, pour notre part, que cet instinct remarquable de la nation qui lui donne l'intuition de son avenir, ne la fasse entrer dans cette voie nouvelle ouverte à l'activité des générations modernes.





## XIV.

**Guerre. — Armée espagnole. — La Guardia civil. —  
Marine. — Son importance pour l'Espagne.**

---

Il n'entre pas dans notre cadre de faire l'historique des armées espagnoles. Depuis la période romaine jusqu'à l'expulsion des Maures, dans les luttes soutenues par les compagnons de Pélage contre le Croissant, comme dans les guerres colossales du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècle, où le drapeau espagnol se montra sur tous les points de l'Europe, depuis les conquérants du Mexique et du Pérou jusqu'aux vainqueurs de Tétouan, toujours la bravoure des habitants de la Péninsule fut la même, et leur réputation guerrière ne souffrit jamais aucune atteinte.

Les armées espagnoles furent nationales de bonne

heure et conservèrent ce caractère pendant que la France en était encore aux petites luttes de l'époque féodale. Par contre, le système des armées permanentes répugne à l'esprit d'individualisme de l'Espagnol. Le soldat ne s'astreint pas volontiers à la discipline rigoureuse nécessaire à une forte organisation militaire; il ressemble un peu à l'Arabe sur ce point et se plie difficilement à la vie de garnison.

Cette tendance n'offre, pour le moment, aucun inconvénient, car aucun pays en Europe, excepté l'Angleterre, ne peut se passer, avec autant de sécurité que l'Espagne, d'une armée permanente considérable; il n'en est point dont les frontières soient aussi faciles à garder, les limites naturelles si parfaitement déterminées, et l'intérieur susceptible d'une défense aussi opiniâtre, à l'aide des défilés des montagnes et des positions des fleuves. Ajoutons que les guerres civiles ont rendu la population familière avec le maniement des armes, et que l'éducation militaire du peuple, en rapport avec la guerre de partisans, la plus convenable en cas d'invasion, serait bientôt faite, surtout si le but à atteindre répondait au sentiment national.

La force active de l'armée espagnole était, en 1861, de 128,096 hommes, dont 70,484 en service actif, et 57,612 à la réserve. Le corps d'officiers comptait 6,427 membres.

Les districts de Castille-la-Vieille et de Galice fournissent à l'Espagne un grand nombre de soldats. Les

Galiciens, ces descendants des Kimris, ont conservé les instincts belliqueux de leur race et le goût particulier qu'elle avait pour les armes ; ils forment dans l'armée un corps de plus de 44,000 hommes. Les provinces Basques ne fournissent que 121 volontaires, par suite de l'organisation spéciale dont nous avons parlé.

Les régiments d'infanterie sont au nombre de 44 ; à l'inverse des régiments français, ils ont des noms particuliers : Bourbon, Savoie, Catalogne, etc. Les bataillons de chasseurs à pied sont au nombre de 20. Les milices provinciales forment 80 régiments.

La force de la cavalerie est de 43,000 hommes, celle de l'artillerie de 42,754. Ces deux armes sont vraiment remarquables. Le corps d'officiers est instruit et habile, et les batteries sont parfaitement montées. Les fonderies de canons sont au niveau du progrès moderne et jouissent d'une réputation justement méritée.

La *Guardia civil*, excellente institution due au maréchal Narvaez, est un corps de 40,000 hommes environ, chargé plus spécialement de la sécurité des routes. Sur tous les chemins parcourus par les voitures publiques, dans les endroits déserts, à des distances d'autant plus rapprochées que le péril d'une attaque est plus probable, s'élèvent des espèces de blokhous, aux murailles crénelées, et qui servent d'habitations et de refuge aux gardes civiles. Les gardes circulent d'un poste à l'autre de manière à se croiser : les uns remontent la route, leurs compagnons la descendent, surtout pendant la nuit, lorsque doivent passer les diligences.

Depuis que cette utile institution fonctionne, le brigandage a disparu et les vols à main armée sont devenus excessivement rares. Les hommes sont choisis parmi les anciens militaires et savent tous lire et écrire ; ils ont un journal spécial pour relater tous les traits de dévouement et d'héroïsme, discuter leurs intérêts et enregistrer les ordonnances qui les concernent. Ils occupent près de 4,600 postes sur toute la surface de la Péninsule. C'est le corps d'élite de l'armée.

Les carabiniers, plus spécialement destinés à la garde des frontières et des côtes, sont au nombre de 12,000 environ.

Le contingent appelé chaque année sous les armes, est fixé par une loi ; il varie d'année en année ; en 1857, il a été de 50,000 hommes, en 1861, de 35,000 seulement.

Si l'Espagne, grâce aux avantages de sa position, peut restreindre le nombre de ses troupes de terre, elle doit en revanche porter toute sa sollicitude sur sa marine, pour assurer la conservation de ses riches colonies et la prépondérance légitime qui lui revient comme puissance maritime de premier ordre.

Les deux mers qui l'entourent, la haute importance que le détroit de Gibraltar doit acquérir par le percement de l'isthme de Suez, passage futur de tout le commerce de l'Europe et de l'Amérique, les ports magnifiques qu'elle possède sur l'Océan et la Méditerranée, tout

contribue à placer la Péninsule dans une position exceptionnellement avantageuse.

Les nouvelles découvertes ont complètement changé les éléments de la marine militaire; la supériorité acquise par d'autres nations est diminuée par le système actuel de constructions navales; les vaisseaux cuirassés et la vapeur ont changé la face du monde; une marine peut en quelque sorte s'improviser, surtout si la nation qui l'a créée peut, comme l'Espagne, jeter sur ses flottes, à un moment donné, 89,000 hommes, tous marins expérimentés. Les hommes d'État espagnols ont déjà compris cette vérité, et le mouvement ascensionnel suivi par l'Espagne dans la reconstitution de sa marine, est des plus marqués. Dans une seule année, ont été mises à flot : 3 frégates à hélice, 1 corvette à hélice, 1 corvette à voiles et 2 goëlettes à voiles, sans compter les navires de moindre importance destinés à la garde des côtes. La marine représentait, en 1860, un total de 110 vaisseaux portant 1,049 canons et 12,569 hommes d'équipage, plus 90 navires de moindre importance. La flottille des Philippines se composait de 164 navires avec 222 canons et 1,400 marins.

Dans l'armée de mer comme dans l'armée de terre, la bravoure espagnole est la même; nous ne pouvons résister, en terminant cet aperçu, au plaisir de citer l'appréciation d'un amiral français, M. Jurien de la Gravière, sur le courage déployé par la marine espagnole pendant la dernière guerre, au fameux combat de Trafalgar : « Intrépides alliés, généreux martyrs plutôt

« qu'utiles soutiens d'une cause étrangère, la plupart  
« des officiers espagnols rachetèrent noblement en ce  
« jour quelques actes isolés de faiblesse. Plût à Dieu que  
« la vigueur de leurs bras eût répondu à leur courage,  
« et que les vaisseaux de Charles IV eussent valu leurs  
« capitaines! »

FIN.

## TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PRÉFACE . . . . .	III
<b>PREMIÈRE PARTIE.</b>	
I. Bordeaux. — Les Landes. — Dax. — Le Boucau. — Bayonne. — Biarritz . . . . .	5
II. Saint-Jean de Luz. — Béhobie. — Irun. — Les diligences espagnoles . . . . .	11
III. Passage dans les défilés. — San-Sebastien. — To- losa. — Villafranca. — Vittoria. — La Biscaye, ses privilèges. — Miranda. — Passage de Pan- corvo . . . . .	18
IV. Burgos. — Sa cathédrale. — Valladolid. — Cos- tume des Mauregatas. — Medina del Campo. — La Vieille-Castille. — Le Guadarrama . . .	28
V. Madrid. — Son aspect. — La Puerta del Sol. — La Calle d'Alcala. — Le Prado. — Les Ma- drilènes. — La fuente castellana. — El Buen Retiro . . . . .	39
VI. Le Musée de peinture de Madrid. . . . .	46
VII. Combats de taureaux. — La Plaza de Toros. — El Encierro de los Toros . . . . .	54
VIII. L'Escorial et Philippe II. — Retour à Madrid. . .	65
IX. Madrid. — Maisons. — Vie bourgeoise. — Mœurs. — Femmes espagnoles . . . . .	70
X. Madrid. — L'Armeria real. — El Palaccio real. — El Teatro real. — La Zarzuela. — El Teatro del Príncipe. — Littérature des pièces espagnoles.	77
XI. Madrid. — Les nuits espagnoles. — Les Serenos.	85

	Pages.
XII. Musique. — Danses espagnoles . . . . .	90
XIII. Aranjuez. — Tolède. — Sa cathédrale. — Santa-Maria de la Blanca. — L'Alcazar. . . . .	96
XIV. Madrid. — La Romeria de San-Isidro. — Les églises. — Intérieur. — Le culte de la Vierge. — L'idée de la mort. . . . .	107
XV. De Madrid à Cordoue et Séville. — La Sierra Morena. — Las Navas de Tolosa. — Bailen. — Cordoue. — Séville . . . . .	113
XVI. De Madrid à Alicante et Valence. — La Manche. — Le royaume de Valence. — En mer . . . . .	127
XVII. Barcelonne. — La Rambla. — Mont Juich. — La cathédrale, le palais de la Reine . . . . .	137

## SECONDE PARTIE.

### Coup d'œil sur l'état social, politique et matériel de l'Espagne.

I. La noblesse, le clergé et le peuple . . . . .	145
II. Caractère national de l'Espagnol. . . . .	152
III. Richesses minérales de l'Espagne. — Voies de communication. — Les chemins de fer. — Leur influence. — Les canaux . . . . .	157
IV. Avenir de l'Espagne au point de vue religieux et moral. — Sa position spéciale la place en dehors des agitations du continent. . . . .	168
V. Lois et procédure. — Loi hypothécaire. — Réforme de la procédure. — Professions libérales en Espagne . . . . .	173
VI. Noblesse. — Grandesse. — Titres de Castille. — Ordres. — Prérogatives de la noblesse . . . . .	177
VII. Population. — Naissances. — Mariages. — Décès. — Détails de statistique. . . . .	182
VIII. Enseignement. — Ses différentes branches. . . . .	193
IX. La presse périodique. — Le mouvement littéraire. — Les productions dramatiques . . . . .	202



TABLE DES MATIÈRES.

257

	Pages.
X. Industrie minière. — Mines de houille. — Mines de fer. — Mines diverses. — Valeur de la production minière . . . . .	212
XI. La Ganaderia. — Le cheptel espagnol. — Les positos ou dépôts de grains. — Consommation annuelle de chaque habitant . . . . .	218
XII. Finances de l'Espagne. — Dette ; ses diverses catégories. — Dépenses et recettes. — Vente des biens nationaux . . . . .	224
XIII. Mouvement commercial. — Importation et exportation. — Liberté des échanges appliquée pour la première fois par l'Espagne. — Mouvement maritime . . . . .	241
XIV. Guerre. — Armée espagnole. — La Guardia civil. Marine, son importance pour l'Espagne . . . . .	249

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.











№ 600 15. 2000

